



BIBL. NAZ.  
Vitt. Emanuele III

II  
SUPPL.  
PALATINA

A  
**163**  
NAPOLI



37. 3. 15.

~~1000~~ 11



*II Supl. Palat. A. 163.*

**VOYAGE**  
**DE LONDRES**  
**A GÈNES.**

---

*TOME TROISIEME.*

---

THE  
OFFICE OF THE  
SHERIFF OF THE COUNTY OF  
SHERBORN

27 252  
**VOYAGE  
DE LONDRES  
A GÈNES.**

**PASSANT PAR L'ANGLETERRE, LE  
PORTUGAL, L'ESPAGNE, ET  
LA FRANCE.**

**Par JOSEPH BARETTI,**

*Secrétaire pour la Correspondance Etran-  
gere de l'Académie Royale de Peinture,  
de Sculpture & d'Architecture.*

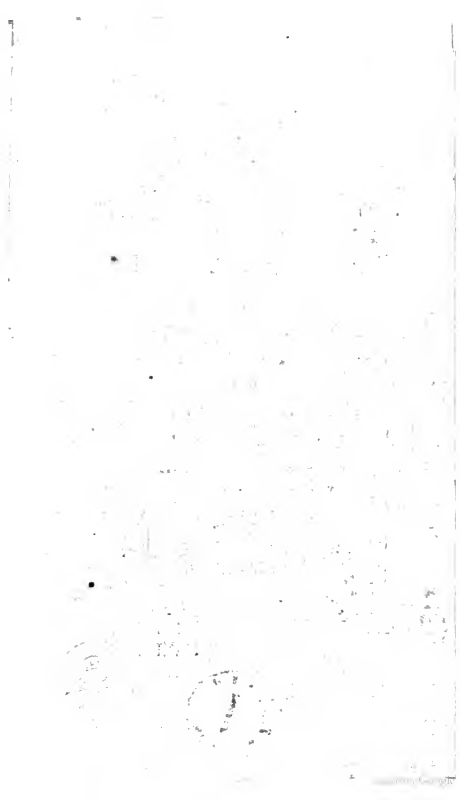
*Traduit de l'Anglois sur la troisieme  
Edition, en quatre Volumes.*

**TOME TROISIEME.**



**A AMSTERDAM,  
Chez MARC-MICHEL REY.  
MDCCLXXVII.**





# VOYAGE DE LONDRES A GÈNES.

---

## LETTRE LVII.

*Tous les hommes se ressemblent. Libraires  
& Imprimeurs. Caractere de la langue  
Espagnole. Dictionnaire Espagnol. Ety-  
mologiste Espagnol. Gongora. Lopes  
de Vega, & Calderon. Autos Sacra-  
mentales & Loas. Le Diable dans plu-  
sieurs pieces de Theatre. Le Diable de-  
venu predicateur. Augustin Moreto,  
point d'actes, mais des journées. Les  
unités peu observées. Sainete, Zarzue-  
la, Enremés & Mociganga. Clerc de  
paroisse. Traductions des auteurs clas-  
siques, & Livres de Chevalerie. Que-  
vedo, Feyjoo, De l'Isle & son Fray  
Tome III.*

A

Gerundio. Casiri *Liste de Livres Arabes.* Juan, & Allpa. Lopez. *Bibliothèques publique.*

[Madrid, 10 Octobre 1760.]

CEUX qui se sont attachés à peindre le caractère des nations modernes & se sont distingués dans cette carrière sont une espèce d'Auteurs dont le nombre s'est prodigieusement multiplié dans le courant de ce siècle dans toute l'Europe, ils conviennent assez généralement, qu'il y a une très-grande différence entre les inclinations naturelles des différens peuples ; que (par exemple) l'indolence est aussi inhérente à l'Espagnol & à l'Italien que l'activité l'est à l'Anglois ou au Hollandois mais on n'a pas besoin de beaucoup de sagacité pour s'assurer de la fausseté de cette assertion, & même de toutes les assertions de cette espèce : il ne faut pour y parvenir que secouer sa paresse ordinaire, mettre de côté les préjugés nationaux, exercer ses facultés ; alors on connoitra facilement la force & l'étendue de sa conception.

Les hommes n'ont d'autres qualités inhérentes, que celles qui sont communes à toute l'espèce humaine, & si nous conv-

nions que ces peintres de caractères ne se font point trompés dans leurs assertions; nous ne saurions nous empêcher d'adopter le sentiment absurde qui prétend , que la Providence a été assez partielle pour accorder à une nation (par exemple) l'amour inné du travail , & à une autre une aversion invincible pour toute espece d'occupation.

La raison suffit seule , si nous voulons l'écouter , pour nous prouver qu'il n'y a rien de moins vrai : elle nous fera comprendre , que la nature humaine a toujours été la même dans tout l'univers , quoique les différens peuples qui le composent puissent différer pour un tems les uns des autres à plusieurs égards; & être alternativement actifs ou indolents , braves ou poltrons , savants ou ignorans , honnêtes ou deshonnêtes; elle seule nous apprendra que certains vices & certaines vertus regnent plus communément dans l'une ou l'autre partie du globe ; ont un ascendant plus marqué sur ses habitans pendant un certain tems & quoiqu'on s'imagine qu'il seroit impossible de leur résister , peu à peu leur force se perd , & elles finissent par disparoitre entièrement , & font place à d'autres vertus , & à de nouveaux vices , qui élèvent , ou abaissent l'ame des peuples , & leur impriment leurs caractères.

Cette vicissitude est continuelle quoique soit quelquefois plus & d'autres fois moins sensible : les hommes cependant restent toujours dans le fond les mêmes ; toujours susceptibles de bonnes & de mauvaises qualités avec les mêmes inclinations , & le même caractère. Si l'activité prévaut chez un peuple , les vertus qui en sont les compagnes nécessaires rendront cette nation supérieure aux autres. Si l'oïiveté prévaut, elle leur sera inférieure. Ce sont là, les véritables causes qui ont rendu successivement telle nation puissante, ou foible ; telle autre estimable ou méprisable. Les Médes, les Assyriens, les Perses, les Macédoniens, les Grecs, les Romains, les Gots, les Turcs, & autres ont été tour à tour les plus grands & les derniers des peuples de l'univers. Chacun de ces peuples a eu son période & son beau siècle pendant lequel il a été dans le cas de reprocher aux autres leur oïiveté, & leur peu d'émulation.

L'Anglois, qui est aujourd'hui le peuple le plus actif qui existe, se trouve par conséquent le premier de l'univers : personne n'est en état de prédire combien de tems, il conservera ce poste d'honneur : & chacun peut prévoir, que s'il ne continue pas à faire tous ses efforts pour s'y



maintenir ; il retrogradera nécessairement à l'exemple des François & des Espagnols , qui ont été à leur tour très-actifs il n'y a pas bien longtems , & ont perdu leur prééminence par le relâchement de cette activité qui les animoit pendant une certaine époque. Que les Anglois se rallentissent de leur activité présente , & ils décroîtront avec une rapidité égale à celle avec laquelle ils se sont élevés. Ils verront certainement quelque nation rivale s'établir sur leurs ruines ; & autoriser les auteurs de caracteres , qui seront en vogue dans la génération suivante , à diffâmer leurs descendants qui sont encore à naître , en leur reprochant cette paresse , qu'ils reprochent actuellement eux-mêmes avec quelque apparence de raison aux autres , surtout aux Espagnols.

Mais supposons pour un moment , que les Anglois vinssent à être dépouillés de leur supériorité actuelle sur toutes les autres nations , supériorité qu'ils ont incontestablement obtenue par leur activité peu commune : supposons encore que leur influence ne s'étende pas beaucoup au delà de leur pays ; ainsi qu'il en est généralement parlant des Espagnols : quelqu'un peut-il penser sérieusement qu'en pareil cas le naturel des Anglois , pût être alté-

ré; & que leur caractère présent subît un changement réel? Qu'ils devinssent intrinséquement moins courageux qu'ils ne le sont actuellement, moins généreux, moins portés à cultiver toutes les sciences, moins propres à perfectionner tous les arts?

Sûrement une révolution aussi considérable ne sauroit arriver. Ils seroient aussi équitables qu'ils le sont à présent, quoiqu'ils eussent moins d'occasions d'exercer leur justice, ils entreprendroient moins de voyages par mer, combattroient plus rarement, feroient moins de libéralités, étudieroient moins, travailleroient moins & voilà tout ce que nous pouvons raisonnablement imaginer qui arriveroit.

Ces réflexions me donnent souvent de l'humeur contre ces prétendus philosophes, qui crient continuellement à nos oreilles que les Italiens sont naturellement jaloux, les François naturellement légers, les Allemands naturellement pesans. Comment s'empêcher de se fâcher lorsqu'un fat ose déclamer contre l'espece, humaine & la représenter sous ces fausses couleurs? De pareilles assertions méritent d'être perpétuellement combattues; & l'on doit saisir toutes les occasions d'en démontrer la partialité, le ridicule & l'absurdité, comme tendantes en général à fomenter le mépris

## LONDRES A GÈNES. 7

& la haine d'une partie genre humain contre l'autre ; conduite qui ne sauroit être que celle d'hommes semblables aux démons : Il est de la nature de ces mauvais génies de répandre ces notions erronnées ; afin d'empêcher que les hommes ne se regardent comme frères, mais qu'ils se haïssent & se méprisent mutuellement. Ceux qui ne s'abandonnent point aux suggestions de l'esprit malin, nous ont appris depuis longtems, que le genre humain ne composoit qu'une seule famille très-nombreuse ; & celui qui contribue autant qu'il dépend de lui à y entretenir la discorde, & l'inimitié par des rapports partiels & dénudés de vérité ; ne cherche certainement pas à la rendre heureuse & paisible.

Par cet grave & prolix exorde vous vous appercevrez facilement que je suis bien éloigné d'adopter l'idée trop générale, que les Espagnols sont naturellement paresseux : s'ils s'occupent moins que les Anglois, les Hollandois, ou tout autre peuple ; c'est qu'ils ont réellement moins à faire qu'eux. Qu'on les mette dans le cas de montrer une plus grande activité & ils seront plus actifs. J'en juge par ce qui se passe actuellement sous mes yeux. Je les vois dans leurs boutiques & dans leurs at-

relieurs ; & je me convains qu'ils font tout ce qu'exige leur vocation avec la gaieté, & la diligence convenable.

J'ai visité ce matin une Imprimerie considérable, dans la rue de *las Carretas* habitée principalement par des Imprimeurs & des Libraires. La diligence de cinquante ouvriers au moins employés dans cette Imprimerie, m'a convaincu que toutes les fois qu'on mettoit les Espagnols à même de travailler, ils étoient tout aussi diligents que d'autres. J'ai demandé à deux de ces ouvriers qui travailloient à une presse, combien de feuilles il étoient en état d'imprimer dans leur journée; ils m'ont répondu que cela pouvoit aller à deux mille cinq cents, ce qui m'a paru très-honnête : surtout ne me paroissant pas être des plus robustes. Si le nombre des Lecteurs dans ce pays égaloit ceux d'Angleterre & de France, les Imprimeurs Espagnols travailleroient tout autant que ceux de ces deux Royaumes; par la même raison, les ouvriers dans les autres manufactures imiteroient les Imprimeurs. Que deviendroient alors les assertions défavorables relativement à cette nation, de tant d'écrivains superficiels, singes de la Bruyere, qui prennent continuellement les effets pour les causes, & se plai-

plaisent à représenter, une partie du genre humain comme différente intrinséquement de l'autre?

Ayant parcouru quelques-unes de cette multitude de boutiques de Libraires qui se trouvent dans cette rue de *las Carretas*, & dans quelques autres: j'ai eu lieu d'être étonné de la grande quantité d'ouvrages que les Espagnols ont composés dans leur langue: avant que j'eusse été dans ce pays, je savois qu'ils en avoient beaucoup de Théologie, d'Histoire & de Poësie; mais j'avois à peine une idée de leur littérature. D'après les différens livres qui ont passé en revue sous mes yeux depuis que je suis dans ce Royaume, je ne saurois m'empêcher de croire que nous avons trop négligé les productions des savans Espagnols des connoissances desquels nous ne faisons pas tout le cas que nous devrions. Nous sommes assez au fait dans nos grandes villes de la littérature Françoisë; on n'y est pas tout à fait ignorant de celle d'Angleterre on a même traduit plusieurs productions de cette Île en notre langue, mais nous avons honteusement négligé les livres des Espagnols, du moins depuis peu: nous n'avons presque aucune connoissance de ceux qu'ils ont publié de-

puis près de deux siècles ; quoique notre langue ait beaucoup plus d'affinité avec la leur, qu'avec celle des François, ou des Anglois.

La langue Espagnole, si l'on a égard à sa prononciation, me paroît plus harmonieuse que la nôtre : Elle est du moins tout aussi propre à la musique, il n'en est pas de même du François & de l'Anglois : elle a comme le Toscan quelques sons un peu gutturaux : qui charment mon oreille : vous n'aurez pas de peine à vous imaginer qu'étant parlée par un Roi & par une cour bien plus considérable qu'aucune que nous ayons en Italie : elle est conséquemment bien plus raffinée que la nôtre, peut-être aussi plus abondante en mots & en phrases. Il n'est pas ordinaire en Italie d'entendre le peuple parler le Toscan avec précision & élégance, même en Toscane. Mais ici hommes & femmes, à peine au-dessus de la populace, se font une étude ainsi qu'en Angleterre & en France de s'exprimer de la manière la plus convenable. Plusieurs des Ecrivains modernes de ce pays se sont efforcés de surpasser leurs prédécesseurs à cet égard, en est il de même chez nous ? Non, un grand nombre de nos auteurs semblent avoir eu

## LONDRES A GÈNES. 11

l'émulation de forger à l'envi les uns des autres des mots & des constructions barbares.

Le Grand Dictionnaire de cette langue est pour le moins aussi volumineux que celui *Della Crusca*, & a été compilé par les membres d'une Académie de belles-lettres fondée dans cette ville par Philippe V. sous le nom de l'Académie Royale Espagnole.

Ce Dictionnaire a six Volumes in quarto d'environ 700 pages chacun : il a été publié en 1726.

Le premier Volume contient l'Épître dédicatoire au Roi fondateur de l'Académie : qui (à ce que porte le titre) a fait les frais de cet ouvrage.

Ce premier Volume outre la dédicace contient une Préface, l'Histoire de l'Académie, un discours sur l'origine de la langue Espagnole, un autre sur les étymologies de cette langue, & un troisième sur son orthographe, accompagnés d'une liste des Auteurs des ouvrages desquels les Académiciens ont tiré leur vaste compilation.

Ces Auteurs sont rangés chronologiquement dans la liste, & divisés en six Classes.

La première Classe contient les écrivains qui ont écrit avant l'année 1200. Je de-

vrois dire *écrivain* au singulier & point au pluriel ; puisqu'ils ne citent pour cette Classe qu'un seul livre qui a pour titre *Fuero Jurgo*. Cet ouvrage publié originairement en Latin , long-tems avant que les Arabes, eussent conquis l'Espagne, & traduit en Espagnol vers le onzieme siecle, à ce que prétendent plusieurs savans, est regardé ici comme la source des loix de la Monarchie, & la baze de leurs Institutions politiques, comme *Magna Charta* chez les Anglois.

Il n'est question dans la seconde Classe que de trois ouvrages composés dans le troisieme siecle.

Les Auteurs de la troisieme Classe depuis l'année 1300 jusqu'à l'année 1400 sont assez nombreux : & encore plus ceux qui suivent depuis 1400 jusqu'à 1500 & plus avant.

La langue Espagnole a été cultivée aussitôt que la Toscane, les livres de cette langue composés dans le quatorzieme siecle, ne different que très-peu, relativement aux mots & aux phrases, de ceux qui ont été composés depuis peu, ce qui est à peu près de même chez nous, les Espagnols ont ainsi que nous écrit sur toutes sortes de manieres.

Il est très-difficile de se procurer ce Dic-



tionnaire Espagnol complet. Il paroît, que les Académiciens ont fait présent de nombre d'exemplaires du premier Volume des qu'il a paru ; & qu'ils en ont distribué à tous les hommes un peu célèbres de la nation , supposant que ceux auxquels ils auroient donné ce Tome *gratis*, n'hésiteroient pas à acheter la suite dès qu'elle paroîtroit ; ils se sont trompés ; & il leur est resté plusieurs exemplaires des cinq derniers Volumes ; de sorte qu'il est aisé de se les procurer ainsi incomplets pour cinq doublons ; lorsqu'il se trouve complet il coûte le triple de cette somme.

Outre ce Dictionnaire , les Espagnols ont un grand nombre de livres , qui traitent uniquement de leur langue. On compte parmi les plus estimés ceux de *Bernardo Aldrete* , & de *Sebastian de Covaruvias Orozco*.

L'ouvrage d'*Aldrete* est intitulé *Del origen y Principio de la Lengua Castellana o Romance que hoy se usa en Espana*. Imprime à Madrid en 1674. C'est-à-dire de l'origine , & du principe de la Langue Castellane ou Romance dont on se sert aujourd'hui en Espagne. Vous savez que les Espagnols nomment leur langue. *Lengua Espanola* , *Lengua Castellana* , *Romance Castellano* , ou simplement *Romance* sans y

ajouter le mot *Castellano* ou *Espanol*: de forte que l'on dit de celui qui parle *Espanol*, *hombre que hablà el Romance*: nous donnons pareillement trois différens noms à notre langue. *Lingua Italiana*, *Lingua Toscana* & *Lingua Volgare*.

L'ouvrage d'*Aldrete* (petit in folio fort mince) est aussi rare que le premier Volume du Dictionnaire Espagnol, s'il ne l'est davantage, je le payai plus cher que je n'aurois dû, eu égard à ma qualité de voyageur peu chargé d'argent; mais je n'ai pu résister à la tentation, ce livre est plein de cette espece d'érudition pour laquelle j'ai toujours eu du foible. *Aldrete* pousse ses recherches sur la langue Espagnole jusqu'au temps des Romains; il parcourt les changemens qu'elle a subi sous les diverses nations qui ont successivement envahi & possédé l'Espagne. Son livre conformément à ce qu'exigeoit son plan est recommandable par sa profonde science & renferme bien des choses curieuses.

J'ai vu deux éditions de l'ouvrage de *Covarruvias*, toutes deux in folio, & en deux Volumes, la premiere publiée en 1673: la seconde en 1674. par le même Imprimeur, *Melchor Sanchez* à Madrid. La seconde est la meilleure. Ce livre est intitulé *Tesoro de la lengua Castellana o Es-*

*panola.* Trésor de la langue Castellane ou Espagnole, augmenté par *Remigio Noydens.*

Ce trésor est une espece de Dictionnaire étymologique: plusieurs milliers de mots Espagnols, dérivés de l'Hébreu, du Grec, du Latin, du Cantabre, du Gotique, de l'Arabe, & d'autres Langues, y sont amplement expliqués & éclaircis: Il y a peu de Nations qui puissent se vanter d'avoir des étymologistes comparables à *Covarruvias* & à *Noydens.*

Outre ce Dictionnaire, les Académiciens Espagnols ont encore publié un petit Octavo, intitulé (1) *Ortographia de la lengua Espanola.* Si l'un de vous souhaitoit jamais savoir l'Espagnol mieux que passablement, je viens de vous indiquer les principaux ouvrages indispensablement nécessaires pour y parvenir.

S'il m'étoit possible de séjourner ici seulement une année. Je ferois certainement mes efforts pour pouvoir entreprendre ce qui n'a point encore été tenté par aucun de nos compatriotes, & donner à l'Italie une idée des connoissances que cette nation

(1) La meilleure édition est la troisième publiée à Madrid en 1763. C'est un 8vo d'environ 260 pages très bien imprimé.

s'est procurées, & a ramassées depuis ces derniers siècles. Cette entreprise est actuellement fort au-dessus de mes forces. Il y a déjà bien des années que je fais tout ce qui m'est nécessaire d'Espagnol pour la conversation ordinaire : je suis même en état de sentir son élégance & plusieurs de ses beautés, mais il ne m'a jamais été possible de m'y appliquer avec assiduité ; n'ayant jamais eu en m'a possession certain nombre de livres de cette langue à la fois. *Don Quichotte*, quelques Poësies lyriques de *Boscan* & de *Garcillasso*, quelques pieces de Théâtre de *Calderon* & de *Vega*, les Histoires de *Solss*, de *Sandoval* & d'*Herreva*; une demie douzaine de *Livres de Chevalerie*, avec *Lazarille de Tormes*. Le Poëme de *l'Araucana*, & la traduction de *Roland le Furieux*, sont à peu près tous les ouvrages Espagnols que j'ai lus. Avec un Capital si peu considérable que pourrois-je faire pour l'exécution d'une entreprise aussi difficile, que celle de donner une idée un peu complete de l'érudition Espagnole ?

Je ne veux cependant pas me taire sur un sujet aussi important ; je vais vous communiquer le peu que j'en fais.

Le langage Poétique Espagnol me paroît encore plus éloigné de leur prose que

celui de nos Poètes & de nos Auteurs profanes. Je trouve quelques-uns de leurs Poètes si difficiles à entendre, que je suis arrêté presque à chaque page, surtout lorsque je lis les ouvrages de *Gongora*, poète lyrique satirique, ridiculisé par *le Sage*, dans son fameux Roman de *Gil Blas*; quoi que fort estimé de ses compatriotes. Il me faudroit sûrement quelques mois d'application soutenue pour me mettre parfaitement en état de bien entendre *Gongora*, quoi que je lise *Boscan* & *Garcillasso* avec autant de facilité que je lis *Petrarque* & *Bembo*, dont les vers lyriques semblent avoir été imité par ces deux Poètes Espagnols.

Je crois qu'il est inutile de vous dire, que cette nation a produit un nombre prodigieux de Poètes Dramatiques: les deux qui ont été les plus féconds sont *Lopes de Vega* & *Calderon de la Barca*.

*Lopes de Vega*, a ce qu'on assure, a laissé plus de trois cents pièces de Théâtre imprimées; qui ne font pas le tiers de celles qu'il a composées (2) il n'a jamais existé d'imagination aussi fertile en intrigues, & en caractères dramatiques que celle

(2) On lui en attribue une si grande quantité, que je n'ose pas dire à combien elles se montent: de peur qu'on ne m'accuse de trop de crédulité.

de ce Poëte: Je possède dix Volumes in quarto des Oeuvres de *Calderon* contenant près que cent trente pieces de Théâtre, outre six autres Volumes de même format de ses *Autos Sacramentales*, qui sont une espece de Tragédies, Comédies, ou Tragi-Comédies saintes. Il a composé près de cent de ces *Autos* & il existe un Catalogue imprimé de cent autres qu'on lui attribue, quoiqu'elles ne se trouvent point dans le recueil de ses Oeuvres, publiées après sa mort par l'un de ses intimes amis.

Il seroit trop long d'entreprendre la critique de ces deux Poëtes dramatiques, d'ailleurs l'entreprise seroit au-dessus de mes forces: pour s'ériger en juge des productions théâtrales d'une nation étrangere, il faut avoir une connoissance plus parfaite de sa langue, de ses mœurs, & de ses usages que celle que j'ai de ceux des Espagnols. Je me contenterai de dire en général, qu'aucune autre nation que l'Espagnole & la Portugaise ne sauroient supporter la représentation d'un *Auto Sacramental*, dont il existe plusieurs autres en Espagnol, que ceux de *Calderon*.

Le mélange du sacré & du profane que l'on trouve dans cette espece de drame, ne sauroit être que du goût des Espa-

gnols & des Portugais. Dans tous les *Autos* que j'ai lus jusqu'à présent, j'y trouve parmi plusieurs singularités, des hommes & des femmes personnifiant des êtres allégoriques, des Déeses fabuleuses, des Prophetes & des Saints, des Anges & des Diables, la bienheureuse Vierge, & notre Sauveur même.

Pour vous donner l'idée d'un *Auto*, je me contenterai de vous citer les noms des personnages d'une des pieces de ce genre, composée par Calderon & intitulée: *A Dios por razon de estado: à Dieu pour raison d'état.*

*L'Esprit*, un Gentilhomme.

*La pensée*, un insensé.

*La Religion payenne*, une Dame laide.

*La Synagogue*, une femme malpropre.

*L'Atheïsme*, un homme monstrueux.

*St. Paul*, l'Apôtre.

*Le Baptême*, un bel enfant.

*La Confession*, une femme.

*La Prêtrise*, un homme.

*Le Mariage*, un homme.

*La Loi naturelle*, une femme.

*La Loi écrite*, une femme.

*La Loi de Grâce*, une Dame.

*Trois femmes chantantes.*

Que diriez-vous de pareils caractères, si on les présentait sur notre Théâtre, supposant même qu'ils fussent analogues au sujet ?

Les *Autos*, sont ordinairement précédés par une *Loa* qui est quelquefois une pièce complete, d'autres fois une simple Introduction ou Prologue. Les personnages dramatiques que l'on trouve dans la *Loa* qui sert d'introduction à l'*Auto* que je viens de citer, ne sont pas moins singuliers que ceux de l'*Auto* même : les voici.

*La Foy*, une Dame.

*La Renommée*, une Dame.

*Le Pouvoir du raisonnement*, un Gentilhomme.

*La Théologie*, une Dame.

*La Jurisprudence*, une Dame.

*La Philosophie*, une Dame.

*La Physique*, une Dame.

*La Nature*, une Dame.

*Musiciens*, des deux sexes.

Vous serez peut-être surpris du grand nombre d'Acteurs femelles introduits par *Calderon* dans ces pièces : mais outre que les mots *Foy*, *Renommée*, *Théologie*, *Jurisprudence*, &c. sont féminins en Espa-



## LONDRES A GÈNÈS. 21

gnol : vous devez encore favoir que , du tems de ce Poëte , il n'étoit pas permis aux hommes de paroître sur le Théâtre ; de sorte que leurs rôles , étoient alors remplis par des femmes ; & il n'y a que peu d'années ; que les Espagnols ont obtenu la permission d'en mettre sur la scène , je ne saurois dire si c'est le Gouvernement ou l'Inquisition qui la leur a accordée : Cet exemple en est un bien frappant des caprices auxquels les nations sont sujettes. Il y a environ cent ans qu'en Angleterre on ne permettoit point aux femmes de jouer la Comédie : cet usage s'est maintenu pendant plusieurs siècles , & est encore actuellement suivi à Rome & en Portugal.

Outre les *Loas* saintes qui précèdent fréquemment les *Autos Sacramentales* , les Espagnols en ont de Prophanes divisées en un ou en deux Actes. On les représente aux jours de solennité , surtout à ceux des naissances , & des mariages de leurs Rois , de leurs Reines , & d'autres personnes de la première distinction. Dans une des *Loas* de *Calderon* , représentée à l'honneur de Charles II. je trouve parmi les interlocuteurs trois oiseaux , le *Phénix* , l'*Aigle* , & le *Paon* , ainsi que les *douze mois* , & les *douze signes du Zodiaque*. Cela est aussi risible que les *Opera* des Fran-

çois, où ils font danser non seulement des *rivieres* & des *fleuves* mais même des *roses*, des *tulipes* & d'autres *fleurs*.

Il y a encore plusieurs autres *Loas* qui sont représentées chez les grands Seigneurs par leurs domestiques sur des Théâtres construits exprès & pour le moment, surtout lorsqu'il leur arrive de se marier dans leurs terres. Un Seigneur bienfaisant est sûr dans ces *Loas* domestiques d'être comparé à Jupiter, à Mars, ou à Neptune : Junon, Venus, Minerve, Diane, & toutes les Déeses imaginables sont forcées de se prosterner devant sa nouvelle épouse ou même devant sa mere.

L'on assure que le commun peuple ici goûte beaucoup les *Loas* saintes, ainsi que les *Autos* : parce qu'ils sont ornés de beaucoup de Spectacle : mais les gens raisonnables en font peu de cas ; ce qui prouve, si je ne me trompe, que la saine critique fait des progrès dans ce Royaume : on m'a même assuré que le Roi se proposoit (3) de défendre qu'on les représentât, les Ecclesiastiques du premier rang n'ayant cessé de lui faire des représentations contre cette espece de Drame depuis son avènement au trône.

(3) Sa Majesté a défendu les *Autos* & les *Loas* peu après la date de cette lettre.

Quand aux autres pièces de *Lopes de Vega* & de *Calderón*, il y auroit certainement bien des choses qui mériteroient d'être critiquées. Elles m'ennuyent souvent par la longueur de leurs discours, par leurs descriptions déplacées, par le mélange de leurs idées burlesques & tragiques ; par leurs expressions peu naturelles ; par leur phebous & leur enflure, accompagnés de pointes, de jeux de mots, & surtout par l'association fréquente qu'ils font de personnages réels avec des êtres fantastiques.

Cependant malgré ce grand nombre de ridiculités, d'incongruités & d'absurdités, je dois avouer qu'elles me font souvent plaisir : j'ai peine à les quitter que je ne les aie finis ; j'admire ces deux Poètes au point que je ne saurois m'empêcher de les placer au rang des premiers génies : la fertilité, & l'originalité de leur invention, leur habileté à former & à dénouer leurs intrigues, la grande variété de leurs caractères, leurs sentimens si bien exprimés, la force & l'élégance de leur stile, l'aisance de leur versification ; & plusieurs autres beautés, m'inspirent souvent un tel enthousiasme, que je passe rapidement sur leurs fautes, & oublie les froides leçons de la saine raison. Je pense très-sérieusement, que la race

des écrivains dramatiques modernes de France & d'Angleterre, plus secs & plus froids qu'aucun des siècles précédens aient produits, au lieu de négliger ou de mépriser les compositions théâtrales des Espagnols, feroient mieux de les lire avec attention, surtout plusieurs de celles sorties de la plume de *Vega* & de *Calderon*, non pour les imiter; mais pour échauffer & féconder leur imagination froide & stérile.

Je ne dois pas manquer de vous instruire, que le Diable, dans un très-grand nombre de pièces Espagnoles, joue un des premiers rôles, & est en général le premier Acteur de celles où on l'introduit, mais dans toutes celles où il fait la plus grande figure; je vois toujours quelque ange, quelque saint ou quelque homme pieux occupé à faire échouer ses desseins, à renverser ses projets, & le forcer malgré lui à favoriser la vertu & la religion. Permettez moi de vous donner l'extrait d'une pièce de ce genre : elle contribuera peut-être plus à vous donner une juste idée du goût, & du caractère de cette nation, que tout ce que je pourrois vous en dire.

Dans le *Diablo predicador*, le Diable prédicateur, l'action commence par un long

long discours du malin esprit monté sur un dragon. Il exhale sa rage contre les Franciscains, qui s'occupent continuellement à lui enlever nombre d'âmes qui sans leurs soins augmenteroient la population de ses régions enflammées. Il vient d'apprendre, que ces religieux prétendent s'établir à Luques; & Luques est une ville où il a long-tems régné tranquillement, grace aux vices innombrables de ses habitans; qui sont sur le point de se convertir à son grand dommage & à sa honte.

Pour empêcher ces moines de s'établir dans cette ville, le Diable ordonne à son valet *Asmodée* de redoubler d'attention, & de tâcher de les faire chasser avant qu'ils aient eu le temps de prendre racine; en gagnant le cœur des Luquois au point qu'ils ne puissent jamais avoir la moindre pitié des misérables que souffriront ces Saints intrus, qu'ils ne songent point à les aider d'aucune aumône, & à subvenir à leurs besoins.

Les efforts combinés du rusé *Asmodée*, & de son maître impitoyable sont si puissans, que le Gouverneur de Luques devient l'implacable ennemi des Franciscains, & les habitans de cette ville loin de leur donner du pain, ne laissent passer aucune occasion sans leur jeter des pierres. La

persécution devient si cruelle, que l'entreprise de ces peres est sur le point d'échouer par le manque des choses nécessaires à la vie : ce qui les met dans le cas de mourir de faim.

*L'Enfant Jesus*, ne peut supporter patiemment la double iniquité des hommes & des démons : en conséquence il descend du ciel en propre personne, suivi de l'archange *Michel*, & après un court dialogue, ordonne à celui ci d'aller & de commander au *Prince des Ténébres*, de prendre lui-même la figure d'un Franciscain, & d'endoctriner si efficacement les Luquois, qu'ils se repentent promptement de leurs trop longues erreurs, & rentrent dans la voie du salut dont ils s'étoient détournés. Le Diable n'oseroit déobéir à l'ordre que l'archange lui intime. Il s'emporte & crie, jure, & blasphème, jette du feu par la bouche & par les narines; & est pourtant malgré son orgueil & sa méchanceté obligé de se soumettre. Il se fait Franciscain, est nommé supérieur de la petite Communauté; & commence sa mission avec un zèle & une ferveur qu'il ne peut contenir.

Outre la corruption des mœurs des Luquois, il s'apperceoit que celles de ses nouveaux Compagnons ont elles mêmes grand

besoin de réforme : l'hypocrisie & l'incontinence , la gloutonnerie & la paresse , l'orgueil & l'avarice possèdent entièrement la majeure partie des membres de la petite Communauté ; & il se trouve chargé de les réformer ainsi que les habitans de la ville.

L'un des plus mauvais sujets du Couvent est frère *Antolin* , qui vient d'entamer une intrigue avec une dévote. Le pere Gardien (4) aux pieds de bouc , n'a perdu aucun de ses privileges infernaux , quoiqu'extérieurement métamorphosé. Il a conservé la faculté de connoître les pensées les plus secretes des hommes , & cette faculté lui procure le moyen de découvrir tous les projets du méchant moine *Antolin* au moment où ils sont prêts à réussir. *Antolin* donne un rendez-vous à sa Maitresse ; le Diable vient à la traverse & trouble leur entrevue ; *Antolin* détourne à son profit partie des aumônes qu'il avoit reçues pour la Communauté : le Diable l'oblige à en rendre compte. *Antolin* se rend dans un lieu solitaire pour se régaler de viandes défendues un jour de jeûne , mais le Diable lui met la main sur le collet à l'instant où il va découper un jambon , & déboucher

(4) Pere Gardien , est le titre que l'on donne au supérieur d'un Couvent de Franciscains , ou de Capucins.

une bouteille, de vin; le force de vuiderses manches de toutes les friandises qu'il y avoit cachées, & le condamne à jeûner très-rigoureusement pour sa punition. *Antolin* est présenté de cette façon aux spectateurs comme un coquin rusé & vicieux; Je suis fort étonné que les moines Espagnols souffrent cela patiemment, ainsi que plusieurs autres pieces de Théâtre où ils sont cruellement tournés en ridicule. Cependant ils rient eux-mêmes en les voyant représenter, car il convient que vous sachiez, qu'en Espagne il est permis aux Moines de fréquenter les Spectacles, où il y a une place particuliere destinée aux gens d'Eglise.

Il y a quelques morceaux assez plaisans dans le *Diable prédicateur*, & plusieurs caracteres tout à fait opposés qui se font mutuellement valoir; principalement aux dépens des ordres Monastiques, particulièrement de celui des Franciscains. Une nation accoutumée à une plus grande correction dans les ouvrages d'esprit, auroit peine à goûter des plaisanteries de cette espece; si indécemment mêlées avec les noms de *l'enfant Jesus* & de *l'Archange*, personnages peu convenables, & qui ne devroient point servir à l'amusement d'une multitude grossiere, on ne sauroit raisonna-



blement faire l'apologie de pareilles indécences. Les notions religieuses sont si fort offusquées dans cette nation par son penchant à la plaisanterie, qu'on m'a assuré que cette piece ne se représentoit jamais que la salle ne fût pleine, & qu'elle ne fût fort applaudie. Quant à moi, elle m'a plusieurs fois révolté à la lecture je dois pourtant avouer qu'en quelques endroits elle m'a fait rire jusqu'aux larmes.

A *Lopes de Vega* & à *Calderon de la Barca*, on peut encore ajouter *Augustin Moreto*, qui tient la troisieme place parmi les Auteurs dramatiques Espagnols. Je ne connois que *trente six* de ses pieces en trois Volumes in quarto imprimés à *Valence* en 1676. Je ne sais pas s'il en a publié d'autres. L'on en joue encore quelques-unes & par celle que j'ai lues, je m'apperois que (semblable à ses prédécesseurs) il s'y rencontre de grandes beautés mêlées à de grands défauts. La Comédie, qu'il a intitulée, *le Cavalier*, est regardée comme un des chefs-d'œuvre du théâtre Espagnol, je l'ai lue avec plaisir.

Je ne connois aucun Drame Espagnol divisé en cinq Actes: La plus grande partie sont bornés à trois, qui ne portent point le nom d'actes, mais de *Journées*. Un

Poëte Espagnol est réputé ici grand observateur de *l'unité de tems*, s'il renferme son action dans l'espace de trois jours. Cette unité même est souvent négligée, ainsi que les deux autres, au sujet des quelles les François font un si grand fracas; comme s'il étoit impossible d'amuser & d'instruire son auditoire sans y adhérer strictement. Pour moi, je ne suis du tout point scrupuleux à cet égard. Lorsqu'un Auteur observe exactement les trois unités cela n'en est que mieux. Mais lorsque je vais à la Comédie, j'y vais dans la ferme résolution de m'abandonner au prestige de la scène: & pourvu que le Poëte fasse parler convenablement les personnages, & conformément aux caracteres qu'il leur donne; je ne m'embarrasse guere qu'il s'écarte un peu de cette regle des *trois unités*. Que la fable soit ingénieuse, que la vraisemblance y soit observée, que les sentimens soient naturels, l'esprit & les plaisanteries neuves, que le stile en soit correct. L'Auteur ne doit pas craindre que je me range du parti de ses critiques, par amour pour aucune des regles recommandées par le *grand Corneille*.

Chaque Comédie est ordinairement intitulée par les Poëtes de ce pays *Comedia famosa* ou *la gran Comedia*, en tout au-

tre pays, on blâmeroit les Auteurs qui oseroient donner de parvilles épithetes à leurs productions; mais ici cela paroît tout simple. Quand même la piece seroit siflée à la premiere représentation, elle n'en demeureroit pas moins *Comédie fameuse*.

Les Espagnols ont plusieurs autres compositions dramatiques, outre leurs *Autos*, *Loas*, *Tragedies*, *Comedies*, & *Tragi-Comedies*. Ils ont leur *Saineté*, qui est une espece de Farce en un Acte, ou Journée: Elle admet la musique, & est quelquefois entierement chantée aussi bien que la *Zarzuela*, qui est une espece de petite piece en deux Actes ou Journées.

La dernière espece de leurs Drames sont les *Entremés*, & les *Mocigangas*, qui consistent ordinairement en une, deux ou trois scènes au plus, les interlocuteurs sont rarement plus nombreux que quatre, deux hommes & deux femmes. Je compte assez sur votre patience, pour hasarder de vous donner l'extrait d'un *Entremés* intitulé *le Clerc de paroisse*, qui m'a paru fort divertissant, malgré son incomparable absurdité.

Un paysan ouvre la scène avec sa femme,  
 „ Quoi! dit-il, que fais-tu là impertinente?  
 „ te? nous avons été mariés depuis trois mois,  
 „ & tu ne m'as point encore donné de  
 21

„ fils ! t'imagines-tu que je te laisserai ainsi  
 „ sans rien faire ? Par Saint Antoine ! je veux  
 „ que tu te conduises comme les voisines, ou  
 „ je t'étranglerai. Vois le barbier, notre plus  
 „ proche voisin, il a eu dans la première se-  
 „ maine de son mariage un aussi bel enfant  
 „ qu'il soit possible de voir ; la fille du  
 „ juge a accouché d'un autre, même avant  
 „ le mariage, à peine y a-t-il une seule  
 „ femme dans tout le village qui n'ait été  
 „ mère aussitôt que mariée, & pourquoi  
 „ ne le serois-tu pas aussi bien qu'elles ?  
 „ Ecoute, drolesse, ma patience est à  
 „ bout. Je m'en vais au marché, d'où je  
 „ serai de retour à diné, si tu ne m'as pas  
 „ fait un garçon lorsque je rentrerai, je te  
 „ romprai certainement les côtes.”

La pauvre femme tâche plusieurs fois  
 de l'interrompre, pour lui faire compren-  
 dre que c'est une preuve de sa vertu qu'elle  
 ait tardé si long-tems à lui donner ce qu'il  
 desire ; mais le manant est furieux, & n'é-  
 coute aucune raison. Il veut avoir sans re-  
 tard un garçon ou il lui rompra les os. Il  
 sort en maudissant l'impudence quelle a de  
 vouloir se singulariser, & est résolu à la  
 punir de sa paresse, si elle n'a pas un gar-  
 çon à son retour du marché.

Le Clerc de paroisse entre avec la fem-  
 me d'un de ses voisins.

„ De

„ De quoi s'agit-il, dit la Dame, qu'a  
 „ votre mari? pourquoi s'en va-t-il en co-  
 „ lere? Nous sommes accourus au bruit,  
 „ nous craignons qu'il ne vous batît, que  
 „ veut ce nigaud.”

Elle leur fait part à l'un & à l'autre de  
 la sottise de son mari. „ Que dois je fai-  
 „ re, voisins? Je vous prie donnez-moi  
 „ un conseil, & tirez-moi, si vous le pou-  
 „ vez, de ce mauvais pas. Il me battra  
 „ sûrement si je ne fais pas ce qu'il  
 „ exige.

„ Il est aisé, réplique l'autre femme,  
 „ de satisfaire cet imbécile; nous n'avons  
 „ qu'à lui supposer un enfant.”

„ Comment pourrons-nous arranger cet-  
 „ te affaire, ma bonne voisine?”

„ Nous n'avons qu'à emmailloter le  
 „ Clerc de paroisse que voilà, & le cou-  
 „ cher dans le berceau; nous dirons-en-  
 „ suite à votre mari que c'est l'enfant  
 „ dont vous êtes accouchée conformément  
 „ à ses ordres.

„ Rien ne sauroit être mieux, dit la  
 „ femme. Mon mari est un si grand sot,  
 „ qu'il croira tout ce que nous lui dirons:  
 „ qu'en dites-vous, Monsieur le Clerc,  
 „ voulez-vous m'obliger?”

Le Clerc ne veut point consentir à être  
 emmailloté: „ Je vous prie, Monsieur le

„ Clerc , faites moi ce plaisir ! ” Non „ certainement , je n’y consentirai pas ” —  
 „ pardonnez moi , consentez y , ou je serai  
 „ cruellement battue. Je vous supplie d’a-  
 „ voir pitié d’une pauvre femme ! ”

Après une breve altercation le Clerc consent , après qu’on lui a fait entrevoir que l’on a remarqué ses œillades , & qu’il obtiendra ce qu’il desire s’il joue le personnage de l’enfant : Il n’a pas la force de résister à cette esperance , il est emmaillotté jusqu’au menton par les deux femmes , & placé dans le berceau.

*Le mari rentre , revenant du marché ,  
 & met à terre une botte d’oignons  
 qu’il a achetée pour le diné.*

„ Eh bien , drolesse , qu’as-tu fait ? as-tu . . . . ?

„ Je vous prie , mon mari , ne reveillez pas le pauvre poupon. Vous avez un  
 „ fils , le voici , regardez , regardez !

„ Le Ciel nous soit en aide ; voila un  
 „ enfant monstrueux ! Il ne sauroit tenir  
 „ dans ce berceau. Qu’est-ce que cela  
 „ veut dire ?

„ Ecoutez-moi , mon mari , vous m’avez parlé si sérieusement , & m’avez si  
 „ fort épouvantée que la peur m’a fait  
 „ faire cet enfant contre la regle ordina-

„ re. D'ailleurs vous m'avez dit si sou-  
 „ vent , que le Clerc étoit le plus bel  
 „ homme de la paroisse , que je me suis mis  
 „ dans la tête de vous donner un garçon  
 „ qui fût aussi beau que lui. Etes vous  
 „ satisfait? Pourquoi ne me remerciez-vous  
 „ pas? Dès qu'on le levera , il fera votre  
 „ besogne tout aussi bien que vous , peut-  
 „ être mieux. Que dites-vous , mon  
 „ ami ?”

„ Je dis , que tu es une excellente fem-  
 „ me : réellement il ressemble on ne peut  
 „ pas mieux au Clerc. Je n'ai vu de ma  
 „ vie de ressemblance plus frappante : otons  
 „ lui ses maillots. Je suis persuadé qu'il  
 „ se tiendra sur ses jambes , & chantera  
 „ une chanson avec nous. Victoire ! J'ai  
 „ un garçon aussi beau que le Clerc : Vic-  
 „ toire , Victoire !”

C'est ainsi que finit cet *Entremés* , en  
 chantant & en dansant , ainsi que se termi-  
 nent tous les piéces de ce genre. Je n'ai  
 pu m'empêcher de vous donner l'extrait de  
 cette composition singulière pleine de  
 bouffonneries populaires ; je suis bien trom-  
 pé si l'idée ne vous fait pas sourire. La  
*Mociganga* n'est qu'une espèce d'*Entremés*  
 plus chargé de musique & de danse que le  
 simple *Entremés*.

Je dois ajouter en faveur de ces deux especes de compositions, qu'elles présentent souvent l'une & l'autre des peintures vives & naturelles des mœurs du petit peuple en Espagne, surtout de celles des habitans des villes de Province, des Villages, & des Campagnes.

Les Espagnols n'ont aucun ouvrage dramatique en prose: du moins je n'en ai jamais vu de ce genre (5). Les vers dont ils font principalement usage dans leurs Tragédies, & dans leurs Comédies, sont de huit syllabes, quelquefois rimés, & quelquefois non rimés: quand à leur versification, ils ne paroissent pas se restreindre à des regles bien séveres; souvent ils changent de mesure; & ont des scènes entières dont les vers sont plus ou moins longs que ceux du reste de la piece.

Je ne saurois vous dire l'effet que cette diversité de mesures produit sur le Théâtre: La mort de la Reine, m'a privé du plaisir de voir la Comédie en Espagne. A la lecture ce mélange n'est point agréable à l'oreille; je m'imagine même,

(5) La *Dorotéa* de *Lopes de Vega* est en prose; il est vrai qu'elle est si longue que je ne crois pas qu'il l'eût destinée au Théâtre, où je ne sache pas qu'elle ait jamais paru.



que des vers de huit syllabes doivent rendre le dialogue trop lent, par l'obligation où l'on se trouve de faire de fréquentes pauses ; il faut pourtant convenir , que ceux qui travaillent pour la scène sont meilleurs juges que nous, & ont appris par l'usage & par l'expérience qu'elle est l'espece de mesure qui doit dominer dans leurs Drames. Les nationaux ne sauroient jamais se tromper à cet égard ; & je suis bien persuadé que l'usage m'auroit bientôt reconcilié avec ce genre de Poësie , que je ne saurois encore goûter. La premiere fois que j'ai pris du café & du thé , je n'en ai pas été trop content. Il fut un tems où je faisois peu de cas des vers Anglois de dix syllabes , & des vers Alexandrins des François ; la coutume & le temps m'ont guéri de mon dégoût, & me les ont fait admirer.

Peu d'étrangers savent que cette nation , aussi bien que l'Italienne , a plusieurs bonnes traductions des livres classiques Grecs & Latins ; & que la plus grande partie ont été faites par ordre de Philippe II. qui n'est connu par le général des Européens de de nos jours que comme un Monarque politique , & point du tout comme un Prince instruit , ou du moins qui aimoit les sciences au point de dépenser des

sommes considérables pour se procurer ces ouvrages dans sa langue maternelle. On a réimprimé un si petit nombre de ces traductions, qu'elles sont devenues actuellement très-rares, & ceux des Grands d'Espagne qui en possèdent le recueil complet dans leurs Bibliothèques, sont très-glorieux de ce trésor.

Vous serez peut-être étonnés quand je vous dirai, qu'il est aussi très-difficile de recueillir tous les ouvrages de *Lopes de Vega*, quoique ce soit le Poète dont les Espagnols fassent le plus de cas; & qu'une partie ait été souvent réimprimée. J'ai été informé de bonne part que l'Infant Don Louis, frere de Sa Majesté, a chargé plusieurs des Ministres du Roi, résidens dans les Cours étrangères, d'acheter tout ce qu'ils pourroient trouver des premières éditions des ouvrages de cet Auteur, jusqu'à présent il n'a pas encore été en état de les compléter, quoiqu'il y ait dix ans que son altesse ait commencé ses recherches: personne, à ce qu'on assure, ne les possède en entier à l'exception du Duc de Medina Sidonia, qui passe pour le Seigneur le plus instruit de la Cour.

J'écris tout ce que je fais relativement à la Littérature Espagnole, à mesure que cela me vient dans l'idée: comme mes con-

noissances font très-superficielles, il seroit inutile de vouloir vous en entretenir plus méthodiquement, je compte sur votre indulgence & que vous excuserez mon manque d'ordre. Je croyois avant mon arrivée à Madrid, qu'il m'auroit été facile de faire un recueil des livres Espagnols de Chevalerie, dont nous avons près de soixante & dix traduits en bon Italien, tous imprimés dans le courant du seizieme siecle. Mais je m'apperois que pour parvenir à se procurer un pareil recueil il faudroit se donner tout autant de peine, que pour rassembler tous les ouvrages de *Vega*, ou les traductions Espagnoles des Auteurs classiques. Les Espagnols achemtent sur le champ tous les livres de Chevalerie qui se présentent, celui qui en a le plus grand nombre s'estime fort heureux: On m'a dit que la Comtesse d'Oropeza en avoit un recueil complet dans son château, situé dans le village de ce nom; dont j'ai fait mention dans une de mes précédentes lettres.

Quand aux pieces de Théâtre, surtout les Tragi-Comédies, les Espagnols en ont plusieurs milliers, quelques-uns les font monter à sept mille, ce qui me paroît incroyable; quoique très-persuadé qu'ils en ont plus que nous, qui n'en pouvons compter que quatre mille tant bonnes que

mauvaises. L'on m'a encore assuré que de ces sept mille il y en a près de trois cents restées au Théâtre : c'est-à-dire qui se jouent journellement sur les deux Théâtres de cette Capitale ; les Anglois , ni les François ne sauroient en compter un si grand nombre , à peine leurs auditeurs peuvent-ils soutenir la représentation d'une centaine de celles qui composent le fond national du Théâtre. Je dois pourtant convenir qu'autant qu'il m'appartient d'en juger , les spectateurs Anglois & François me paroissent plus délicats , & d'un goût plus raffiné que les Espagnols. Lorsqu'il se trouve dans une Comédie plusieurs scènes plaisantes qui les font rire , les Espagnols la trouvent bonne , & l'applaudissent , ils rient de plaisanteries qui révolteroient les Spectateurs de ces deux Nations.

Je ne saurois pourtant parler bien affirmativement sur ce sujet : l'idée que je me suis formée d'un Auditoire Espagnol , n'est uniquement fondée que sur les conjectures que j'ai faites d'après la lecture de leurs Drame les plus célèbres , & les plus généralement applaudis. Un Poëte Espagnol doit nécessairement présenter quelque caractère burlesque , même dans la Tragédie la plus sanglante ; s'il veut être applaudi , le mélange des sentimens & des passions

des Rois & des Héros avec la bouffonnerie & les plaisanteries des personnages du plus bas étage est un assemblage qu'on ne goûteroit pas sur les Théâtres Anglois & François.

Vous connoissez le nom de *Quevedo*, dont les songes, ou visions sont traduits en Italien ainsi que dans toutes les langues de l'Europe. On ne connoit guere hors de l'Espagne que ces visions de tous les ouvrages de cet Auteur ; je possède cependant cinq gros Volumes in quarto de lui ; par lesquels je vois qu'il ne s'est pas borné à des productions de pur agrément, & de plaisanterie. Il a beaucoup écrit sur l'Histoire, la Politique, & la Théologie ; les Espagnols le placent au rang de leurs meilleurs Poètes. L'Historien de sa vie nous apprend, qu'il étoit d'une naissance distinguée, qu'il savoit le Latin, le Grec, l'Hébreu, & l'Arabe, & qu'outre cela il parloit plusieurs langues modernes. Son principal mérite consistoit pourtant dans la vivacité de son imagination, & dans son style enjoué, sa vie du *Grand Tacano* est une peinture de la populace la plus dépravée & la plus vile, qu'on n'a jamais pu égaler dans aucune autre langue. Tacano signifie, un *Taquin*, un *Fourbe russe*.

Parmi les Auteurs modernes Espagnols, le plus célèbre est un Bénédictin nommé le *Pere Feyjoo*. J'ai vu une édition de ses Oeuvres en huit Volumes in quarto. Il vit & écrit encore, mais je n'ai pas assez lu de ses Volumes pour me hasarder à vous donner une idée de sa maniere d'écrire, & pour apprécier ses productions : par ce que j'en ai vu en courant, je ne saurois croire qu'on eût pour ses ouvrages de l'autre côté des pyrenées la même vénération qu'on leur témoigne dans ce pays. C'est pourtant une règle reçue chez moi, qu'un Auteur généralement estimé de ses compatriotes pendant plusieurs années, comme celui-ci l'a été, doit nécessairement avoir des talens, quelles nombreuses que puissent être ses fautes. Les Critiques de la nation l'ont attaqué sévèrement, & je suis persuadé que ce n'a pas toujours été sans succès. Il est si aisé de réussir quelquefois lorsqu'on s'occupe à découvrir des erreurs & des endroits foibles, même dans les meilleurs livres ! Cependant les talens de *Feyjoo* ont soutenu les efforts des critiques & des folliculaires Espagnols, dont les ingénieuses remarques ont été aussitôt oubliées que connues, ainsi qu'il arrive en Angleterre, où les critiques minutieux sont aussi communs que les huîtres & les moules.

## LONDRES A GÈNES. 43

Les Espagnols plaçant immédiatement après *Feyjoo*, le pere *Jarmiento*, le pere *Flores*, & le pere *Buriel*, le premier est Bénédictin comme *Feyjoo*, le second Augustin, & le dernier Jésuite. On croiroit presque que toute l'érudition d'Espagne, ainsi que celle d'Europe dans les siècles de la barbarie, & l'ignorance, seroit confinée dans les Cloîtres. Je n'ai point encore eu l'occasion de rien lire de ce que ces trois Auteurs ont publié, n'y d'aucun autre Espagnol vivant, à l'exception de l'*Histoire du fameux prédicateur fray Gerundio*, composée par *De l'Isa*, autre Jésuite, je vais vous en donner une idée superficielle.

Cet ouvrage, dont il n'y a que le premier Volume de publié est un in-quarto d'environ quatre-cents pages y compris l'Introduction ou discours préparatoire. Il n'y a que deux ans qu'il a été imprimé dans cette ville.

Le principal but de ce livre est de réformer la chaire en Espagne, en tournant en ridicule les mauvais prédicateurs, qui paroissent y être très-nombreux.

Pour réussir dans un projet si louable, le Pere *De l'Isa*, (qui n'a point mis son nom à cet ouvrage) nous fait le récit, & nous peint le caractère de *Gerundio*, homme

de basse extraction , & auquel on a donné une éducation très-bizarre.

Les parents de *Gerundio* sont fortement entichés de tous les préjugés si ordinaires aux payfans Espagnols : parmi leurs différens ridicules , leur entêtement stupide pour tout ce qui porte l'habit de moine n'est pas un des moins considérables , de sorte qu'ils dépensent la majeure partie de leurs revenus à excercer l'hospitalité envers eux & que ceux de tous les différens ordres , sont toujours sûrs d'un repas & d'un lit , toutes les fois qu'ils passent à *Campazas*, village peu connu où ces bonnes gens font leur résidence.

Par ce moyen *Gerundio* avant l'adolescence fait connoissance avec beaucoup de moines , qui lui inspirent un grand nombre d'idées extravagantes & ridicules , qu'il dépose fidèlement , & dont il forme un trésor dans sa mémoire qui n'est malheureusement que trop tenace.

Le pauvre *Gerundio* encore enfant , est envoyé chez un Maître d'Ecole de Campagne pour y apprendre les premiers principes des sciences , ce magister n'est pas moins ignorant que présomptueux : pour donner un exemple du caractère de cet homme il suffira de savoir qu'ayant parcouru plusieurs traités d'Orthographe , contre lesquels il



à plusieurs objections ; il se forme un système dans lequel , parmi les principales règles qu'il établit , il prescrit à ses élèves de la manière la plus précise , *que les noms des petites choses doivent être écrits par une petite lettre au commencement du mot & les noms des grandes par une lettre majuscule.* Ainsi , par exemple , le mot *Souris* doit être écrit par une petite lettre , & celui de *Montagne* par une grande. Malheur aux écoliers à qui il arrive de manquer à se conformer à cette règle , ou à aucune des autres de son invention ! Il ne peuvent éviter le fouet ; *Gerundio* n'est cependant jamais fouetté ; par ce que plus les préceptes sont absurdes , mieux il les retient.

Rien de plus brillant , que les couleurs avec lesquels le pere *Del'Isa* peint successivement les différens caractères des maîtres du pauvre *Gerundio* ; & des différens originaux qui lui inspirent tour à tour des idées ridicules & extravagantes.

En passant d'un College , & d'un professeur à un autre , *Gerundio* parvient au pinacle de la démence dans l'art de penser. D'une orthographe & d'une prononciation vicieuse il arrive aux pointes & aux jeux de mots , delà il s'élève jusqu'aux anagrammes , & aux acrostiches , & parvient en-

fin aux niaiseries sublimes , comme les vers Leonins , & autres sottises du même accabit. A peine a-t-il atteint sa seizième année qu'il s'entête si fort de ces mauvais principes qu'il n'y a plus aucun espoir de de l'en désabuser. Son entendement est si fort offusqué & bouché lorsqu'il se fait moine , que les arguments les plus convaincants contre les idées qu'il s'est formées de la véritable éloquence , employés de la manière la plus simple par deux ou trois de ses supérieurs, personnages éclairés, & raisonnables sont non-seulement inutiles mais ne servent qu'à augmenter son mauvais goût ; & qu'il continue à parcourir la carrière qu'il s'est tracée avec la plus grande tranquillité , méprisant chaque jour davantage tout ce qui est naturel , & facile à concevoir. Tourmentant continuellement sa cervelle pour en tirer des idées bizarres , peu naturelles , & singulières.

Tels sont les principaux traits de *Fray Gerundio* prédicateur du premier rang , *Del Isla* n'a pas manqué de nous donner des morceaux de ses premiers sermons , dans l'intention , ainsi que je l'ai déjà dit , de réformer la Chaire en Espagne , & de faire honte aux mauvais prédicateurs. Il a fait paroître son ouvrage dans cette ville : il se trouve décoré d'un grand nombre d'ap-

probations qui lui ont été données par les savans, & les personnages les plus distingués dans la République des lettres Espagnoles, auxquels il l'avoit communiqué avant que de le donner à l'Imprimeur. Les Inquisiteurs eux-mêmes l'ont encouragé à le publier (6) & ont rendu témoignage par écrit de l'utilité de cet ouvrage, qu'ils croyoient pouvoir contribuer à amener une réformation aussi nécessaire que désirable.

*L'Histoire du fameux Prédicateur Fray Gerundio*, (dit le Pere *Alonso Cano*, l'un des Censeurs de l'Inquisition) est un de ces heureux expédiens que l'indignation, où la nécessité suggerent lorsque tous les „ moyens qu'on a tentés ont été infruc- „ tueux, il ajoute un peu après, nous ne „ ne devons pas non plus trouver mauvais „ que la dose de caustique, & de sels „ corrosifs soit un peu forte, l'on ne

(6) M. Clark prétend, que ce pere (auquel il donne le titre de Docteur) a été persécuté par les Inquisiteurs qui lui ont imposé silence à cause de *Fray Gerundio* : le fait est pourtant tel que je l'expose, l'Inquisition loin de condamner l'ouvrage, l'a approuvé : son approbation se trouve imprimée en tête du livre. M. Clark, est toujours piqué contre l'Inquisition : Il ne perd aucune occasion de la décrier ! Je ne blâme point son zèle, surtout lorsqu'il a la vérité pour base.

„ guérit pas la gangrenne avec de l'eau  
„ rose.”

Malgré l'approbation de l'Inquisition, & de quelques uns des membres les plus savans du Clergé Espagnol, quelques ordres Religieux, surtout celui de St. Dominique, & tous les mendiants se sont élevés contre cet ouvrage aussitôt qu'il a paru. Ils ont représenté au Roi (il me paroît que ce n'a pas été sans fondement) que cette cruelle critique ne manqueroit pas de porter atteinte au respect dû aux Ministres de l'Evangile, & jeteroit un ridicule sur tous les ordres religieux aux yeux du vulgaire, ce qui produiroit un relâchement total & peut-être même la ruine de la Religion du Royaume.

Pareils allégués, soutenus avec la plus grande vivacité par les moines, & appuyés du crédit de plusieurs prélats, ont obligé le Conseil de Castille à examiner cet ouvrage avec l'attention la plus scrupuleuse, cet examen a été suivi de sa suppression plutôt pour le bien de la paix que pour aucune autre raison.

En conséquence il est très difficile actuellement de s'en procurer un exemplaire; plusieurs ayant été lacérés conformément aux ordres du Conseil. J'ai pourtant eu le bon-

bonheur de m'en procurer un , je l'ai lu avec beaucoup de plaisir. Quand au langage & au stile , peu de nations , à mon avis , ont un ouvrage comparable à *Fray Gerundio*, le siecle présent n'a rien produit d'aussi plaisant. Je suis réellement du sentiment des Espagnols qui le placent à côté du célèbre ouvrage de *Cervantes* qu'il égale à plusieurs égards. Ce *Gerundio* peut produire le même effet sur les Receuils de Sermons que *Don Quichotte* a produit sur les livres de Chevalerie. Le pere *De l'Isa* a son second Volume tout prêt ; mais la défense qu'à essuyé le premier , en a empêché la publication , il court en Manuscript , & l'on dit qu'il est comparable au premier.

Ce moderne *Cervantes* est pourtant inférieur en ceci à l'ancien ; il a rempli nombre de ses Chapitres de trop de déclamations contre un livre Portugais , qui ne méritoit pas une longue réfutation , & de plusieurs réflexions critiques épisodiques sur la littérature étrangere , il parle d'une maniere trop présomptueuse , & trop décisive de choses dont il n'est que peu instruit. Par là il découvre non-seulement son peu de connoissance de l'état présent des sciences chez les autres nations ; & se rend ridicule par un étalage d'érudition déplacée ; mais en-

core il interrompt mal à propos le fil de son Histoire, qu'il auroit du continuer sans le perdre jamais de vue, quelques justes qu'eussent été ses réflexions. Il me paroît què ce défaut a été assez généralement celui de tous les Auteurs Espagnols tant anciens que modernes. Ils ne peuvent s'empêcher d'étaler, & de mêler dans tous leurs ouvrages une certaine érudition pédantesque, souvent très-étrangere à leur sujet.

Je ne dirai plus qu'un mot de ce livre du pere *De l'Isle*; c'est que les mœurs des moines & de la populace Espagnole y sont parfaitement rendues.

Je vais à présent vous rendre compte d'un ouvrage d'une tout autre espece que le précédent.

Vous savez qu'il y a à l'Escorial une Bibliothèque très-considérable, dans laquelle, parmi des milliers de manuscrits précieux en différentes langues, il y en a une grande quantité d'Arabes, dont il y a longtemps que les gens de lettres voudroient avoir quelque connoissance.

On a tenté plusieurs fois en différens tems de les satisfaire; mais toujours vainement, jusqu'à ce qu'enfin le Roi *Ferdinand* prédécesseur du Monarque actuellement regnant a jugé à propos de char-

# LONDRES A GENES. 51

ger le Docteur *Michel Casiri* (7) d'entreprendre ce travail.

Ce *Casiri* Syro-Maronite de naissance, qui a été long-temps Bibliothécaire de l'Escurial, a enfin après plusieurs années publié le premier Volume de son ouvrage (qui sera suivi de plusieurs autres) intitulé *Bibliotheca Arabico-Hispana Escurialensis, sive librorum omnium MSS. quos Arabice ab auctoribus magnam partem Arabo-Hispanis compositos Bibliotheca cœnobii Escurialensis complectitur. Recensio & explanatio opera & studio Michaelis Casiri, Syro-Maronitæ, Presbyteris, S. Theologiæ Doctoris &c. Tomus Prior.*

Ce Livre qui ne fait que sortir de dessous la presse dans cette ville, est un in-folio d'environ 550 pages, imprimé avec les meilleurs caractères sur d'excellent papier: les manuscrits dont il y est fait mention sont au nombre de 1628 (8) rangés en douze Classes savoir: Celle des

(7) M. Clark le nomme *Syri*.

(8) Ils sont au nombre de 1630. quoiqu'il n'en compte que 1628. un pur hazard m'a fait remarquer, que la Classe des Poëtes commence par erreur au nombre 268. qui devroit être 270. la Classe précédente des Rhétoriciens. finissant par le No. 269. marqué par une autre erreur 259.

- Grammatici.*
- Rhetorici.*
- Poëtici.*
- Philologici & Miscellanei.*
- Lexicographi.*
- Philosophi.*
- Ethici & Politici.*
- Medici.*
- Ad Historiam Naturalem Pertinentes.*
- Theologici.*
- Dogmatici, Scholastici, Morales, &*
- Christiani.*

Les remarques, & les observations de *Casiri* dans cet ouvrage sont nombreuses & très-curieuses, il n'auroit jamais été capable de les rassembler s'il n'avoit possédé parfaitement les langues orientales, & été doué d'ailleurs de la plus profonde érudition. Mais j'écris une lettre, & point un Volume; ainsi je passerai sous silence plusieurs de ses remarques, & me contenterai d'en extraire un petit nombre.

Dans le Classe intitulée *Medici* se trouvent plusieurs traductions Arabes du Grec d'*Hippocrate*, de *Galien*, & de *Dioscorides*, ainsi que différens Commentaires des Interpretes Arabes, outre nombre d'ouvrages originaux de plusieurs médecins de cette nation parmi lesquels est *Rafts*, ori-



ginaire de Perse; *Avicenne* fils d'un Persan; mais né à *Bokhara* en Arabie; *Baitar*, né à Malaga en Espagne, & *Maimonides*, juif d'extraction, né à *Cordouë*.

Sous cette Classe, le Docteur *Casiri*, nous donne (dans son Latin traduit de l'Arabe) les vies des sept Personnages sus-nommés, & en outre celle de *Platon* & d'*Aristote*, dont une partie des ouvrages ainsi qu'il paroît par sa Bibliothèque avoient été traduits par différens Auteurs, ainsi que ceux d'*Hipocrate*, de *Galien*, & de *Dioscôrides*.

Dans la Classe intitulée ad *Historiam Naturalem Pertinentes*, dans le détail du livre sous le nombre C M I on trouve un Catalogue des Auteurs Arabes qui ont écrit sur l'Agriculture.

La Classe intitulée *Theologici*, est composée principalement de Manuscrits de l'Alcoran, & de ses différens Commentaires.

Onze Volumes seuls forment la Classe intitulée *Christiani*. Le second est une réfutation de l'Alcoran, écrite en Arabe & un Latin par un moine Romain, & le dernier une Grammaire en trois langues, c'est-à-dire en Arabe; en Persan & en Turc, avec la traduction Latine à côté,

Mais la Classe qui a le plus attiré mon attention est celle intitulée *Poëtiqi*. Les Manuscrits de cette division montent à deux cents vingt-un, dont trente-un in folio ; cinq cents in quarto, les quatre-vingt-cinq restants sont octavo. Il ne faut cependant pas vous imaginer que cette Classe ne contienne que des Poëtes. *Casiri* y a compris non-seulement ceux qui ont composé des vers, mais encore ceux qui ont écrit sur la Poësie ; surtout les critiques & les commentateurs. Je suis en cet instant très-irrité contre ma destinée, qui ne m'a pas permis de m'appliquer à l'étude de la langue Arabe, & de pouvoir par ce moyen lire à l'Escurial ces deux cents vingt-un Volumes, ou du moins entendre les morceaux que le docteur en a cités dans son ouvrage. Comme les Romains membres de l'Académie des Arcades seroient étonnés de m'entendre dissertor à mon retour, sur les beautés des sublimes Poëtes *Zohair*, *Abulol*, *Mahlab*, *Abdelmaged*, ou sur les immortels Commentateurs *Asfaïed*, *Khalil*, *Abdalla*, *Fadlalla* & cent autres. Le Docteur *Casiri* a traduit en prose Latine plusieurs morceaux de Poësie Arabe ; mais il reconnoît que dans sa version littérale ces vers en certains endroits pour-

ront paroître bien peu de chose, il ajoute en manière d'apologie que :

„ Ces vers relativement à la pensée,  
 „ sont très-subtils ; & l'expression en est  
 „ ingénieuse. Mais il en est de la Poësie  
 „ Arabe comme de celle des autres lan-  
 „ gues, elle perd, par la traduction, de son  
 „ harmonie & de sa grace naturelle : l'on  
 „ ne doit point en être surpris, attendu  
 „ que chaque langue a sa syntaxe, & une  
 „ façon particulière de s'exprimer tout à  
 „ fait différentes de celles des autres.”

A cette remarque, qui ne sauroit être contestée par aucun de ceux qui savent seulement deux langues à fond, *Casiri* ajoute une digression de sa façon qu'il intitule : *Arabicae Poeseos Specimen & Pretium.*

On nous dit dans cette digression, que les Arabes cultivoient la Poësie avec le plus grand zèle, que les gens du premier rang parmi eux, faisoient de grandes libéralités à leurs Poëtes célèbres : que dans certains jours fixés ceux de Fiez avoient coutume de s'assembler de très-bon matin à l'hôtel du Gouvernement pour y réciter des vers à la louange de Mahomet devant une grande affluence de peuple ; & que celui dont les vers étoient le plus applaudis, recevoit cent ducats d'or, une robe riche, un beau cheval, & une jolie fille. Les autres Poë-

res n'avoient chacun que cinquante ducats : que dans des tems plus reculés , les talens Poétiques bien décidés donnoient le droit d'aspirer à la noblesse : que lorsqu'un Poëte qui avoit quelque célébrité , arrivoit dans une ville , les femmes des différentes Tribus , s'empressoient d'aller à sa rencontre avec des tambourins , & d'autres instrumens de musique dans leurs mains , ainsi quelles en usoient lorsqu'elles assistoient à des noces : qu'elles lui préparoient un superbe diné , & le montroient à leurs enfans comme un modèle qu'ils devoient tâcher d'imiter. Le Poëte *Alaeldin* (ajoute *Casiri*) reçut en une seule fois cinq mille Ducats d'or (*numeri aurei*) de *Malek Aldhaer Bibar* , Roi d'Egypte , pour deux distiques seulement , lesquels (cette remarque est de moi) ne procure-roient pas cinq sols de nos jours à leur Auteur. Je vais vous les transcrire pour vous mettre à même de les apprécier.

*Mærore ne afficiaris. Quod Deus decrevit, illud erit; quodque inevitabili decreto statutum est, fiet.*

*At inter motum & quietem ex momento res componitur, & negotium hoc facile reddetur.*

Je m'imagine que dans l'original Arabe ces deux distiques peuvent être très-beaux ; mal-

malgré leur excellence les Souverains de nos jours connoissent trop bien la valeur de cinq mille Ducats pour les donner pour deux distiques, quelques merveilleux qu'ils puissent être.

Permettez moi, à présent, de vous traduire quelques paragraphes de la digression de *Casiri* sur la Poësie Arabe, qui contiennent quelques particularités qui m'ont paruës très-curieuses.

„ Les Arabes ne représentent point com-  
 „ me font les Européens de Tragédies ni  
 „ de Comédies : aucun de leurs Auteurs  
 „ ne nous apprend qu'il existe chez eux  
 „ des ouvrages de cette espece : nous avons  
 „ pourtant dans nos Bibliothèques une ou  
 „ deux Comédies Arabes, dont je parle-  
 „ rai ailleurs. Il ne se trouve dans leurs  
 „ Poësies aucun mélange de la Mytholo-  
 „ gie Grecque, car ils ont la plus forte  
 „ haine pour les noms ainsi que pour le  
 „ culte des Divinités payennes. Ils ont  
 „ cependant des fables de leur invention,  
 „ ajustées à leur génie & à leur religion.  
 „ Ils exaltent les vertus des héros, &  
 „ célèbrent leurs actions sous les noms de  
 „ personnages saints. Ils déclament contre  
 „ les vices, & s'élèvent contre la dépravation  
 „ des mœurs; ils ont eu dans ce dernier

„ genre de Poësie quelques écrivains qui  
 „ y ont excellé.  
 „ La Poësie Arabe, ainsi que celle des  
 „ autres langues, a certaines règles auxquelles  
 „ elle est astreinte : elle en a qui lui  
 „ sont tout à fait particulières, comme nous  
 „ allons le démontrer. L'on trouve chez  
 „ ce peuple presque toutes les espèces de  
 „ Poësie qui nous ont été transmises par  
 „ les Grecs & les Latins ; spécialement,  
 „ l'Idyle, l'Elégie, l'Epigrame, les Odes,  
 „ les Satires &c. lesquelles prises collective-  
 „ ment passent sous le titre général de *Di-*  
 „ *cân*, c'est-à-dire d'*Académique*, titre que  
 „ leurs Poëtes mettent ordinairement à la  
 „ tête de leurs ouvrages.  
 „ Les Arabes distinguent leur Poësie  
 „ (c'est-à-dire la partie rimée) par le mot  
 „ de *Scheer*, qui signifie *poil*, (ou *cheva-*  
 „ *lure*) & comparent leur structure à celle  
 „ d'une tente faite de *poils de chevre* (ou de  
 „ peaux) & liée avec des cordes à des pi-  
 „ quets : c'est pour cette raison, qu'un  
 „ vers est nommé *Bait* (maison) comme  
 „ étant un bâtiment composé de rimes par-  
 „ faites, ou un édifice complet.  
 „ Le vers Arabe est composé de sylla-  
 „ bes longues & brèves, dont on forme  
 „ quatre pieds, le premier desquels est

„ nommé *corde légère*, il consiste en deux  
 „ syllabes, l'une longue & l'autre breve,  
 „ ou comme s'expriment les Arabes une  
 „ consonne *mouvante* & une *consonne sta-*  
 „ *ble*, le second pied s'appelle la *corde*  
 „ *pesante* (ou *grave*) elle consiste en con-  
 „ sonnes *mouvantes* (c'est à dire à laquelle  
 „ est annexée une voyelle qui n'est point  
 „ *stable* ou *reposée* mais prononcée) le troi-  
 „ sieme pied se nomme le *piquet conjoint*  
 „ (il procede doucement, & sans inter-  
 „ ruption) ses deux premieres consonnes  
 „ sont *mouvantes* & ses dernières *stables*  
 „ ou *reposées*. Le quatrieme pied se nom-  
 „ me le *piquet déjoint*, dans celui-ci  
 „ une lettre *stable* se trouve entre deux au-  
 „ tres, chacune desquelles est *mûde* (c'est-  
 „ à-dire prononcée avec une voyelle).

„ Les différentes parties de leurs vers  
 „ sont composées de ces pieds, les cordes  
 „ & les piquets se suivant alternativement :  
 „ c'est de leurs différentes combinaisons  
 „ que leurs Poëmes prennent leurs diver-  
 „ ses dénominations. Les Arabes dénotent  
 „ la quantité ou la mesure par les termes  
 „ techniques suivans. *Mostafelon* signifie  
 „ une suite de trois pieds, savoir une *cor-*  
 „ *de légère*, un *piquet déjoint*, & une se-  
 „ conde *corde légère*. *Faelaton*, par le-  
 „ quel ils entendent pareillement trois

„ pieds, premierement une *corde légère*,  
 „ secondement un *piquet conjoint* & der-  
 „ mierement une *corde légère*. *L'aulon* si-  
 „ gnifie la combinaison de deux pieds seu-  
 „ lement, dont le premier est un *piquet*.  
 „ *conjoint* l'autre une *corde légère*. *Mo-*  
 „ *tafailon* dénote trois pieds, une *corde*.  
 „ *grave*, une *légère* & un *piquet conjoint*.  
 „ *Motafailaton*, signifie trois pieds de sui-  
 „ te, savoir un *piquet conjoint*, une *corde*  
 „ *grave* & une *corde légère*.

„ Par conséquent la mesure, & la quan-  
 „ tité du vers Arabe, ne consiste que dans  
 „ le nombre déterminé, & alternatif des  
 „ consonnes *mouvantes* & *stables*, c'est-à-  
 „ dire en ces deux choses l'harmonie & la  
 „ rime. La première n'exige que le nom-  
 „ bre de pieds, la seconde outre le nom-  
 „ bre régulier de pieds veut encore que  
 „ chaque vers soit terminé par des sylla-  
 „ bes du même son, (c'est-à-dire rimées.)  
 „ Elles se succèdent quelquefois de trois  
 „ en trois dans les épigrammes, les odes  
 „ &c. & quelquefois elles se suivent im-  
 „ médiatement: ce qui n'arrive que dans  
 „ les Poësies qui ont plus de sept vers.

„ Chaque vers a deux hémistiches, qui  
 „ joints ensemble forment un vers com-  
 „ plet, chacun de deux hémistiches qu'on  
 „ nomme *porte*: joints ensemble: ils s'ap-



## LONDRES A GÈNES. 61

„ pellent *bivalve* ou *double porte*, par une  
 „ métaphore prise d'une porte cochere, qui  
 „ est fermée de deux côtés par une porte  
 „ pliante.

„ La premiere partie de l'hémistiche se  
 „ nommé *accès*, (9) ou approche; la der-  
 „ niere la *proposition*; la syllabe finale du  
 „ dernier hémistiche qui fournit la rime  
 „ se nomme la *pulsation*, (ou celle qui  
 „ frappe.)

„ De l'ordre varié; & de la différente  
 „ position des cordes & des piquets naif-

(9) Comme les Arabes habitoient sous des tentes, nous n'avons point lieu d'être surpris qu'ils tiraient leurs métaphores d'objets qui étoient continuellement sous leurs yeux: & qu'ils les appliquassent à ce que Milton appelle la *construction des vers*. Le mot que *Casiri* a rendu par celui d'*accessus* est traduit par *Golius* dans son Dictionnaire Atabe; *Anterior pars pectoris, sive thorax*. Il peut par conséquent très-bien signifier la *partie antérieure*; ou le *porche d'une Tente*. Le mot suivant *proposition* est plus obscur. L'original dérive d'un mot qui signifie *offrir* ou *présenter* quelque chose; il est rendu par *Golius* par *palus tentorii*. Comme ce *palus tentorii* étoit le vestibule ou le seuil de la porte de la Tente, qui se présentoit d'abord, à la vue avant qu'on parvint à la partie intérieure; jé conçois qu'il en a pris son nom, & qu'il est devenu par la suite un terme Technique en Poësie: mais il ne me paroît nullement que le mot *propositio* fasse nature une pareille idée.

„ sent quinze especes de vers , compris  
 „ dans cinq *periodes* ou *cercles* :

„ Le premier cercle , qui est qualifié  
 „ de *différent* , (ou de *diversifié*) com-  
 „ prend trois sortes de vers, le *long*, l'*étren-*  
 „ *du*, & le *développé*, qui est formé de  
 „ dix longues syllabes & de quatre bré-  
 „ ves, ou de quatorze *mouvantes* & de dix  
 „ *stables* ou *reposantes* : ici l'on doit ob-  
 „ server que ces trois especes ne sont point  
 „ distinguées l'une de l'autre, par le plus  
 „ ou par le moins de syllabes; mais uni-  
 „ quement par leurs lettres *mouvantes* ou  
 „ *stables*, en conséquence desquelles elles  
 „ sont rangées dans leurs différentes Claf-  
 „ ses.

„ Le second cercle est appelé *Composé*  
 „ sous cette dénomination sont compris  
 „ deux especes de vers, le *parfait*, & le  
 „ *copieux* : ils ont chacun quinze lettres, qui  
 „ sont neuf *mues* & six *stables* ou *reposées* :  
 „ placés en différentes manieres : la mesu-  
 „ re de la premiere espece est le *Monta-*  
 „ *faalon* répété six fois; la mesure de l'au-  
 „ tre est le *Mofaalaton* qui est pareillement  
 „ répété six fois successivement.”

Le troisieme cercle se nomme le *sembla-*  
*ble*, auquel appartient trois genres de Poë-  
 sie, l'*Ode* ou la *Chanson*, la *Satyre*, &  
 l'*Idylle*, (ou l'espece de Poësie la plus

courte) chacun desquels contient douze consonnes qui sont *mues*, & huit qui sont *stable*, ou *reposées*.

„ Le quatrième Cercle se nomme l'*abrégé* : sous cette dénomination sont compris six sortes de vers; le *vis*, l'*éjaculatoire*, (ou *impétueux*) le *léger*, le *similaire*, le *concis*, & le *transporté* (ou *précipité*) (10) chacun desquels consiste en douze lettres *mues*, & en neuf *reposées*.

„ Le cinquième Cercle se nomme le *Concordant* : & ne renferme qu'une seule espèce de vers, qui s'appelle le *Conjoint* : il est composé de douze consonnes *mouvantes* & de sept *reposantes*.

„ A ces quinze différentes sortes de vers

(10) Ces six mots donnent à peu près la même idée : dans l'original ce sont des mots qui signifient, le *vis*, l'*impétueux*, ou le mouvement précipité d'un animal, comme un cheval sautant, ou un cerf bondissant dans la course. Je crois qu'il vaudroit mieux traduire le mot *emissum* par *impétueux*, que par *éjaculatoire*, & que *précipité* est préférable à *transporté*. Ils sont relatifs à la mesure & point du tout au sujet de la composition.

NB. L'Auteur Anglois de ces lettres est redevable de cette note & de la précédente ainsi que de la plus grande partie de la traduction de ce long passage, au savant M. Wheeler, Professeur en Poésie à Oxford.

„ dont on vient de faire l'énumération,  
 „ d'autres en ajoutent une seizième, qu'ils  
 „ nomment, la *d'habait rimée*, dans la-  
 „ quelle chaque hémistiche finit par une  
 „ rime. Cette dernière sorte est un grand  
 „ sujet de dispute entre les Poëtes Arabes,  
 „ & est celle dont les Persans font un très-  
 „ grand cas.

„ La Poësie Arabe n'est pas assez scru-  
 „ puleusement astreinte à ces préceptes  
 „ pour qu'elle ne s'en écarte jamais: ses  
 „ Poëtes prennent assez fréquemment la  
 „ licence d'ajouter ou de retrancher une  
 „ ou deux syllabes, surtout lorsqu'une sen-  
 „ tence grave ou pleine de sel, une  
 „ exclamation sententieuse, ou une idée  
 „ saillante & ingénieuse semble l'exiger, on  
 „ trouve souvent de pareilles licences chez  
 „ les Poëtes Grecs & Latins du premier  
 „ rang.

„ L'addition d'une ou de plusieurs syl-  
 „ labes dans un vers est nommée chez les  
 „ Arabes, *Sarphil* qui correspond au mot  
 „ Grec *Prosthesis*: en ce cas le vers ayant  
 „ un pied de plus, change le mot *Motaf-  
 „ faalen* en celui de *Motafsaalaton*; l'abrè-  
 „ viation, ou le retranchement des syllabes  
 „ à la fin est nommée par les Arabes *Athram*,  
 „ par les Grecs *Apharesis*.”

Je crois qu'en voilà assez sur la Poësie Arabe ; & que cela doit suffire pour mon but. Ceux qui désireroient des instructions plus étendues sur cet objet , peuvent consulter (parmi ceux qui en ont traité en Latin) le pere *Philippe Guadagnoli*, dans son ouvrage publié à Rome en Latin & en Arabe dans l'année 1642. intitulé: *Institutions , ou principes de la langue Arabe*. *Guadagnoli* a donné Latin le systême complet de la Poësie Arabe, que *Dhialdin* surnommé *Aikhazragæus*, Espagnol de naissance, le premier des Poëtes, nous a laissé en vers très-élégants; ce traité se trouve encore terminé par plusieurs morceaux de Poësies Arabes.

J'espère que ce long extrait de l'ouvrage de Casiri, ne vous déplaira pas ; & qu'il vous donnera une idée de la prosodie Arabe, plus complete que celle que vous pourriez tirer des livres imprimés que j'ai vus sur cette matiere ; mais n'est-il pas surprenant qu'une nation qui a un penchant aussi marqué pour la Poësie, que celui que cette nation paroît avoir eue de tout tems, n'ait jamais pensé à avoir des pieces de Théâtre , & n'ait écrit ni Tragédies ni Comédies ? Quelle différence n'y a-t-il pas de nations à nations ?

Les Manuscrits de l'Escorial prouvent incontestablement que les Arabes aimoient beaucoup la Poësie, dans celui numéroté CCCLIV. se trouvent deux Catalogues d'écrivains Poëtiqes, dont il ne reste guere que les noms. La premiere liste contient trente de ces noms, la seconde *cent deux* & dans le nombre suivant est un autre Catalogue de *cinquante neuf* autres.

Le Manuscript marqué CCCCLVI. contient un recueil d'Epigrammes de *præposterâ libidine*, intitulé *puerorum descriptiones*. Le compilateur étoit un certain *Badereldin*, dont *Casiri* parle en ces termes. „ C'étoit „ un homme très-dépravé, qui a receueilli „ trop fidèlement (ces Epigrammes) & a „ formé ce livre des ouvrages de vingt „ Poëtes, qui ont écrit sur ce sujet. Si „ vous ne faites point attention aux ob- „ sçenités, vous conviendrez que ces Epi- „ grames sont très-élégantes.”

Mais il paroît que *Badereldin* & les vingt Poëtes desquels il a tiré les Epigrammes n'étoient pas les seuls écrivains vicieux de la nation. *Casiri* sous le nombre CCLXXI. dit en parlant d'*Abulol* natif de Syrie qui mourut aveugle en 1057. „ Il „ paroît que ce Poëte ingénieux & spirituel „ étoit peu religieux; il se moque souvent „ & très impudemment de la religion Chré-

„ tienne, ainsi que des sectes Judaïques, &  
 „ Mahométanes.”

Les Poètes Arabes dont les ouvrages sont conservés à l'Escorial ; ne sont pas tous originaires Espagne ; du moins le titre du livre de Casiri nous le dit : un certain nombre d'entr'eux étoient Asiatiques & Africains, quelques-uns même étoient nés avant Mahomet. Lorsque Philippe second conçut le dessein de rassembler dans cette Bibliothèque tous les ouvrages Arabes qu'il pourroit se procurer, plusieurs personnes qui possédoient des Manuscrits dans cette langue ne manquèrent pas de lui faire leur cour en les envoyant à cette Bibliothèque. De cette manière on en ramassa un grand nombre ; & comme les successeurs de ce Monarque ont long-tems imité son exemple, cette collection s'est graduellement augmentée par les livres que les maures avoient cachés lors de leur expulsion dans différentes parties du Royaume ; d'où il ne leur fut pas permis de les emporter. Dans quelques lettres Espagnoles & Latines de l'infortuné *Antoniq Perez*, qui avoit été Secrétaire de Philippe II. (imprimées à Paris sans date.) Il est fait mention au verso de la page 93. d'un livre de main antique que l'on attribue à Salomon, & qui se trouve à St. Laurent le Royal (l'Es-

curial,) que l'Empereur Charles-Quinz  
 apporta avec d'autres du sac de Tunis.  
 Mais ce qui a le plus contribué à remplir  
 les tablettes de la Bibliothèque, c'est un  
 accident dont il est fait mention par diffé-  
 rens Auteurs Espagnols, & plus particu-  
 lièrement par celui qui a écrit (11) l'*His-*  
*toire de la Vie, & des faits du Roi Don*  
*Philippe III.* voici ses propos mots. „ El  
 „ Gobernador Pedro de Lara, corriendo  
 „ el mar de Berberia, Aegò junto a salé y  
 „ en contrò condos navios en que iba la  
 „ recamera del Rey Zidan de marruecos;  
 „ y haviendo peleado con ellos, los rin-  
 „ dió. Hallò entre otras cosas preciosas  
 „ mas de mil cuerpos de libros en lengua  
 „ Arabe de Medicina, Philosophia; y buon  
 „ Gobierno, iluminados y escritos con gran  
 „ costà (vilos antè que se Aevassen at Es-  
 „ corial) y el Zidan tuvo esta pordida por  
 „ la mayor, y offreció al Rey por su resca-  
 „ te grande suma, en cantidad de setenta  
 „ mil ducados. La respuesta fue entregasse  
 „ todos los esclavos Christianos que se hal-  
 „ lassen en su reyno, y con estos rescata-

(11) Le nom de cet Auteur est inconnu. Son Histoire  
 est conservée dans la Bibliothèque du Roi à Madrid. Ca-  
 stri a tiré cette anecdote de la Préface de cet Historien,  
 qu'il appuie par de bonnes autorités.



„ rian los libros. *El moro venia en ello,*  
 „ *si las guerras civiles que trahia con un*  
 „ *Morabito y con su sobrino Muley Ze-*  
 „ *que, dieran lugar à este intento y viendo*  
 „ *nuestro Catholico Rey que el suyo no*  
 „ *legaba hasta complir su desco, mandò*  
 „ *Aevar la Libreria al Convento Real de*  
 „ *San Lorenzo el del Escorial.*” C'est  
 „ à dire.

„ Le Gouverneur Pedro de Lara, étant  
 „ en croisiere sur la mer de Barbarie, arri-  
 „ va près de Salé, & rencontra deux vais-  
 „ seaux qui portoient les équipages de Zi-  
 „ dan, Roi de Maroc: Il les combattit &  
 „ les prit; & y trouva parmi un grand  
 „ nombre de choses précieuses, plus de mille  
 „ Volumes d'ouvrages Arabes de Médecine,  
 „ de Philosophie, & de Politique, enlu-  
 „ minés, & parfaitement bien écrits. Je  
 „ les vis avant qu'on les transportât à l'Es-  
 „ curial. *Zidan* regarda cette perte com-  
 „ me très-considérable, & offrit de les ra-  
 „ chepter du Roi pour soixante & dix  
 „ mille Ducats: la réponse du Monarque  
 „ fut qu'il les lui rendroit pourvû qu'il  
 „ mît en liberté tous les esclaves Chré-  
 „ tiens qui se trouvoient dans son Royau-  
 „ me. Le Maure auroit accepté cette con-  
 „ dition, si ce n'avoit été la guerre dans la-  
 „ quelle il étoit engagé contre un certain

„ *Morabile*, & contre son cousin *Muley*  
 „ *Zeque* : notre Roi Catholique voyant  
 „ que ce Prince Maure tarδοit à conclure,  
 „ ordonna que les livres fussent portés à  
 „ l'Escorial.”

Partout où le Docteur *Casiri* fait mention dans sa Bibliothèque de quelques-uns des Livres de cette prise déposés à l'Escorial ; il a soin de les distinguer des autres en ajoutant ces mots. *Ex Regia Bibliotheca Marochiana.*

Mais si l'Escorial fut enrichi par un accident, il fut appauvri par un autre qui pensa le détruire. En l'année 1761. un incendie fortuit consuma la partie supérieure de cet édifice, & endommagea considérablement une vaste salle entièrement remplie de Manuscrits Arabes, dont deux mille périrent dans les flammes. Je ne connois rien de si triste que de songer au grand nombre de Bibliothèques que l'Histoire nous apprend avoir été consumées par le feu : pour moi je ne saurois approuver l'usage où l'on est de former des amas immenses de livres, & de les déposer tous dans un même lieu : outre qu'ils deviennent ordinairement inutiles aux gens de lettres ; on court risque de les perdre tous à la fois par le feu. Je suis décidé à léguer le peu que j'en ai aux enfans studieux de mes amis,

dans l'espérance que quelques-uns d'eux en profiteront , ce qui n'arriveroit certainement pas si je les laissois à une seule personne , ou ce qui est encore pire à une fameuse Bibliothèque. Il n'arrive que très-rarement, autant que j'ai pu le remarquer, que ceux qui rassemblent des livres, ou ceux qui en héritent un grand nombre deviennent fort savans, peu de gens font cas des choses qu'ils ont en abondance, & généralement les plus savans sont ceux qui n'ont jamais eu beaucoup de livres en leur possession.

Il convient d'observer que parmi les différentes productions Poétiques des Arabes rassemblées à l'Escorial, il ne se trouve pas un seul Poëme Epique & que *Casiri* ne fait nulle mention qu'il en ait jamais existé aucun. Cette particularité ne doit pas nous donner une grande idée de leur imagination. Autant que je peux en juger par les différens morceaux que cite *Casiri*, les Arabes se distinguoient plus par les sentimens que par l'invention ; & si je me trompe, (ce que je ne crois pas) les nations modernes Européennes, ainsi que les Grecs & les Romains, doivent, tout bien considéré, être préférées pour la Poésie aux Arabes, surtout quand on considérera, que non-seulement ils n'ont jamais composé de Poëme Epi-

que ; mais même qu'ils n'ont rien produit dans le genre dramatique ; les seuls ouvrages que l'on a trouvé à l'Escorial, qui ne font qu'au nombre d'un ou de deux, méritent à peine ce nom, & n'étoient nullement propres au Théâtre, ainsi qu'il paroît par ce qu'en rapporte *Casiri*.

Il n'est pas trop facile de se procurer l'ouvrage de *Casiri*, quoique récemment sorti de dessous la presse. Outre qu'on n'en a tiré que cinq cents exemplaires, le Roi a déjà fait présent d'une bonne partie, & en a envoyé un à toutes les Universités célèbres d'Europe. Si celui dont j'ai tiré l'extrait informe que je viens de vous donner ne m'avoit pas fait cette faveur, je n'aurois pu vous en rien dire : ce silence auroit considérablement abrégé ma lettre.

Voilà à peu près tout ce que je fais de la littérature Espagnole. Le Roi ne sauroit en être regardé comme le protecteur bien zélé, il a cependant contribué en quelque sorte à ses progrès. Il a fait du bien à *Casiri*, & placé avantageusement quelques savans qui se sont fait connoître par leurs écrits. Il vient depuis peu d'acquérir un emplacement considérable dans le voisinage de cette ville, dont il prétend faire un jardin de Botanique, qui sera sous la direction  
de

de Don *Enazio Bernardès*, qui est un Médecin, qui (semblable au pere *Sarmiento* dont j'ai déjà fait mention) est très-habile dans l'Histoire naturelle, & a visité plusieurs Provinces de la Monarchie Espagnole pour ramasser des plantes, afin d'enrichir le nouveau jardin des productions de l'Espagne. Avant que de penser aux exotiques, je vous répète ce qu'il m'a dit lui-même.

Le Roi a aussi conféré des postes éminents dans la marine à Don *George Juan* & à Don *Antonio de Alloa*, qui aiderent Messieurs de la *Condamine* & *Bouguer*, à mesurer trois degrés du méridien sous l'Equateur. En 1749. ces deux Officiers publièrent conjointement en cette ville trois Volumes in quarto, intitulés *Observations Physiques & Astronomiques*. Je n'ai point vu cet ouvrage (12) mais le Consul général Anglois, qui est un homme très-instruit, & qui a beaucoup d'esprit, m'a as-

(12) Nous l'avons vu, il est à la Bibliothèque de Genève, & a 2 Volumes au lieu de trois; Il est traduit en Anglois & en François: cette dernière traduction est peu fidèle; l'original est imprimé à l'Imprimerie Royale: les caractères & le papier sont très-beaux: nous ne dirons pas la même chose des estampes.

suré que plusieurs de leurs Observations sur la Philosophie naturelle sont neuves, toutes très-curieuses, & que la relation qu'ils donnent des possessions Espagnoles dans *l'Amérique Méridionale* est fort supérieure à toutes celles qui ont été publiées jusqu'à présent.

On peut encore mettre au nombre des savans de cette ville Don *Thomas Lopez*, Géographe du Roi, actuellement occupé à compléter son Atlas Espagnol, qui à ce qu'on m'assure sera très-exact. Les Espagnols ne manquent pas non plus d'écrivains qui se sont exercés dans l'agriculture & le commerce. Ils en ont plusieurs qui jouissent d'une très-grande réputation relativement aux ouvrages qu'ils ont publié sur ces deux sujets. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, mon temps est trop précieux & trop limité pour qu'il me soit possible de tout examiner.

Le Roi admet dans sa confiance son Lieutenant Général d'Artillerie le Comte *Gazzola*, Seigneur Italien, très-instruit de différentes branches de littérature, grand Ingénieur, qui cultive les beaux arts, & a le premier découvert les *Ruines de Poestum*, qu'il a visitées en personne du tems qu'il habitoit Naples, il les a fait des-

finer par *Sabatini*, & graver à ses dépens par *Bartolozzi* (13).

S. M. n'est point indifférente sur les progrès des arts, & protège efficacement son Académie Royale de peinture, de sculpture & d'architecture, récompensant très-souvent ceux qui s'y distinguent. Il a actuellement à son service, non seulement plusieurs artistes nés dans ses Etats, mais encore nombre d'étrangers auxquels il donne des salaires très-considérables. Les plus distingués parmi ces derniers, sont *Mengs* & *Tiepolo* dont j'ai déjà parlé; tous deux peintres du plus grand mérite, & l'Architecte *Sabatini*: ce dernier est l'élève de *Vanvitelli*, dont il a épousé la fille: Il est chargé de dresser un plan pour nettoyer cette ville; que le Roi a résolu d'embellir de nouveaux Edifices; dont deux sont actuellement commencés, tous deux très-vastes, ils sont destinés l'un pour la Douane, & l'autre pour la Poste Générale.

Le Roi a commencé ici une Manufacture de porcelaine; qui fait de grands progrès, à ce qu'on assure. Il accorde aussi de

(13) Le Comte *Gozzola* a tardé si long-temps à publier ces desseins, qu'un Architecte Ecossois l'a à la fin devancé & a publié en Angleterre une suite complète de ces ruines qu'il a levées lui-même.

grosses sommes pour l'avancement des Manufactures de soye, & de laine établies à *Ségovie*, *Talavera*, *Guadalaxera*, *Barcelone*, & autres lieux. Il a aussi ordonné qu'on réparât plusieurs grands chemins, & en a fait tracer deux nouveaux, qui conduiront de *Bilbao* en *Biscaye*, & de *Cadix* en Andalousie, à cette Capitale.

Ces entreprises ainsi que plusieurs autres de S. M. prouvent qu'il est un bon Roi; il seroit sûrement plus encore, si son prédécesseur ne l'avoit pas laissé chargé d'une dette immense, qu'il a résolu d'acquitter par degrés : mais les finances ne pourront être de long tems sur un bon pied; sa mere les ayant fort épuisées pour lui procurer la couronne de Naples, dans un temps où il n'y avoit pas grande apparence qu'il montât sur le trône d'Espagne.

Pour conclure cette longue Epitre, je vous dirai qu'il y a huit Bibliothèques publiques dans cette ville, outre plusieurs particulieres, d'où j'inferé qu'il y a ici beaucoup de gens de lettres, plus peut-être que les étrangers n'imaginent; quoique ce soit actuellement une mode presque générale dans différentes parties de l'Europe, d'avancer effrontément que les Espagnols sont très-ignorans.



## L E T T R E L V I I I .

*Ville riche, pourquoi. Longue conversation avec une Dame. Via Crucis. Anos, Estrechos, & Santos. Tendre séparation entre amis.*

Madrid, 11 Octobre 1765.

J E ne crois pas qu'il soit au pouvoir humain de faire de cette Capitale une ville marchande, elle est trop éloignée de la mer pour cela ; & n'a dans son voisinage nulle rivière navigable, elle est d'ailleurs située dans une Province, qui semblable à l'Estramadoure, ne sauroit, faute d'eau, être rendue fertile.

Malgré tous ces désavantages, Madrid est cependant une ville très opulente, comme vous le comprendrez facilement, en considérant qu'elle a été pendant plusieurs siècles la résidence de puissants Monarques ; & la demeure ordinaire de presque tous les Seigneurs opulents, & de la noblesse de cette Monarchie. L'or & l'argent y circulent abondamment ; non-seulement des

Provinces voisines; mais des vastes Royaumes possédés par cette couronne dans le nouveau monde, il se fait encore de promptes & de fréquentes additions à ces richesses ordinaires par celles des Vicerois, des Gouverneurs, & des autres Officiers supérieurs, qui généralement à leur retour du Mexique, du Perou, & d'autres pays éloignés, reviennent avec des provisions de pistoles, assez considérables pour être en état de passer à Madrid le reste de leurs jours dans la plus grande aisance & qui en laissent encore assez à leurs descendans pour soutenir le même état pendant plusieurs générations.

On comprend facilement, que le travail pénible est en quelque sorte banni d'une ville de cette espece, qu'elle a nombre d'habitans, qui n'ont d'autre soin que celui d'imaginer quelque façon agréable de passer le tems. Les usages singuliers ont dû nécessairement être la conséquence de cette situation unique, & comme la communication des deux sexes est une des choses les plus agréables de ce monde, cette nation a eu recours à plusieurs inventions pour faciliter cette communication.

Le désir que les personnes des deux sexes ont dans ce pays de passer le tems

ensemble, est plus fort qu'on ne feroit le croire, surtout chez ceux qui ont vécu long-tems en Angleterre, où les hommes de tout rang paroissent avoir honte d'être trop constamment dans la compagnie des femmes, & où le plus grand nombre s'abstient journellement de les voir pendant plusieurs heures, uniquement pour s'entretenir librement de politique, & boire ensemble tout à leur aise.

Les méthodes inventées par les deux sexes pour passer le plus de tems qu'il est possible ensemble, sont en grand nombre, cette lettre vous en fera connoître quelques-unes.

J'ai été ce matin sur les dix heures, faire visite à une Dame fort aimable, que j'avois entretenu hier au soir à la *Tertulia*, avec une espece de familiarité, des coutumes Angloises, ainsi que de mon voyage. Don Felix, qui la regarde comme un des êtres les plus raisonnables de Madrid, l'a priée de prendre soin de moi pendant mon séjour; elle & son époux ont promis de me le rendre aussi agréable qu'ils le pourront.

J'ai trouvé la porte ouverte, & personne qui la gardât. J'ai monté l'escalier, j'ai heurté à la porte, qui m'a été ouverte par

un laquais; *Votre Maître y est-il ?* Non, Monsieur: il vient de sortir. *Votre Maîtresse est-elle au logis ?* Oui, Monsieur; ayez la complaisance de passer par ici, me montrant un appartement à gauche.

J'ai suivi ce qu'il me disoit, & après avoir traversé trois grandes chambres, j'ai entendu de la dernière qu'on parloit dans une quatrième.

*Dona Paula, puis je entrer ?*

Entrez, entrez, a crié la Dame; & je suis entré. Je l'ai trouvée assise au milieu de son lit, appuyée sur une demie douzaine de carreaux, & dans un déshabillé galant. Elle avoit une petite table devant elle couverte d'une serviette, avec une tasse de chocolat dessus, & quelques biscuits sur une soucoupe d'argent. Une demie douzaine de jeunes Gentilshommes étoient assis autour du lit sur des sieges; & j'ai eû de plus le plaisir de voir que je n'étois pas tout à fait avec des étrangers; ayant déjà fait connoissance avec quelques-uns de ces Messieurs à la Tertulia & chez Don Felix: Elle m'a dit de m'asseoir près d'elle, a sonné pour qu'on m'apportât du chocolat; m'a fait les questions & les civilités d'usage; après quoi la conversation a continué, & a duré près d'une heure sans se ralentir.

Sur les onze heures on nous a prié de  
passer

passer dans la chambre voisine pour qu'elle pût se lever : peu après une jolie femme de chambre est venue nous dire que sa Maitresse nous attendoit à sa toilette où nous nous sommes rendus. Une coëffeuse étoit occupée à ajuster ses cheveux ; & l'on m'a assuré qu'il n'étoit pas ordinaire, dans ce pays, de se servir d'hommes pour cela ; si ce n'est chez les Dames de la première condition, qui ont souvent des perruquiers François. Je ne dois pas oublier de vous dire, que pendant l'heure que nous avons passée à la ruelle de son lit, plusieurs personnes de la compagnie sont sorties à mesure qu'il en est venu d'autres qui sont entrés dans l'appartement sans faire plus de cérémonies que s'ils étoient entrés chez eux ; prononçant seulement. *Deo Gratias* ou *Ave Maria*, à mesure qu'ils ont levé le rideau qui couvroit la porte.

Sa toilette a été bientôt finie, & un domestique est venu l'avertir que la Messe alloit commencer. Je me suis avancé pour prendre congé, réglant mes mouvemens sur ceux des autres personnes présentes ; mais elle m'a dit de rester pour nous aller promener en Carosse après la messe ; & dîner ensuite avec elle si je n'avois pas d'autre engagement : J'ai fait une profonde révérence, je l'ai suivie dans sa Chapelle, j'ai

trempé mon doigt du milieu dans l'eau bénite, j'ai touché le sien; je me suis mis à genoux sur un carreau à ses côtés; & ai entendu la messe; nous étions entourés de ses domestiques mâles & femelles, qui avoient tous leur rosaire à la main, & paroïssent tous aussi dévots que leur maîtresse; ils ont tous dit à basse voix des *Pater* & des *Ave* pendant le service qui a duré à peine une demie heure. La Chapelle est très-petite, mais fort propre, & bien décorée: je m'apperçois que non-seulement les gens du premier rang ont ici leur Chapelles dans leurs hôtels; mais même les simples Gentilshommes, & tous ceux qui ont le moyen de faire cette dépense. Ceux qui ne veulent pas avoir un Chapelain à leurs gages, ont un prêtre, ou un moine, qui vient leur dire tous les jours la messe pour trois ou quatre réaux. (14) Il n'y a point de Dame dans ce pays qui manque à l'entendre tous les jours: si elle ne s'acquittoit pas de ce devoir, elle ne seroit pas du *bon ton*, on la regarderoit d'ailleurs comme une profane; cependant la religion exige qu'on y assiste seulement les jours de Fêtes & les Dimanches.

(14) Le réal vaut environ trois deniers d'Angleterre ou six sols de France.

## LONDRES A GÈNÈS. 83

Après la messe elle m'a fait monter dans son Carosse, & nous avons été prendre l'air hors la porte *St. Bernard*.

J'ai vu en passant plusieurs croix de bois plantées à la gauche du grand chemin, à environ cinquante verges de distance les unes des autres; je lui ai demandé ce que cela signifioit.

Elles ont été plantées, m'a-t-elle dit, par les Jésuites qui viennent souvent ici l'après midi pour faire le *Via Crucis*, suivis d'une quantité de populace.

Le *Via Crucis* consiste en ceci. Deux ou trois de ces Peres marchant gravement à la tête du peuple, s'arrêtent à chaque croix successivement, & tous s'agenouillant dévotement dans la poussière, disent haut sept *Pater* & sept *Ave* devant chacun, suivis d'un *mystere*; c'est-à-dire d'une espece de courte priere, où l'on fait la commémoration des différentes chutes que fit Notre Seigneur lorsqu'il étoit poussé cruellement en montant le Calvaire, avec sa croix sur les épaules, par les impitoyables juifs. Il me semble que nos Jésuites, & nos autres moines font dans l'usage de faire quelque chose d'assez semblable dans plusieurs endroits d'Italie, avec cette seule différence que là ils placent le *Via Crucis* dans l'intérieur des Eglises, &

qu'ici ils le mettent dans le grand chemin.

N'allez pas me faire compliment sur le bonheur que j'ai eu de me trouver dans un Carosse tête à tête avec une Dame Espagnole. Un de ses domestiques sans livrée y est entré avec nous, & comme j'en ai paru étonné, elle m'a dit en François, que c'étoit l'usage à Madrid, & qu'aucune femme comme il faut n'alloit seule avec un homme; pas même avec son propre mari. Ce domestique privilégié est décoré du titre de *Page*. Les femmes des Grands d'Espagne en ont plusieurs; mais au lieu d'être dans la même voiture avec leurs Maitresses, ils ont un Carosse pour eux qui suit le leur. A Naples les femmes de la première qualité ont adopté cette coutume fastueuse des Espagnols qui ont été longtemps les maîtres de ce Royaume. Le page de Dona Paula s'est tenu dans un coin du carosse, aussi rencogné qu'il a pu, pour ne pas nous empêcher de voir au travers de la glace de devant, sans jamais oublier de faire le signe de la croix à mesure que nous passions devant quelqu'une de celles du *Via Crucis*.

Après avoir fait environ deux milles, nous avons mis pied à terre, & sommes revenus très-à notre aise jusqu'à la porte,



suivis par le carosse, le page, & le domestique qui étoit derrière. La Campagne des environs m'a parue peu agréable, à peine y découvre-t-on une seule habitation, ou même un arbre aussi loin que la vue peut s'étendre : ce qui est fort étonnant dans le voisinage d'une ville aussi peuplée. Toute la perspective de ce côté est entièrement stérile, & a l'aspect d'un véritable désert : mais le soleil étoit dans tout son brillant, & un doux Zéphire rafraichissoit l'air de la manière la plus agréable ; de sorte que mon mal de tête qui m'a tourmenté depuis le moment que je suis entré dans la ville par la porte opposée, ainsi que je vous l'ai déjà dit, a été supportable pendant tout le tems qu'a duré notre promenade.

Il étoit près de deux heures lorsque nous avons été de retour au logis de Dona Paula ; le diné étoit prêt, mais avant que nous nous mettions à table, je dois vous prévenir (à son exemple) de quelques usages de cette nation.

Je lui ai demandé s'il étoit vrai, que les Dames de Madrid eussent si parfaitement adopté le système de quelques Contrées d'Italie ; qu'à leur exemple elles admissent des *Sigisbées* sous la dénomination de *Cor-tejos*.

J'ai oui beaucoup parler, m'a-t-elle répondu, de vos Sigisbées Italiens; & autant que je peux en juger, ils sont semblables à ce que nous appellons *Cortejos*; c'est-à-dire que ce sont des Messieurs qui sont attachés aux Dames avec une espèce d'affiduité: mais je dois vous dire, que nous avons si bien raffiné sur vos compatriotes, que nous divisons nos amis de votre sexe en trois Classes, que nous distinguons par les noms *d'Anos*, *d'Estrechos* & de *Santos*.

Je me rappelle fort bien, lui ais-je dit, que ces différens mots m'ont souvent embarrassé, surtout en lisant vos Comédies, vos *Entremes*, & vos ouvrages d'esprit & de pur amusement; jusqu'à présent je n'ai eu aucune occasion de me procurer la facilité de comprendre parfaitement leur véritable sens.

Sachez donc, dit-elle en m'interrompant, que le dernier jour de l'année il est d'usage ici que plusieurs amis se rassemblent le soir pour tirer *l'Anos*. Tous les noms des Cavaliers & des Dames qui se trouvent présents, il n'importe qu'ils soient mariés ou non, sont écrits sur des morceaux de papier, & mis séparément: ceux des Cavaliers dans un chapeau & ceux des Dames

dans un autre. Alors la plus jeune personne de la Compagnie tire le nom d'un Cavalier d'une main, & celui d'une Dame de l'autre. Les personnes dont les noms ont été ainsi tirés doivent être *Anos* (c'est-à-dire années) pendant les douze mois suivans. Ainsi l'*Ano* d'une Dame acquiert une espece de droit d'être plus souvent avec elle qu'il ne le seroit sans cela. Il peut entrer chez elle à toute heure, dîner avec elle toutes les fois qu'il veut, sans attendre qu'on l'invite; lui faire régulièrement sa Cour, & est en quelque sorte aggrégé à sa famille.

Il n'y a d'autre différence, continua Donna Paula, entre l'*Ano*, & l'*Estrecho* que celle-ci: les *Anos* sont choisis le dernier jour de l'année, & les *Estrechos* la douzieme soirée. Les noms des *Estrechos* sont tirés en même tems qu'un *Couplet* ou *Seguedilla*, dont on trouve un grand nombre composés par nos beaux esprits à cette occasion, & que l'on achete tout imprimés. Ces especes d'Epigrammes, ordinairement satyriques, étoient souvent la Compagnie, surtout lorsqu'il arrive qu'ils ont quelque rapport au caractère de la personne, dont le nom est sorti avec le *Couplet*. *Estrecho* signifie *intime ami*. Quand aux *Santos*, c'est encore la même chose

que les *Anos* & les *Estrechos*, on les tire la Veille de Noël, mais au lieu de les accompagner de *Coplas* & de *Seguedillas*, nous les tirons avec des noms de Saints, c'est cette circonstance dont ils tirent leur nom : le Cavalier est obligé d'avoir pendant tout le cours de l'année une dévotion toute particulière au Saint dont le nom sort avec celui de Sa Dame, & celle-ci, à son tour, à celui dont le nom a été tiré avec celui de son Cavalier.

Par ce moyen, a ajouté Dona Paula, les Dames sont sûres de ne pas manquer de compagnie toutes les fois qu'elles sortent ; comme ces tirages de noms sont ordinairement le prélude d'un souper, ils contribuent à l'égaier, surtout lorsqu'il arrive, ce qui m'est arrivé cette année, que les noms de la femme & du mari sont tirés en même tems. Je suis actuellement l'*Estrecho* de mon mari ; par conséquent j'ai le droit d'exiger ses soins jusqu'à la fête prochaine des Rois.

• Je ne désapprouverois nullement ces usages, lui ais je dit, si j'avois à rester plusieurs années dans cette ville : les étrangers qui résident chez vous doivent trouver certainement très-commode, de devenir par ce moyen les intimes amis de trois Dames au moins. Vos maris & vos peres ne sont ils

pas quelquefois alarmés en voyant leurs femmes & leurs filles avoir tant d'intimes amis ? Vos *Cortejos* sont-ils généralement d'aussi peu de conséquence que nos *Sigisbées* prétendent l'être ?

Pour vous répondre dans votre propre langue , me dit Dona Paula , je dois vous rappeler votre proverbe , que *Tutto il mondo è paese*. Tous les pays se ressemblent. Nous avons ici des femmes , qui pourroient se mieux conduire qu'elles ne font ; mais je m'imagine que cela ne nous est pas particulier , les domaines du vice s'étendent vraisemblablement bien au delà du cours du *Manzanarès*. Cependant la mauvaise conduite des femmes débordées , ne sauroit être attribuée à l'usage des *Anos* & des *Istrechos*. Celles qui se sont écartées du chemin de la vertu , trouveroient moyen de satisfaire leurs passions défordonnées sans cela. Mais j'ose avancer en faveur de mes concitoyennes du premier rang , que la plus grande partie se conduisent très-bien , quelle que soit l'idée que les étrangers puissent se former de nos *Cortejos* ; & quelle que soit les libertés qu'ils se donnent sur notre compte lorsqu'ils parlent de nos usages. Nous sommes vives , nous aimons qu'on nous fasse la cour , nous dansons & chantons sans cesse ; mais le point d'hon-

neur, & la voix de la religion ne sont point encore sans force à Madrid. J'ai lu pour ma part plusieurs livres François, & je fais ce que l'on pense de nous dans les autres pays: malgré cela je peux vous assurer, que je connois assez la façon de se conduire de mon sexe, & qu'en général les Dames de Madrid, sont d'excellentes femmes, d'excellentes meres, & d'excellentes filles: il n'y a pas non plus une seule ville en Europe où les maris soient plus galants, les peres plus affectionnés, & les amis plus respectueux. Je pourrois vous rendre souvent le témoin oculaire de ce que je vous dis, si vous restiez seulement quelques mois avec nous: vous verriez & entendriez des Cavaliers & des Dames agir & s'entretenir très-tendrement; mais vous trouveriez rarement un Cavalier tête à tête avec aucune de nous. Ce n'est point notre usage. Examinez notre façon de vivre non-seulement nos portes cocheres; mais encore toutes celles de nos appartemens sont ouvertes du matin jusqu'au soir: tous nos amis & toutes nos connoissances entrent & sortent sans en demander la permission; nos domestiques, qui sont nombreux, peuvent entrer aussi librement que nous partout où il leur plaît: il vous a été facile de vous convaincre déjà par vous même que cet usage est généralement reçu

à Madrid ; de sorte que celles de nos Dames qui voudroient avoir une intrigue , seroient réduites à de grands embarras : il faudroit qu'elles changeassent entièrement leur maniere de vivre , ce qui ne pouroit se faire sans s'exposer à la critique , & aux discours de toute la ville : vous verrez aujourd'hui ici à diné l'une de mes plus intîmes amies *Dona Bibiana de \*\*\** , qui a été depuis plusieurs années très-régulièrement visitée & suivie par un de nos Cavaliers les plus accomplis , malgré ces assiduités c'est une de nos femmes les plus respectées ; il n'y a pas une ame à Madrid qui osât se former la moindre idée désavantageuse sur son compte.

Vos Demoiselles , lui ais-je dit , sont-elles visitées aussi familièrement par leurs *Anos , Estrechos , & Santos* ?

Pas tout à fait , m'a répondu la Dame , mais elles ne sont pas aussi gênées que vous avez pu le croire , d'après les livres que vous avez lus. En général elles passent la matinée dans leurs appartemens , où peu d'hommes sont admis à l'exception de leurs différens Maîtres : Elles dînent toujours avec leurs parens ; & s'entretiennent par conséquent avec ceux qui mangent journellement à nos tables tout aussi librement qu'avec leurs propres freres ; l'après midi nous les menons

avec nous à toutes nos visites & *Tertulias* sans nul scrupule; nous les laissons danser & chanter tant qu'elles veulent au logis ainsi que chez nos amis pendant les plus longues soirées; nous ne craignons nullement de les voir parler à aucun homme, pleinement convaincus que personne n'oseroit leur manquer de respect.

J'espère à présent, a ajouté Dona Paula, que vous voudrez bien vous défaire des idées que vous vous étiez formées sur notre compte, & croire que nos époux & nos peres ne ressembloient nullement à ces tyrans brutaux & jaloux que l'on vous a dépeints dans des Romans François; comme je crois m'apercevoir que vous cherchez à vous instruire dans le plus grand détail de nos mœurs & de nos coutumes, je veux vous mener avec moi un jour de la semaine prochaine à *Fuencarral*, afin que vous puissiez nous mieux connoître, & voir comme nous vivons librement avec nos amis, & heureusement avec nos maris.

Je vous prie, Madame, dites-moi ce que c'est que vous appelez *Fuencarral*?

C'est un village, m'a-t-elle répondu, distant d'environ deux lieues de la ville, où les Cavaliers, & les Dames font des parties les beaux jours dans l'après midi, sous prétexte de *Merendar*, c'est-à-dire de man-



ger une salade, & de boire du vin muscat; pour lequel ce village est très-renommé nous y allons souvent suivies de nos *Santos*, *Anos*, *Estrechos*, ou d'autres amis.

Mais, Madame, vos maris — ?

Quelquefois ils jugent à propos d'être de la partie, d'autrefois non. Lorsqu'ils y viennent, tant mieux. Je dois pourtant ajouter, que les Dames n'y vont jamais que plusieurs ensemble, pas tant pour la décence, que parce que plus elles sont, plus la partie est amusante. Là tandis que l'on prépare la collation, ou après qu'elle est finie; nous dansons ordinairement, nous chantons, où nous nous promenons avec la plus grande gaiété.

Telle, à peu près, fut la conversation que j'eus avec Dona l'aula pendant les deux heures que dura notre promenade. Je suis sûr que vous serez un peu étonné de trouver cette relation si peu conforme à celle des autres voyageurs, mais ce n'est pas ma faute: elle a appuyé ses assertions de preuves si convaincantes, qu'on ne sauroit les revoquer en doute, d'ailleurs je n'ai nulle raison de douter de sa véracité: sa bonté naturelle l'a peut-être fait pencher du côté le plus favorable un peu plus que la vérité ne l'exigeoit, & l'a rendue un peu partia-

le ; malgré cela il me paroît que son récit mérite qu'on y ajoute foi.

Il étoit deux heures quand nous sommes arrivés à sa porte. J'étois enchanté des convives avec lesquels je devois dîner, peut-être parce qu'ils m'ont reçus avec beaucoup de politesse. Son mari, Dona Bibiana sa fidelle amie, & deux autres hommes, ont paru vouloir se surpasser envers le protégé de Don Felix. Le diné n'a point été magnifique : il ne consistoit qu'en quatre plats, outre la soupe & un beau dessert composé de fruits & de confitures. Nous avons mangé de tout pélemêle sans nous astreindre à la régularité qu'on observe en Angleterre. Il paroît qu'il n'est pas ici trop ordinaire de se servir de porcelaine comme chez les Anglois on ne fait usage que de vaisselle d'argent. Le mari de Dona Paula paroît enjoué, & très-honnête homme. Il m'a fait compliment sur mes progrès dans les bonnes graces de son *Estrecha*, & m'a dit qu'il espéroit que mes succès m'empêcheroient de quitter Madrid aussitôt que je me l'étois proposé ; pendant le diné on m'a engagé à faire le détail des mœurs Angloises, tous les convives ont parus très-satisfaits de ma narration ; principalement sur ce qui concernoit les

Dames de cette nation, qui leur a paru s'accorder avec ce que Don Felix leur en avoit précédemment appris.

Nous n'avons pas resté une heure entière à table; nous l'avons quittée aussitôt que la nappe a été levée, & nous avons été nous mettre à un balcon au-dessus de la rue; où nous avons bu une tasse de café, en voyant une procession, qui a passé par hazard, en se rangeant les deux côtés des murailles d'aussi près qu'il lui a été possible pour éviter l'horrible boue du milieu de la rue.

Sur les quatre heures notre conversation a été interrompue pour quelques minutes par l'arrivée d'un Cavalier entre deux âges, qui après les révérences d'usage, s'est assis auprès de Dona Paula avec un air très-contrit.

Je vois à votre air, lui a-t-elle dit, d'un ton très-affectueux, que nous allons bientôt vous perdre.

J'ai enfin reçu les ordres du Roi, lui a-t-il répondu, & je parts demain.

Demain! a répliqué la Dame.

Demain, a-t-il reparti; & se mettant tout à coup à genoux devant elle, il a jetté ses bras autour de sa ceinture, & elle les siens autour de sa tête, quelle a tendrement pressée contre son sein, lui sans se mettre en devoir de l'embrasser, comme j'aurois fait

en pareille occasion , s'est levé , a embrassé le mari les larmes aux yeux ; a fait la révérence à Dona Bibiana ; a serré la main d'un des Gentilshommes de la Compagnie , a fait signe à un autre de le suivre , & hors d'état de prononcer autre chose que *a Dios a Dios* , est sorti très-promptement.

Le récit de cette courte , & vive scène n'est rien ; mais elle a été très-touchante à voir. Après son départ on m'a dit que ce Cavalier étoit proche parent de Dona Paula ; qu'il venoit d'obtenir un poste important dans le Royaume de Léon , & qu'il alloit en prendre possession : ce qui exigeroit vraisemblablement une résidence de plusieurs années. Ces Espagnols ont réellement tant de sensibilité , que si je restois ici quelque tems je finirois par me les trop attacher. Pendant qu'on s'étendoit sur les louanges de ce Cavalier , Don Felix est venu me chercher , & m'a conduit à l'Académie Royale de peinture , dont je vous dirai demain quelques particularités : nous avons ensuite été chez un autre de ses amis , où nous avons passé la soirée , principalement à jouer : tout amusement bruyant seroit regardé comme indécent pendant ce grand deuil de Cour.

L E T.

## L E T T R E L I X.

*Académie Royale de peinture, Gratification refusée. La Vie privée d'un grand Roi. Farinelli fameux chanteur. Femmes assises devant un Palais Royal. Mules au lieu de Chevaux aux voitures. Innocence du commun peuple. Jubilados, Caleffin, & autres matieres.*

Madrid, 12 Octobre 1760.

Au centre de Madrid se trouve la *Plaza Mayor*, c'est-à-dire une grande place, la plus belle de la ville; entourée de maisons uniformes, dont les façades sont soutenues par des portiques élevés. Il est inutile de vous en dire davantage; vous en trouverez la description dans presque tous les livres de voyage où il est fait mention de cette Capitale; ainsi que celle des combats de taureaux que l'on y donne fréquemment.

L'une des maisons de cette place porte le nom d'*Académie Royale de peinture, sculpture, & architecture*. C'est dans cet hôtel que les professeurs, & les élèves de

Tome III. E

ces différens arts se rendent; les premiers pour enseigner, les derniers pour apprendre.

Le Roi Ferdinand; prédécesseur de S. M. actuellement regnante, & fondateur de cette Académie, n'a rien épargné pour fournir ses différens appartemens de modèles des plus belles statues d'Italie; comme *l'Hercule de Farnèse, l'Apollon du Belvédère, la Venus de Médicis, le Gladiateur, l'Antinous, le Faune, &c.* les murs sont très-abondamment décorés de tableaux & de desseins, comme c'est l'usage en pareils lieux.

Le Roi actuel tâche de perfectionner avec beaucoup de munificence ce que son prédécesseur a ébauché. On m'a assuré qu'il fournissoit libéralement tout ce qui étoit nécessaire à cet établissement. Il a de tout tems témoigné de l'inclination à favoriser les beaux arts; tout ce qu'il a fait pour découvrir & fouiller *Herculaneum*, lorsqu'il regnoit à Naples l'a assez bien prouvé outre les dépenses indispensables de l'Académie, comme les modèles vivans, les lumières, les gages des domestiques, S. M. paye encore l'entretien de quelques jeunes gens que l'on envoie chaque année à Rome étudier ces arts. Ceux d'entr'eux qui y obtiennent des prix de *l'Académie de*

*St. Luc*, sont ordinairement gratifiés à leur retour en Espagne de pensions viagères, & ceux de leurs ouvrages qui leur ont mérité cette distinction, sont placés en vue à l'Académie avec une courte inscription, qui annonce leur victoire.

Outre les modèles, les tableaux, & les desseins, l'Académie est munie d'une Bibliothèque bien choisie; fournie principalement des livres qui traitent des arts dont elle s'occupe. De sorte que tous ceux, qui sont dans l'intention de s'y appliquer, trouvent ici tout ce qui peut les aider dans cette carrière: on fournit même aux élèves le papier & les crayons aux dépens du Roi.

Le Concierge de l'Académie n'a pu me dire à combien se montoient les sommes que coutoient ces différens objets; c'est une espèce de Gentilhomme qui n'a point voulu accepter ce que je lui ai offert pour m'avoir tenu compagnie pendant l'heure que ma visite a duré, m'avoir montré & expliqué avec beaucoup de netteté tout ce qu'il y avoit à voir. *No Senor*, m'a-t-il dit en retirant promptement la main, *en Espana no se usa el es tilo de Italia. Non, Monsieur, nous ne suivons point en Espagne l'usage d'Italie.* Ce compliment ne m'a pas paru flatteur. Cependant je préfère la coutume d'Italie à celle d'Espagne à cet

égard , je voudrois qu'il fût permis aux gens de cette espece de recevoir ce qu'on leur présente : en les payant on est moins gêné , on examine tout à son aise & lorsqu'on fait que ce qu'on présentera ne sera point accepté on craint de donner trop de peine , à celui qui étant certain , de son côté qu'il ne doit rien lui revenir pour l'ennui qu'on lui donne , ne s'embarasse pas de se trouver à point nommé lorsqu'on a besoin de lui , ou évite d'entrer dans des détails ; & prend de l'humeur lorsqu'on l'arrête trop longtems.

J'ai vu aujourd'hui le Roi , je dois vous dire qu'un nez saillant , un œil vif & perçant , & un air serein , le font paroître beaucoup plus avantageusement qu'il n'est représenté sur ses monnoies. J'ai eu occasion de voir plusieurs de ses portraits , dont un de la main de son peintre favori *Mengs* ; mais ni *Mengs* ni aucun autre peintre , ne m'avoient donné une juste idée de sa figure , qui est agréable , quoique composée de traits irréguliers.

Quand à sa personne ; il est d'une belle taille , sa démarche est tout à fait celle de la maison de *Bourbon* , c'est-à-dire qu'elle est sûre , & qu'il se tient droit. Il paroît robuste ; & l'on m'a assuré qu'il étoit très-fort. Son teint est très-hâlé , & brulé du



soleil, ce qui est une suite nécessaire de sa passion pour la chasse. Il est à cet égard un véritable *Méléagre* : La plus grande chaleur ou le froid le plus rigoureux ne feroient le distraire de cet exercice, vous ne serez pas fâché à ce que je crois de trouver ici le détail de sa vie privée, le voici, tel qu'il m'a été donné par gens qui en ont été les témoins journaliers pendant nombre d'années.

Tous les jours, en toute saison, il se leve sur les six heures; il sort à sept précises de sa chambre à coucher en robe de chambre. Il trouve dans son Antichambre un *Gentilhomme de Camera*, un *Mayordomo de Semana*, un Médecin, un Chirurgien, & plusieurs autres Officiers de service avec lesquels il s'entretient pendant qu'il s'habille. Le *Gentilhomme* un genou en terre présente une tasse de chocolat, que le Roi boit presque froid. Il fait signe ensuite à quelques-uns de ses Officiers de sortir, entre dans sa Chapelle privée, & entend la messe, il se retire après dans un cabinet, où personne n'entre jamais: il y lit ou y écrit, surtout les jours qu'il ne chasse pas dans la matinée.

Sur les onze heures il sort de ce Cabinet pour recevoir toute la famille Royale: tous lui baissent la main, ou se présen-

tent pour la lui baiser en ployant un genou. Il les embrasse à son tour, baissant les Princes à la joue, & les Princesses au front.

La famille Royale se retire après s'être entretenue quelques moments avec lui ; il donne une courte audience à son Confesseur : & parle aux Ministres d'Etat, qui ont quelque chose à lui communiquer ; ou des papiers à lui faire signer. Les Ambassadeurs de famille ont aussi leur tour ; c'est-à-dire ceux de France & de Naples, avec lesquels il demeure environ un quart d'heure, rarement plus long-tems. Précisément à l'instant qu'il se met à table les autres Ambassadeurs & Ministres étrangers entrent. Il dine exactement à midi, il mange tout seul depuis la mort de la Reine. Les Ambassadeurs, les Ministres étrangers, ses propres Ministres, les Généraux de ses armées, & plusieurs autres Seigneurs lui font leur cour pendant son repas, & tous ceux que les gardes ont laissé entrer entourent la table pour le voir diner. Le Cardinal, Patriarche des Indes, bénit les viandes, non en sa qualité de Patriarche ou de Cardinal, mais en celle de Grand Aumônier.

Voici qu'elle est la cérémonie de la table. Le *Mayordomo Mayor* se tient dé-

bout à la droite du Roi, & un Capitaine des Gardes du Corps à la gauche : L'un des *Mayordomos* de semaine, deux *Gentilshommes de la Chambre*, & une foule de pages font le service. L'un des deux *Gentilshommes* découpe, l'autre sert à boire à S. M. Les plats, tous couverts, sont apportés l'un après l'autre par une suite non interrompue de pages; & chacun d'eux est remis entre les mains du *Gentilhomme* tranchant, qui le prend d'une main, le découvre de l'autre, & le présente au Roi. Ce Monarque fait un signe d'approbation ou de désapprobation à chaque plat : Le *Gentilhomme* met sur la table ceux qu'il a approuvés, on remporte les autres. Ceux qui restent sont pourtant assez nombreux : quoique le Roi ne fasse pas usage de tous, il ne mange jamais que les mets les plus simples, & toujours avec assez d'appétit.

Le *Gentilhomme*, qui lui donne à boire, jette d'abord quelques gouttes de vin & d'eau dans une soncoupe d'argent qui a un bec, & les boit, ensuite mettant un le genou en terre, il présente de l'un & de l'autre au Roi, d'abord l'eau ensuite le vin qui est toujours du Bourgogne.

Lorsque le Roi a bu le premier verre, les Ambassadeurs & les Ministres étrangers, qui ont été debout jusqu'alors, & tous sur

une ligne à la main droite de S. M. font la révérence, & vont faire leur cour au reste de la famille Royale, qui est aussi à table: chaque individu étant servi dans son propre appartement. Le Prince des Asturies mange seul, ainsi que Don Louis, l'Infante mange aussi seule, & les deux dernières Infantes ensemble. Toutes ces tables sont très-somptueuses: mais celle de la Reine mere l'est encore plus que les autres. Je dirai bientôt quelque chose de cette Princesse.

On sert ordinairement près de cent plats, chez le Roi, dont une quarantaine sont mis sur sa table. Quand on les a ôtés; ils sont suivis d'un ample dessert, auquel il touche rarement à l'exception d'un petit morceau de fromage & d'un peu de fruit. La dernière chose qu'on lui présente est un verre de vin de Canarie avec un biscuit. Il le rompt en deux, le trempe dans son vin, & le mange sans boire jamais le vin.

Un moment avant qu'il se leve de table; où il reste ordinairement près d'une heure; les Ambassadeurs & les Ministres étrangers rentrent, passent devant lui, & se rendent dans un appartement voisin; où ils attendent sa venue. Il s'entretient avec eux pendant près d'une demie heure de matières indifférentes.

Il rentre ensuite dans son propre appartement pour mettre son habit de chasse, qui est un frac gris de gros drap, que l'on fabrique exprès à Ségovie, & une veste de peau. Il met toujours ses culottes de peau en sortant du lit, surtout les jours qu'il se propose de chasser. Des bottines, un chapeau rabattu par devant, & des gands de peau très-forts complètent son ajustement. Tandis qu'on lui met ses bottes, le *sommelier du corps* (le Duc de *Lofada*) lui donne une tasse de café. Entre une & deux heures il monte dans un Carosse tiré par six ou huit mules, & il part avec son frere *Don Louis*, les mules galoppent ventre à terre. Une demie douzaine de ses gardes du corps précédent la voiture à cheval, & trois laquais la suivent.

Le mauvais tems, ainsi que je l'ai déjà dit, n'est jamais un obstacle qui l'empêche de sortir les jours de chasse, il ne craint ni grêle, ni éclair, ni tonnerre. Don Louis, qui lui tient constamment compagnie & entre avec lui dans son Carosse, est le seul qui ait la permission de tirer sur le gibier dans ces chasses ordinaires; mais les jours de chasses générales, & privilégiées, quelques-uns des Grands qui l'accompagnent, obtiennent la même faveur: Cependant depuis ces derniers tems, ces chasses solennelles sont de-

venues rares; parce qu'on a trouvé qu'elles étoient trop dispendieuses.

Un peu après le coucher du soleil, le Roi rentre ordinairement, portant dans ses mains autant de gibier à plumes qu'il en peut tenir. Quand aux quadrupedes qu'il a tué, comme cerfs, daims, sangliers, loups, renards &c. on les apporte au Palais sur des chariots. Il examine le tout, le fait peser en sa présence: il est satisfait lorsqu'il y en a beaucoup, surtout lorsqu'il lui est arrivé de tuer un ou deux loups. Il mene rarement le Prince des Asturies avec lui à la chasse.

Lorsque le gibier est pesé, & qu'on l'a porté dans les Cuisines. Il rend une courte visite à la Reine-mere; ensuite il accorde une audience particuliere à celui de ses Ministres qui est de jour: chacun d'eux en ayant un fixé: Le Ministre apporte ses papiers dans un portefeuille, & lui montre ceux qui sont relatifs à son département: si cette audience lui en laisse le tems il joue au *Reversino*; (jeu de cartes ainsi appelé de *Reversi*;) avec trois de ses courtisans, qui sont ordinairement, le Duc de *Lofada* sommelier du corps, le Duc d'*Arcos*, Capitaine de la Compagnie Espagnole des Gardes, & un autre Grand d'Espagne dont j'ai oublié le nom. Il ne joue jamais d'argent;

n'ayant recours au jeu, que pour passer le quart d'heure, ou tout au plus la demie heure qu'il est obligé d'attendre son souper : à neuf heures on le sert. Il n'a d'autres spectateurs que ses Courtisans : après souper il se couche pour se lever le lendemain, & recommencer les mêmes occupations, avec autant d'exactitude & de méthode : elles ne sont presque jamais altérées, excepté les jours de poste, qu'au lieu d'aller à la chasse, il passe un peu plus de tems, tant le matin que l'après midi dans son propre cabinet, où il s'occupe à écrire à son fils à Naples, à son frere à Parme, à ses sœurs à Turin & à Lisbonne, & souvent au Marquis *Tanucci* & au Prince de *St. Nicandre*, le premier desquels il a nommé principal Ministre, & le second *Ayo* ou Gouverneur de Sa Majesté Sicilienne.

S'il lui reste du tems les jours de poste, il l'emploie dans son laboratoire ; c'est-à-dire dans la boutique de tourneur la mieux fournie qui ait jamais existé ; il est très-habile dans cet art, & fait de très-jolies choses. Il a différens tours d'une invention singulière, dont quelques uns lui ont été donnés par le Roi de France, & quelques autres par le Comte *Gazzola* ; dont je vous ai déjà parlé, l'un des plus grands méca-

niciens de ce siècle. Il reste auprès de Sa Majesté toutes les fois qu'elle travaille dans ce laboratoire.

Quand à son caractère personnel, il avoit du vivant de la Reine la réputation d'un excellent mari : n'y ne lui a jamais fait la moindre infidélité, il n'a eu aucune Maîtresse. Ses freres ont toujours été ses meilleurs amis, & ses plus intimes confidens; quand à ses enfans tout le monde fait combien il les chérit. C'est plutôt un bon maître que fort affectionné, il n'a jamais aucune familiarité avec ses domestiques, mais aussi ne leur témoigne-t-il jamais aucun mécontentement. On assure qu'il ne lui est point encore arrivé de marquer aucune préférence particulière ou de l'amitié à quelqu'un qui n'étoit pas de sa famille; non plus que de l'aversion. Il arriva une fois qu'il surprit un de ses domestiques les plus familiers, mentant : il lui défendit de se présenter devant lui, & lui continua ses gages. Sa conversation est généralement gaie, mais toujours aussi châtiée que sa conduite. Il a une grande confiance, en ses principaux Ministres, surtout au Marquis *Squillace*, qui a trouvé moyen de lui inspirer la plus grande idée de sa capacité; cependant ni *Squillace* n'y aucun autre n'ont jamais été ses favoris : si l'on entend par favori un sujet admis par son Souverain à la



plus grande intimité; personne n'est jamais parvenu à ce point là avec lui; quoiqu'il marque à quelques-uns de ses Courtisans une amitié toute particulière, surtout au Duc de *Lofada*, que sa place met dans le cas de coucher constamment dans le même appartement que son maître. Ce Duc a la réputation d'être le plus galant homme qu'il y ait en Espagne; il y a longtems qu'il en jouit, & c'est vraisemblablement ce qui l'a rendu cher au Roi. Quand à *Squillace* c'est un homme infatigable: on assure que lui seul dépêche plus d'ouvrage, que tous les autres Ministres ensemble, à peine se donne-t-il le tems de manger. Il est vrai qu'on l'accuse d'une hauteur insupportable, & d'une avarice insatiable, qualités que l'on ne pardonne pas aisément, surtout lorsqu'elles se trouvent réunies chez un étranger, tel que *Squillace* qui est Sicilien: mais mon intention n'est point de vous peindre le caractère d'aucun des gens en place de cette Cour, je me borne simplement à vous répéter ce que j'entends journellement dire aux autres. Il est tout naturel que ce Ministre ait des envieux: il occupe la première place quoiqu'étranger, on auroit tort d'ajouter foi aux discours de l'envie.

Le Roi use d'une espee de condescen-

dence envers tous ceux qui l'approchent, à laquelle on pourroit donner le nom de politesse, ce qui imprime dans le cœur de ses sujets le plus profond respect, cette douceur jointe à la régularité de ses mœurs indépendamment de sa dignité ne sauroit manquer d'inspirer les sentimens de la plus grande vénération pour sa personne. La manière dont il distribue ses momens; qui n'est jamais dérangée, paroitra peut-être trop uniforme, & même un peu ennuyeuse: elle n'en est pourtant pas moins louable, il est très-nécessaire qu'un Roi ait des Ministres & des Domestiques prévenus des heures, & même s'il se peut des minutes, où ils peuvent l'approcher pour l'expédition des affaires de leurs départemens respectifs, & pour remplir les fonctions dont ils sont chargés.

Tout le monde convient ici, qu'il s'en faut beaucoup que S. M. soit sans connoissance des hommes, ou des affaires. Elle a beaucoup lu, & il ne se passe pas un seul jour qu'elle ne lise encore. Outre sa langue maternelle, elle parle Italien & François avec la plus grande facilité, & la plus grande netteté, elle n'ignore pas non plus le Latin. On dit, qu'elle connoit ses intérêts ainsi que ceux des autres Princes aussi parfaitement que ses Ministres, & qu'elle

n'épargne rien pour être informée de bonne heure de tout ce qui se passe d'intéressant en Europe, & dans le nouveau monde.

Depuis son exaltation au trône ; il n'a point voulu permettre qu'on représentât aucun opéra Italien soit à Madrid ou à Aranjuez ; comme cela se pratiquoit sous le règne de son prédécesseur. Les jours de la Reine Barbe sont passés , où l'on prodiguoit des millions pour attirer des Musiciens Italiens. Je vous ai déjà parlé de l'ascendant que *Farinelli* avoit sur cette Princesse : son époux *Ferdinand* avoit pour le moins autant de foibles qu'elle pour ce *Virtuoso* : notre moderne Orphée loin d'en abuser, s'est conduit avec tant de sagesse & de modestie pendant le long-tems qu'il a joui de leur faveur , & s'est fait un si grand nombre de véritables amis parmi les gens du pays, par son déclin rétablissement & par sa conduite franche & unie, que plusieurs des premiers Seigneurs de la Cour s'intéressèrent & parlèrent en sa faveur au Roi à son arrivée de Naples, & poussèrent la générosité jusqu'à le lui recommander comme un très-honnête homme, qui n'avoit jamais abusé de la confiance de leur dernier maître, & qui avoit toujours employé son crédit à faire tout le bien qu'il avoit pu. C'est fort bien,

dit le Roi , mais *les chapons ne sont bons que sur la table*. Il ne voulut pas permettre qu'il restât en Espagne , il lui assigna une pension de deux mille pistoles , & le renvoya dans sa patrie , congédia en même temps tous les Acteurs de l'Opéra , dont il trouvoit que les gages montoient à des sommes exorbitantes. Cette économie dans cette partie , lui gagna les cœurs de ses nouveaux sujets , qui avoient long-tems murmuré de la prodigalité du feu Roi à cet égard ; & ils continuerent bien du tems à témoigner leur satisfaction par leurs acclamations toutes les fois que S. M. se montroit en public. Après le départ de *Farinelli* , quelqu'un lui ayant demandé quand il se proposoit de faire venir un Opéra pour l'amusement de la Reine , qui aimoit la musique , il répliqua très-sérieusement , *ni à présent , ni jamais*. Vous vous imaginez bien qu'après une réponse aussi laconique , personne n'osa plus parler d'Opéra Italien.

Outre le retranchement de cet article de dépense extravagante il a encore diminué celle de ses écuries , dans lesquelles il ne trouva à son arrivée pas moins de quatre-cents attelages complets de mules de carosse , & un nombre beaucoup plus considérable de chevaux de selle qu'il n'étoit né-

cessaire. Les chevaux de même que les mules furent bientôt diminués de plus de moitié, à la grande mortification des subalternes de la Cour, que l'indulgence de son prédécesseur avoit long tems accoutumé à se montrer dans les voitures du Roi, quoique la médiocrité de leurs emplois ne leur en donnât pas le droit.

Par ces économies, & d'autres semblables, Sa Majesté mit bientôt ses finances sur un pied à pouvoir acquitter une partie des dettes immenses dont elles se trouvoient chargées. Ces dettes sont encore très-considérables; cependant si la paix continue, il y a toute apparence qu'elles seront toutes payées d'ici à vingt ans.

Quand à la feuë Reine, tout le monde convient que c'étoit une excellente femme à prendre ce mot dans toute son étendue, sincèrement attachée à son mari, à ses enfans, à ses domestiques, & à tous ceux qui lui paroissoient le mériter : avec cela elle étoit vive, & sa vivacité lui faisoit quelquefois gronder ses gens sans sujet, mais revenant bientôt à elle même, elle craignoit d'avoir eu tort; elle cherchoit à être mieux informée, les éclaircissemens qu'elle se procuroit l'obligeoient souvent à faire des excuses à ceux qu'elle avoit maltraités, & à se plaindre : *qu'elle avoit beaucoup*

*plus de la vivacité que des vertus de sa chère mere.* Plusieurs traits de cette nature, & sa bonté naturelle, l'avoient rendue chère à tous ceux qui l'approchoient.

Pour la *Reine-mere*, célèbre élève du rigide *Alberoni*, la perte de sa vue, & la vieillesse ont bien diminué de son ambition, & l'ont mise hors d'état de se mêler des affaires de son fils, sa façon actuelle de vivre est tout à fait singulière, elle n'a aucune heure réglée. Quelquefois elle dinera à midi, quelquefois le soir, d'autres fois à minuit, faisant souvent de la nuit le jour, ou le jour de la nuit, au rebours de ce qu'elle faisoit du vivant de son mari Philippe V, auquel elle reprochoit souvent d'être peu réglé & de veiller trop tard. Je vous ai déjà dit que sa table étoit beaucoup plus somptueuse que celle de son fils; cependant il arrive rarement qu'elle touche aucun des mets qu'on y sert. Vivant pour ainsi dire uniquement d'une grande tasse de chocolat, quelle prend au moment qu'elle sort du lit. Le Roi lui fait tous les jours une visite, s'accommode à toutes ses fantaisies, rit de son genre de vie singulier, & la traite avec le plus profond respect.

Chaque jour de gala, le Roi met un habit neuf, aussi riche qu'il soit possible de se le procurer; ils sont tous constamment

conformes à la mode de ceux qu'il portoit dans sa jeunesse : & il paroît toujours fort impatient de se déshabiller, n'étant bien à son aise, que lorsqu'il a repris son frac gris & sa veste de peau. Il a toujours eu de l'aversion pour toute espece d'innovation ; & il est si fort attaché aux anciens usages, qu'il a porté pendant plus de vingt ans une montre d'argent. La Reine avoit vainement tâché de l'engager à se servir d'une autre ; à la fin pour se débarrasser de ses importunités, & de ses éternelles plaisanteries, il s'est décidé à changer la boîte, & y en a fait mettre une d'or qu'il a tournée lui-même.

Lorsqu'il prit le parti de remettre à son fils le Royaume de Naples, tout le monde comptoit qu'il enverroit en Espagne, tous les monuments Antiques qu'on avoit déterrés à Herculaneum. Ceux qui formoient de pareilles conjectures connoissoient bien peu ce Monarque ; car le même jour qu'il couronna ce Prince, il fut au lieu où ces monumens étoient gardés, & y déposa une bague, qu'il portoit depuis plusieurs années, qui avoit été trouvée dans ces ruines, en disant, qu'il n'avoit pas le droit de rien garder de ce qui appartenoit à un autre Roi.

Le Palais de *Buenretiro* n'étoit ci-devant qu'une habitation très-ordinaire pour des Monarques tels que ceux d'Espagne, si nous ajoutons foi aux anciennes relations. Mais le feu Roi en a fort embelli les différens appartemens, & Sa Majesté, actuelle y a de son côté dépensé beaucoup d'argent, de sorte qu'ils sont présentement très-beaux & très-cominodes. J'ai passé cet après midi, auprès de cette maison Royale, & j'y ai vu au moins deux cents femmes assises sur une ligne, devant la façade, à terre. J'ai demandé ce que signifioit cette assemblée extraordinaire, & on m'a répondu, que ces femmes n'y venoient que pour jouir du beau tems, & voir ceux qui entroient & sortoient. Elles font la même chose tous les jours qu'il fait beau, à l'exception des fêtes. Elles étoient toutes assises, leurs mantilles abaissées, c'est-à-dire à visage découvert, ce qui rendoit cette vue assez agréable. Vous vous doutez bien que ces femmes ne sont pas du premier rang ; on m'a dit cependant, qu'elles n'étoient pas non plus du dernier. Cet amusement m'a paru singulier : être assis à plat de terre pendant des heures entières !

Il n'y a ni chaîses à porteurs, ni fiacres à louer à Madrid, en conséquence un étran-



ger ne sauroit se promener à son gré en voiture dans la ville, comme cela se pratique à Londres & à Paris. Celui qui n'a pas son propre Carosse, doit aller à pied, ou louer un équipage que l'on paie ordinairement trente réaux par jour. Toutes les voitures sont ici tirées par des mules; le cocher mériteroit à plus juste titre le nom de postillon que celui qu'il porte, puisqu'il est monté sur une mule & ne se met point sur le siege : cet usage me paroît très-louable, par ce moyen ceux qui sont dans le Carosse, voient tout à leur aise au travers de la glace de devant.

Cette coutume de se servir de mules au lieu de chevaux pour les voitures à roues, est universelle ici, parce que les chevaux ne peuvent pas résister aussi long-tems à l'ardeur du soleil d'Été, n'y aux vents froids de l'hyver, que l'on m'assure être très-rigoureux dans cette ville lorsque la neige couvre les montagnes voisines de l'Escorial. Quelques Ambassadeurs étrangers qui ont refusé de se conformer à cet usage, & ont voulu continuer à avoir des chevaux à leurs Carosses, ont eu sujet de se repentir de leur entêtement, jamais deux chevaux n'ont pu leur durer une année entière, soit qu'ils fussent étrangers, ou Espagnols. Il n'est permis à personne d'avoir en ville plus de

quatre mules à sa voiture. Le Roi seul en a six, & quelquefois huit; mais on le voit rarement à Madrid. Hors de la ville les gens de condition en mettent ordinairement six; peu ont la permission d'entrer aux portes avec ce nombre. Les grands Officiers de la Couronne, & les Ministres étrangers, (si je ne me trompe) ont seuls ce Privilege, encore faut-il que leurs postillons soient en habit de voyage, & qu'ils se rendent en ligne directe de la porte à leur hôtel.

Il n'y a ici que très-peu de mendiants, & ce petit nombre ne se répand pas bien loin: ils se tiennent ordinairement près des portes des maisons les plus fréquentées, où ils n'importunent guere ceux qui entrent & qui sortent par leurs fréquentes demandes. Ils se contentent de tendre la main d'un air suppliant, si l'on leur donne quelque chose tant mieux; si l'on ne leur donne rien, tout est fini; ils ouvrent rarement la bouche pour se plaindre.

Les gens au-dessus du commun de ce pays sont très-polis envers les étrangers qui leur ont été présentés, si j'ai droit d'en juger parce que j'ai éprouvé; la populace même ne les regarde point de travers, & ne leur dit rien d'offensant, ainsi qu'il arrive souvent à celle d'Angleterre: où la

haine que la populace à naturellement pour les étrangers ne cesse d'être fomentée par une suite non interrompue de mauvais écrivains, de brochures partiales & malignes. Quand aux Grands Seigneurs Espagnols; ils sont rarement liés avec des étrangers ou des gens du pays dont le rang n'est pas égal au leur. Un Ambassadeur étranger me disoit hier, que depuis quatre ans qu'il résidoit dans cette Cour, il n'avoit pas été invité une seule fois à dîner, si ce n'est chez les Grands actuellement dans le Ministère; & que de son côté il n'en avoit eu aucun à sa table pendant tout ce tems. D'où il est naturel de conclure, que ce n'est point la coutume parmi les Grands Seigneurs, de tenir maison ouverte, comme on le pratique presque dans toutes les principales villes d'Europe. Quelques-uns de ces grands sont cependant très-opulents, & ne sauroient être accusés d'avarice, la majeure partie vit avec la plus grande magnificence: mais leur façon de dépenser ne ressemble point à celle des autres pays, & consiste généralement à avoir une cour nombreuse dans l'intérieur de leurs hôtels; composée de plusieurs Aumoniers, de Secrétaires, de Pages, & d'une très-nombreuse livrée, ainsi que quantité de

mules dans leurs écuries. D'ailleurs il y a bien peu de Grands Seigneurs ou de gens riches à Madrid, qui renvoient jamais un domestique qui les a servis pendant quelque-tems; avant que la vieillesse ou la maladie les mette hors d'état de servir; alors ils le nomment un *Jubilado*, (vétérant) & continuent pendant toute sa vie à lui payer ses gages, sans en rien exiger. Il se trouve ici, à ce qu'on m'a assuré, plusieurs Seigneurs qui ont des centaines de Pensionnaires de cette espèce tant de domestiques de ville, que de ceux qui les ont servis dans leurs terres. Vous conviendrez sans doute, qu'il n'y a pas moins d'humanité que de grandeur dans ce genre de générosité Espagnole, qui s'étend même jusqu'aux gens de la dernière Classe. Notre première noblesse de Rome, de Naples, de Gênes, & de Milan, à suivi ce même usage jusqu'au commencement de ce siècle, il y a malheureusement nombre d'années qu'elle y a renoncé: ce qui à mon avis, ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

Lorsque quelqu'un du pays, ou un étranger à occasion d'aller à quelques lieues de la ville, il peut louer un *Caleffin*, c'est-à-dire, une chaise ouverte, tirée par un

un seul cheval. Le conducteur est à pied à côté du *Caleffin*, ou monte derrière lorsqu'il est las de courir, ne cessant jamais de crier, & de fouetter la pauvre bête avec son long fouet, pour la faire trotter: j'en ai rencontré plusieurs ce matin de bonne heure, en allant, monté sur une mule, voir le *Pardo* qui est une des maisons de plaisance du Roi, distante d'environ six milles de cette ville; ma mule a fait ce trajet au pas en moins d'une heure.

Le Roi habite le *Pardo* pendant deux mois de l'année, uniquement pour chasser dans le voisinage; son Palais n'est ni beau, ni vaste, comparé à celui qu'il habite: il est cependant assez spacieux pour pouvoir le loger lui & sa famille, dont chaque individu a son appartement séparé, il n'y en a aucun qui soit richement meublé, mais ils sont tous très-propres. On a ajouté au corps principal du Palais plusieurs autres bâtimens où les grands Officiers & les Ministres ont leur logement lorsque la Cour y réside, ainsi que des écuries suffisantes pour contenir environ huit cents chevaux, & un millier de mules. Le principal Edifice a été fondé par l'Empereur Charles-Quint, qui aimoit à s'y reposer des affaires; ses successeurs y ont tous fait quelques additions, afin de le rendre plus com-

môde (15). Lorsque le Roi y habite, ce lieu doit paroître très-resserré; plusieurs milliers de gens suivent constamment la Cour; & il vient tous les matins un grand nombre de Courtisans de Madrid pour se montrer au Roi, & à la famille Royale. La situation du *Pardo* est très-pittoresque, a d'un côté une montagne d'un accès facile, & est environné d'une forêt fort étendue; les arbres de la forêt sont principalement des chênes; les glands qu'ils produisent en abondance fournissent assez de nourriture au grand nombre d'animaux qui l'habitent. Lorsque le Roi réside dans ce Palais, la majeure partie des paysans des villages voisins se levent avant le jour, au son des cloches de leurs Eglises, hommes, femmes, & enfans, courent dans la campagne, criant & battant les buissons, pour effrayer le gibier & le chasser du côté du *Pardo*, afin que S. M. en trouve une grande quantité. Ce Prince est un très-excellent tireur: on rapporte plusieurs exemples de son adresse qui paroissent

(15) M. Clarc, parlant du *Pardo*, dit assez sèchement, que ce ne seroit „ qu'une maison de campagne fort ordinaire pour un Gentilhomme Campagnard Anglois.” J'ai vu, aussi bien que lui, plusieurs maisons de campagnes de Gentilshommes Anglois; mais j'en ai peu vu jusqu'à présent qui pussent facilement loger un Cortège aussi nombreux que celui du Roi d'Espagne, & cette quantité de Ministres, de Gardes, de mules, de chevaux, &c. &c,

presqu'incroyables. On prétend qu'il tue au vol d'un coup de fusil chargé à balle l'oiseau le plus petit, & le plus semillant. Les François disent à peu près la même chose de leur Monarque. Une armée composée d'aussi bons tireurs que ces deux Rois, supposé qu'il fût possible d'en composer une pareille, auroit bientôt conquis l'univers.

En parcourant la forêt du *Pardo*, ma mule a pensé écraser à chaque pas des lievres, des lapins, & des perdrix : j'y ai vu plusieurs troupeaux de cerfs & de daims. Chacun de ceux qui battent les buissons autour de la forêt reçoivent régulièrement deux reaux par jour, par tête, pour leur peine : je m'imagine que cet argent est la principale ressource de ces paysans dont les terres m'ont parues très-stériles. J'ai été jusqu'à un village nommé *St. Augustin*, & j'ai passé au travers d'un second, pour revenir à Madrid, qui se nomme *Alcovendas*. Je suis sûr qu'il ne s'en trouve point d'aussi chétifs dans tout le Piémont : à *Alcovendas* surtout, on ne rencontre pas une seule habitation qui mérite le nom de maison. Je ne peux l'appeller qu'un amas de chaumières, formées par des murs de boue, très-grossièrement couvertes de paille. Il y en a peu qui aient plus d'une chambre à rez de chaussée, quoiqu'habitées par des familles assez

nombreuses. La cheminée est ordinairement placée au milieu de la chambre, & il y a un trou au milieu du toit qui sert d'issue à la fumée. Vous comprendrez aisément que les ameublemens doivent être assortis à ces bâtimens. Quelques assiettes & quelques pots de terre, accompagnés de deux ou trois paillasses, composent à peu près toutes leurs richesses. Les cochons & les poules entrent & sortent tout à leur aise, & paroissent vivre dans la plus grande familiarité avec leurs maîtres.

Ma promenade m'a pris près de cinq heures; je suis pourtant revenu assez tôt en ville pour diner; vû qu'il n'auroit pas été facile de se procurer de quoi manger à *St. Augustin* ou à *Alcavendas*. J'étois dans l'intention à mon arrivée à Madrid, d'aller aussi à *Saint Ildefonse*, & à *l'Escurial*; je suis persuadé que chacune de ces deux maisons me fourniroit de quoi remplir une longue lettre; mais j'ai réfléchi que si j'y allois, je serois obligé de revenir une seconde fois ici, pour y arranger mon départ; & à vous dire le vrai, je suis tout à fait rassasié de Madrid: mon mal de tête n'est plus soutenable. Les habitans de cette ville sont honnêtes, & francs; j'aimerois à vivre plus longtems avec eux; mais l'horrible puanteur de leurs rues me chasse. En



conséquence j'ai résolu de la quitter après  
demain, pour n'y revenir que lorsque je  
saurai que le Roi l'aura fait nettoyer : on  
assure que cela doit s'exécuter dans peu.

Le nouveau grand chemin de Madrid au Pardo, a été tracé en partie depuis peu au travers de la forêt. Mais le Roi fait tant de cas des gros arbres, qu'il n'a pas voulu qu'on coupât ceux qui se trouvoient sur cette route. En conséquence il s'en manque de beaucoup qu'elle ne soit en ligne directe: elle est en Zigzag dans différens endroits où l'on en a voulu conserver quelques-uns. A environ une lieue de la ville se voit un vénérable chêne, qui occupe exactement le milieu du grand chemin que les ouvriers ont été obligés de faire passer aux deux cotés; le Roi ne manque jamais de regarder cet arbre avec complaisance toutes les fois qu'il passe auprès. Il se rappelle & dit souvent lui avoir sauvé la Vie (la Vie du chêne) & l'appelle son arbre: avouez que cela peut s'appeler bonté.

comp. meilleure que la précédente, et qui, au lieu de

## L E T T R E L X.

*Aveugles chantants & jouants des instrumens. Habillemens du Major. Diversiffemens du Carnaval. Description du nouvel Amphithéâtre. Trois cents couples de dansants à la fois. Etrange effet du fandango. Manière de s'adresser à quelqu'un. Gardes du Corps. Gardes d'Hallebardiers. Garnison de Madrid. Tableaux des pauvres. Tableaux des riches. Poisson de Valence. Bois à brûler, & charbon de bois. Mariages prématurés, & pourquoi. Enterremens. Images montrées par des prédicateurs. Coliques, & mauvaises dents.*

Madrid, 13 Octobre 1769.

**L**A mort de la Reine n'a pas seulement inondé cette ville d'une quantité prodigieuse de sonnets imprimés, mais encore ses louanges retentissent dans toutes les rues, où elles sont chantées par des Mendiants aveugles en *Coplas & Seguedillas*. Hier au soir, me retirant à ma *Locanda* de beaucoup meilleure heure qu'à l'ordinaire, pour

me préparer à partir demain. J'ai fait appeler une de ces troupes qui chantoit sous mes fenêtres. Elle consistoit en trois hommes & en un jeune garçon ; il ne leur restoit pas entr'eux quatre un seul oeil. Deux de ces aveugles jouoient de la guitarre, un autre du violon ; & le quatrieme du violoncelle. Si je ne les avois pas vu, j'aurois eu peine à m'imaginer qu'ils fussent aveugles en les entendant jouer ; & j'aurois cru qu'ils avoient un livre de musique devant eux, tant ils jouoient en mesure. Ils se sont assis dans la salle, & après une symphonie bien exécutée, ils ont chanté alternativement plusieurs stances de différentes mesures, quelques-unes préméditées & d'autres impromptues. Je les ai fait commencer par les louanges de la Reine, ils en ont dit les choses les plus extraordinaires : outre le grand nombre de vertus chrétiennes & morales qu'ils lui ont attribuées, ils ont ajouté qu'elle étoit *una blanca rosa* (une rose blanche) *uno palido alheli*, (une pale giroflée) une *eau courante*, un *coursier rapide*, une *étoile brillante*, & enfin :

*La mas resplandiente*

*Diosa en el Cielo*

La plus resplendissante Divinité du Ciel.

Quel mélange d'images ! Cependant ne me traitez pas de sot lorsque vous me voyez m'efforcer à vous peindre des gens du peuple, & à decrire de petits objets. Il faut observer la maniere de penser, & les mœurs du vulgaire dans chaque pays, pour pouvoir se former une juste idée de la nation qui l'habite. D'ailleurs le peu que je connois de la nature humaine, je le dois principalement à l'attention avec laquelle je me suis attaché à examiner les hommes du plus bas étage, qui ont certainement une habileté toute particuliere & qui ne le cede en rien à celle des gens au-dessus d'eux ; pour se dérober aux observations : cette habileté est trop visible pour qu'elle puisse échaper à des yeux clairvoyants, si je pouvois séjourner ici quelque tems, j'aurois la plus grande attention à me mettre au fait de toutes les marques caracteristiques que l'on rencontre chez la populace ; & sur-tout chez cette espece que l'on distingue par le nom de *Majo* (il faut prononcer *Mako* comme s'il y avoit une forte aspiration sur l'*J*.) qui à ce que je m'imagine est un espece de personnage bas qui est un composé du poissard Parisien & du *petit maître* de la cité de Londres. Pour mieux expliquer mon idée je dirai que le *Majo* de Madrid est un homme du peuple, qui s'habille proprement, affecte

affecte la démarche d'un homme du bon ton, à l'air fier & menaçant; & ne laisse passer aucune occasion sans lâcher quelque fade plaisanterie. Ces qualités sont communes aux deux sexes: le Majo & la Maja, diront à tout moment, en parlant: *por vida de Dios, par la vie de Dieu.* Vous assurez par exemple que la journée est belle, le Majo confirmera cette observation en disant: *par la vie de Dieu*, cela est vrai; la journée est très-belle.

Il y a parmi notre populace, m'a dit *Dona Paula*, nombre de *Majos* & de *Majas*: & lorsque que nous nous masquons en Carnaval, leur habillement est celui que nous préférons généralement aussi bien que leur caractère. Cet habillement consiste pour les hommes en une veste, & des culottes bien justes; en des bas blancs, & des souliers blancs liés avec un ruban blanc au lieu de boucles; les cheveux ramassés dans un filet de plusieurs couleurs, & un *Montera* par dessus, en guise de chapeau. Le *Montera* est un bonnet de velours noir, d'une coupe toute particulière, qui est parfaitement juste à la tête, & couvre les oreilles. L'habillement de la Maja est une jaquette bien serrée, assez ouverte par devant pour former deux gros pendants sous le sein, qui ressemblent un peu

à des ailes, avec des manches fort justes aux poignets, une jupe courte, il n'importe de quelle couleur, un tablier noir, un mouchoir rayé couvrant exactement tout le cou, avec le filet & le *Montera* parfaitement semblables à ceux du *Majo*. Les coutures des deux habillemens ne sont point cousues; mais sont jointes par des rubans entrelassés. Tel est à peu près le vêtement de nos *Majes* & de nos *Majas*, les jours de fête; & je peux vous assurer qu'une jeune personne bien faite est fort agréable dans un pareil habillement.

Ainsi donc, lui-ais-je dit, vous vous masquez en Carnaval? Je vous prie, ma chère Dame, dites moi quelque chose de vos déguisemens. Courez vous les rues en masques, comme autant de Bacchantes, ainsi que nous faisons dans presque toute l'Italie durant ce tems?

C'est l'usage parmi le peuple, m'a répondu cette Dame: mais les honnêtes gens ne le suivent pas. Ils se font réciproquement visite en Carosse, & ils tâchent de se déguiser de manière à embarrasser quelque-tems leurs plus intimes amis, & à leur donner quelque peine avant que de pouvoir en être reconnus; ce qui cause quelquefois de plaisantes méprises. Nous donnons plusieurs bals masqués pendant le Carnaval, où

l'on admet tous ceux qui sont décemment vêtus. Quand à nos habits de masque, chacun suit sa fantaisie. Outre ceux de *Majos*, plusieurs ont des *Dominos*, & un plus grand nombre encore a du goût pour les différentes manieres de s'habiller qu'on suit dans plusieurs des Provinces de la Monarchie. Dans les Bals un peu nombreux cette façon de se masquer produit une grande variété de déguisemens. L'on y voit le *Catalan*, le *Gallicien*, le *Valencien*, & l'*antique Espagnol*. Ainsi que le *Serrano* & le *Culipardo*; c'est-à-dire les habillemens dont on fait usage dans les monragnes de la *Vieille Castille*, & en *Andalousie*. Ceux-ci portent différentes reliques, & des *Agnus Dei* de cire, pendus au cou, renfermés dans de petites boîtes d'argent.

Mais il n'est pas en mon pouvoir de vous décrire les différentes formes, & les caractères de nos habits de Carnaval; à peine trouve-je des expressions propres à vous les faire concevoir. Il suffit de vous dire, que nous tâchons en pareilles occasions de nous surpasser en invention & en élégance, & point du tout en magnificence; l'or, l'argent & les diamants nous étant interdits avec l'habit de masque.

Nous allons généralement aux Bals du Carnaval , & à nos autres assemblées de pur amusement , ajouta Dona Paula , *in Parejas* ; c'est-à-dire chacun avec sa chacune , tous deux déguisés , & vêtus en personnages de la même espece , savoir le *Majo* avec sa *Maja* , le *Serrano* avec sa *Serrana* , & ainsi de suite. Mais en dansant , presque tout le monde ôte son masque , ce seroit un signe de mépris pour la compagnie que de le garder.

Pour épargner au lecteur l'ennui d'une trop longue note. Je juge à propos d'ajouter ici , que depuis la date de la présente lettre , les coutumes que l'on suivoit en Carnaval ont souffert quelque altération à Madrid , le Roi y ayant fait construire une très-grande salle , nommée l'Amphithéâtre ; où des milliers de personnes se rendent deux fois par semaine pendant tout le Carnaval. Tout masque y est admis en payant vingt réaux (environ six francs) & y passe toute la nuit aussi agréablement qu'il se peut dans un pareil lieu. La place destinée pour la danse est assez spacieuse pour que trois cents paires puissent y danser à la fois : les sieges sont placés tout autour , disposés en Amphithéâtre ; avec trois vastes galeries au-dessus , qui peuvent contenir cinq ou six



mille autres personnes. La salle a quatre grands escaliers aux quatre coins, qui conduisent aux galeries, & à différens appartemens très-vastes, où l'on peut se faire servir à souper en viandes chaudes ou froides à son choix, ainsi que du caffè, du chocolat, de la limonade & d'autres rafraichissemens; le tout à très-bon marché; un nombre considérable de Domestiques, tous vêtus de même en habits pompadour, sont là, prêts à servir ceux qui demandent quelque chose: outre ces commodités, il y a encore deux grandes chambres dans chacune desquelles sont quatre lits, l'une pour les hommes & l'autre pour les femmes, qui se trouveroient tout d'un coup incommodés; des Médecins & des Chirurgiens préposés à cet effet sont toujours prêts à remplir leurs fonctions: il y a encore quatre maîtres à danser chargés de diriger les contredanses, & de montrer les différentes positions à ceux qui ne les savent pas bien. Je ne dois pas non plus oublier de parler de deux petites chambres qui ont des inscriptions sur la porte, l'une est: Jaula por los Paxaros, & l'autre Jaula por las Paxaras. C'est-à-dire, Cage pour les oiseaux mâles, Cage pour les oiseaux femelles. Si quelqu'un faisoit du bruit, ou se conduisoit d'une manière indécente, il y seroit renfermé pendant toute

la nuit par la garde qui est de service à la porte d'entrée.

J'ai vu près de six cents personnes danser à la fois le *Fandango* dans cet Amphithéâtre: il est impossible de donner une juste idée de cet amusement enchanteur. L'enthousiasme dont les Espagnols sont saisis au moment que l'on commence à jouer l'air du *Fandango*, ne sauroit se concevoir. J'en ai vu des centaines qui étoient à souper, quitter sur le champ la table, descendre en courant l'escalier, entrer confusément au lieu où l'on dançoit, regarder autour d'eux pour chercher une compagnie qu'ils trouvoient en un instant, l'homme & la femme se mettoient à danser avec une vivacité qu'on ne sauroit décrire, & si la place étoit assez spacieuse, il ne resteroit pas un seul spectateur. Ceux qui sont réduits à l'être, (& ils ne le sont que malgré eux) regardent avec admiration de leurs sièges en bas, ou de dessus les galeries, avec les yeux étincelans & les membres tremblans: ils animent ceux qui dansent par des cris & des battemens de mains. On trouve un petit livre intitulé *Bayle de mascarás* &c. imprimé à Madrid en 1763. qui contient l'ordre qu'on doit observer à l'Amphithéâtre. Si quelqu'un venoit à manquer à la

moindre de ces ordonnances ; il seroit sur le champ confiné dans l'une des Cages. La bande des musiciens qui y sont employés est composée de quarante Instruments ; qui jouent alternativement vingt à la fois ; de sorte que la danse n'est jamais interrompue tant que la nuit dure ; c'est-à-dire depuis neuf heures du soir jusqu'à six heures du matin.

La facilité que ce lieu procure pour l'amusement des habitans de Madrid, a presque anéanti leurs assemblées particulières & leurs bals domestiques, qui paroissent insipides comparés à ceux de l'Amphithéâtre. Les profits qu'y produisent les soupers & les rafraichissemens, suffisent à défrayer les dépenses ; par conséquent tout l'argent qu'on perçoit à la porte (près de six livres ainsi que je l'ai dit, par personne,) sert à l'embellissement des promenades publiques de la ville. Ce gouvernement a sagement fait servir un amusement public à une utilité publique, & le Comte d'Aranda, qui en a été l'inventeur l'a pris sous sa direction immédiate : il ne manque jamais à s'y trouver tous les soirs, pour empêcher qu'il ne s'y commette aucun désordre qui trouble la fête.

Parmi les différens statuts que l'on a établis, il y a une loi expresse qui interdit tout

or & tout argent sur les habits; il est aussi défendu aux Dames de porter d'autres diamants qu'une bague au doigt : le réglement met tout le monde à peu près sur un pied égal; pour augmenter encore cette égalité; on y a aussi introduit l'usage de se parler les uns aux autres, sans aucune distinction de rang ou de sexe, en se servant de la seconde personne du singulier; c'est-à-dire, du stile usité dans toute l'Espagne lorsqu'on parle aux gens du plus bas étage, ou à ses intimes amis. De cette façon la Duchesse & les grands de la première Classe, descendent de l'élévation où les place leur rang, pendant toute une nuit; leurs domestiques même semblent l'oublier, ainsi que ceux qui hors de l'Amphithéâtre ne seroient jamais assez hardis pour leur adresser la parole sans leur donner le titre de *Vosselencia* (abréviation de votre Excellence.) Mais cet oubli momentané de leur grandeur, se trouve amplement récompensé par la gaieté & la liberté qu'occasionnent cette espece d'égalité. Reprenons à présent le fil de notre lettre.

Ayant écouté pendant quelque temps les quatre aveugles qui chantoient les louanges de la Reine, & m'apercevant que la salle de la *Locanda*, commençoit à se remplir de

gens, qui étoient accourus pour entendre le chant & les instrumens : Je leur ai dit de jouer le *Fandango*. Tous ceux qui se sont trouvés présens se sont mis sur le champ à danser ; mais à leur grande mortification l'hôte, le *Seigneur Zilio*, est venu en courant nous interrompre : *Corpetonazzo* ; s'est-il écrié dans son langage, en m'adressant la parole ; ordonnez à ces drôles de se taire ou nous sommes tous perdus. Ne vous souvient-il plus que la Reine vient de mourir, & que vous êtes dans une Auberge ? Je vous prie, de leur imposer silence, ou les *Alguazils* seront ici dans une minute & ils nous emmeneront tous au Diable.

Cette remontrance m'a parue très-convenable, j'ai renvoyé les aveugles après leur avoir distribué quelques réaux ; & j'ai été souper ; au grand déplaisir de quelques jeunes filles des maisons voisines, qui s'étoient rassemblées au son des instrumens ; & dont les talons commençoient à se remuer ; ainsi qu'il arrive toujours dans toute la contrée dès qu'elles entendent leur cher *Fandango*.

Que me reste-t-il encore à vous dire ? La première chose sûrement qui me passera par la tête, & sans m'embarrasser que mes transitions soient bien amenées, n'étant pas

possible de joindre des matieres d'une nature tout à fait différente, sans employer un plus grand travail sur la maniere de les faire qu'elles n'en valent la peine.

Les Espagnols ont des façons de parler, en s'adressant aux Dames, qui paroistroient ridicules dans toutes les langues que je connois. Lorsqu'ils s'approchent d'elles, ils ne leur disent pas qu'ils sont leurs très-humbles *serviteurs*, leurs *très-obéissans*, &c. ainsi que cela se pratique en Italie, en France ou en Angleterre; mais qu'ils leur *baisent les pieds*, ou *se mettent à leurs pieds*, & lorsqu'il prennent congé d'elles, ils les supplient, de *les laisser à leurs pieds* ou *sous leurs pieds*. Elles payent de leur côté ce compliment par celui-ci, *puissiez-vous vivre mille années*, ou *allez avec Dieu*, *allez avec la Vierge Marie*, & lorsqu'elles veulent témoigner du respect, elles disent *qu'elles leur baisent les mains*: vous trouverez peut-être que les Espagnols poussent trop loin la politesse, surtout les compliments que les hommes font aux femmes; mais l'usage général affoiblit considérablement le sens littéral des mots flatteurs dans tous les pays, & l'humilité de leurs expressions ne fait aucun tort à cette grande familiarité qui est si commune ici entre les deux sexes.

Je vous ai dit hier, que toutes les fois que le Roi sortoit de la ville, une demie douzaine de ses *Gardes du Corps* précédoit son Carosse à cheval. Ce corps consiste en trois Compagnies de deux cents hommes chacune, on les distingue par les noms de Compagnie *Espagnole*, de Compagnie *Italienne*, & de Compagnie *Flamande*, d'après celui des différentes nations qui les composent. Leur uniforme est bleu céleste, galonné en argent. Chacun de ces individus est supposé être de la *première noblesse*, *vieux Chrétien*, & exempt de tout mauvais sang. J'ai feu me procurer la liste des différens articles que le Roi leur fournit, parmi lesquels il y en a quelques-uns qui pourront vous paroître singuliers. En voici la copie.

„ Tous les deux ans un uniforme; c'est-à-dire habit, veste, & culottes.

„ Un ceinturon & une bandoulière tous les deux ans.

„ Une épée à garde d'argent en entrant, que l'on est tenu de rendre à la Compagnie en cas de mort, ou en quittant le corps.

„ Un chapeau bordé avec une Cocarde de crin teint en rouge, tous les deux ans.

„ Deux verges de ruban noir, & une

„ rosette de ruban noir chaque année  
 „ pour la queue.

„ Une paire de bas de laine rouges par  
 „ année,

„ Un quart de verge de mousseline par  
 „ année, pour un col.

„ Une paire de gands de peau annuel-  
 „ lement.

„ Uné dragonne en soye annuelle-  
 „ ment, pour l'épée; *rouge* pour la Com-  
 „ pagnie Espagnole, *verte* pour l'Italien-  
 „ ne, & *jaune* pour la Flamande.

„ Quarante cinq réaux tous les deux ans  
 „ pour deux chemises.

„ Une livre de charbon par jour, &  
 „ sept chandelles & demie par mois.

La solde de ces gardes n'est que de cent  
 quarante réaux par mois; de sorte que ceux  
 qui n'ont rien de chez eux sont assez à  
 plaindre, ainsi que vous pouvez facilement  
 vous l'imaginer, quoique chaque Compag-  
 nie ait le privilege d'avoir son propre bou-  
 cher qui lui fournit la viande un peu au-  
 dessus du prix ordinaire.

Ce sont tous des hommes choisis, jeunes  
 & robustes, il est même nécessaire qu'ils  
 soient tels, car l'exercice qu'ils font en ga-  
 loppant devant le Roi & la famille Royale  
 est très-violent. Il sont tous logés dans des  
*Quarteles*, (*Barraques*,) quelque part



que le Roi se trouve ; ils sont deux , trois , & jusqu'à quatre dans une chambre , dont l'ameublement n'est presque composé que de leurs lits : c'est-à-dire d'autant de matelats que d'hommes : ces matelas ne sont point trop tendres , étant rembourrés d'étoupes grossières ; on donne à chacun une paire de draps , qui ne sont pas des plus fins , qu'on lave tous les mois. Il est inutile de vous dire que les Officiers de ce corps sont tous de la première distinction.

Ces trois Compagnies de Gardes à Cheval , ainsi qu'une autre d'Infanterie nommée *Gardes Hallebardiers* ; sont presque (16) les seules troupes que l'on voit dans

(16) Depuis la date de cette lettre , la situation de Madrid est prodigieusement changée à cet égard : La révolte inopinée des habitans contre l'odieuse administration du Marquis de Squillace , arrivée le 23 Mars 1766 , a été cause que l'on a mis dans cette ville une garnison de dix mille hommes ; depuis lors le Roi n'en sort plus , comme il faisoit ci-devant , sans presque aucune garde ; actuellement deux files de soldats bordent les rues par où il passe , à commencer de la grande porte du Palais jusqu'à plus d'une demi lieue dans la Campagne. Ses dix mille hommes sont logés dans différens quartiers , & font la patrouille dans la ville tant à pied qu'à cheval , ces patrouilles occupent plusieurs centaines d'hommes chaque nuit. Vous vous imaginez bien que le peuple de Madrid n'essayera plus de se soulever , ayant dans ses murs un corps aussi formidable de troupes réglées pour le contenir. Malgré cela

cette paisible Capitale. Les *Hallebardiers* sont chargés de la garde de la partie inférieure du palais, & les *Gardes du Corps*, sont faction dans les appartemens du haut : si vous desirez un état distinct des forces de terre & de mer actuelles de ce Royaume, vous n'avez qu'à vous procurer un Almanach Espagnol, où vous verrez qu'elles se montent en tout à environ cent cinquante mille hommes.

Les vivres ne sont pas aussi chers dans cette ville que je l'aurois cru, relativement à sa population, & à sa situation au milieu d'une province qui n'est rien moins que fertile. Une pauvre famille composée de cinq ou six personnes peut se procurer journellement le pain, la viande & le vin nécessaires pour sa subsistance à un real par tête. Le pain est ici aussi bon qu'en tout autre pays, mais le vin dont le commun peuple fait usage pour sa boisson n'est point du tout de mon goût. Le bœuf, le veau & la volaille sont rarement assez bon marché pour que le pauvre puisse en acheter; mais le porc & le mouton ne sont

il parvint dans le tems à son but; le détesté Squillac fut forcé de quitter le Royaume, on ne mit point l'impôt sur le pain, qu'on avoit projeté; & qui fut le principal prétexte de la révolte.

point chers. La nourriture ordinaire du peuple consiste en mouton frais & salé, en cochon, bouillis ensemble avec des fèves seclies, des pois chiches, des oignons, & en herbes potageres.

Les jours maigres il se nourrit de morue, & de sardines, qu'il apprête de différentes manieres; mais toujours avec une si grande quantité de *Pimienta* (poivre d'Espagne) qu'il est difficile à un étranger de pouvoir se faire à un pareil mets. Les plus pauvres ne vivent presque que des distributions de vivres que font ici plusieurs couvents tous les jours de l'année: par ce moyen le mendiant est assuré d'un pain & d'une écuelle de bouillon souvent accompagnée d'un morceau de viande: ce pourroit bien être la principale-raison du peu d'importunités que l'on essuie de la part de ces gens-là dans les rues.

Quant aux tables des riches, elles sont aussi somptueuses que partout ailleurs. Un grand de la premiere classe me disoit l'autre jour, qu'il étoit obligé de dépenser plus de la moitié de ses revenus pour l'entretien de sa table, & ses revenus montent cependant à quinze mille livres sterling; il n'a pu me donner aucune raison de cette prodigalité, sinon que c'est l'usage d'en agir ainsi, & que tout le monde fait de

même. Le poisson seul lui revient à deux mille livres par année: il faut que vous sachiez que Madrid est obligée de tirer celui de mer de Valence, qui en est éloignée de près de soixante & dix lieues.

Les deux articles les plus chers à Madrid sont, à ce qu'il me paroît, le bois à bruler & le charbon. Les cent livres pesants de l'un & de l'autre coutent environ six francs. C'est ce qui fait que les cheminées sont si peu de mode ici. Les pauvres pendant l'hyver se chauffent au soleil, enveloppés jusqu'au nez dans leurs amples *Capas* & les riches sont assis autour d'un mortier placé au milieu d'une chambre, & plein de charbons bien allumés.

Vous pouvez avoir oui dire, que les peres & les meres de ce pays marient leurs filles beaucoup plutôt que l'on ne les marie ailleurs; il est réellement très-ordinaire de voir de jeunes personnes liées par le Sacrement qui ont à peine atteint leur douzieme ou treizieme année: parmi nombre de raisons que les parens ont pour ces mariages prématurés; en voici une qui me paroît sans réplique, c'est que les jeunes femmes peuvent aisément se procurer le mari qu'elles veulent sans leur demander leur consentement. Celle qui a du goût pour quelqu'un, lui remet une bague, ou  
tout

tout autre gage du desir qu'elle a de devenir sa femme ; & l'assure qu'elle n'aura pas d'autre mari que lui. Le jeune homme va trouver son curé, lui fait part de l'envie qu'il a d'épouser une telle femme, lui montre le gage qu'elle lui a donné de son amour, & le requiert d'accélérer la conclusion de ce mariage. Le curé va chez les parents de la fille, la fait appeller en leur présence, lui montre le gage qu'elle a donné, & lui demande s'il est vrai qu'elle veuille prendre un tel pour son mari. La Demoiselle répond affirmativement, & les parens sont forcés de consentir souvent à son mariage, avec un homme qu'ils n'auroient jamais voulu admettre dans leur famille. S'il leur passoit par la tête de s'opposer à la volonté de leur fille, le curé la conduiroit dans un couvent, où elle seroit retenue pendant quelques jours sans pouvoir recevoir de visites de son amant ; & si pendant ce court espace les parents ne pouvoient parvenir à la faire changer de sentiment, le mariage auroit lieu malgré toutes leurs oppositions. On m'a conté qu'un cuisinier françois, enleva il y a peu de jours, de cette manière, la fille d'un Avocat qu'il servoit. Cette loi ne s'étend néanmoins pas jusqu'à la principale noblesse : les filles de condition ne parviennent

pas si facilement à se procurer pour marier les hommes qui leur plaisent : mais parmi la classe moyenne & celle du dernier rang. Je suis convaincu qu'il se contracte tous les ans un grand nombre de ces mariages de caprice sans que cela étonne personne ; on les regarde comme quelque chose de fort ordinaire.

Un autre privilège que les jeunes femmes ont ici, & dans tout le Royaume, c'est que lorsqu'elles se trouvent enceintes, elles sont aussi très-sûres d'être promptement mariées, l'homme qu'elles accusent de les avoir engrossées doit les épouser sur le champ, ou être conduit en prison, & y souffrir plus de tourmens qu'il ne sauroit en supporter. Je ne déciderai point jusqu'à quel degré pareilles loix & pareilles pratiques peuvent contribuer au bon ordre & à l'avantage général de la société ; mais on peut croire avec quelque apparence de raison, que les Espagnols ne s'aperçoivent pas qu'il en naisse de grands inconvéniens, au prejudice du bonheur public, sans cela ils ne tarderoient pas à les abolir, n'étant pas possible pour une nation de laisser subsister longtems une loi ou un usage, qui causeroit du désordre, & seroit nuisible.

Il se trouve parmi les loix Espagnoles

une loi qui me paroît excellente, qui est que le fils aîné d'un grand ne sauroit épouser l'héritière d'un autre grand. Nous avons ici la Comtesse de *Bénévent*, dont la fille héritera de cinquante mille pistoles de rente, conformément à cette loi, elle doit épouser le second fils du *Duc d'Opuna*, qui comme cadet n'a rien à prétendre. Si le fils aîné de ce Duc avoit pu être son mari, il auroit été le sujet le plus opulent de la chrétienté, mais la loi l'obligera à épouser une fille qui ne sera pas mieux partagée que son cadet : de cette façon l'Espagne aura deux familles au lieu d'une, toutes deux assez riches, ce qui vraisemblablement ne seroit pas sans cela.

Ici, comme en Italie, les morts sont portés en terre le visage découvert, & toujours précédés d'une longue procession de prêtres, & de gens chantant des pseauxmes & des litanies en marchant, portant des cierges allumés à la main. Les grands sont revêtus de leurs habits de cérémonie, dans lesquels on les enterre; le reste du peuple est couvert de robes de moines & de religieuses; les jeunes personnes & celles qui n'ont pas été mariées, ont une couronne de fleurs artificielles sur la tête. Vous vous imaginerez sans peine que le nombre des prêtres & des cierges est pro-

portionné aux facultés des familles qui décident du plus ou du moins de pompe de ces convois funebres.

On m'a dit, que les moines avoient depuis peu introduit ici l'usage de présenter des images à leurs auditeurs vers la fin de leurs sermons, afin de donner une plus grande efficacité à leurs discours. Un moine, par exemple, après avoir donné carrière à son éloquence avec toute la chaleur imaginable, sur les tourments de l'enfer, fera signe à quelqu'un de sa suite, de lui apporter l'image qui représente les Diables enfonçant des fers rouges & aigus dans le corps des pécheurs. Les Diables, comme vous pouvez bien vous l'imaginer, sont peints sous des formes très-effrayantes, avec des cornes, des griffes, & des queues de serpent. Les ames sont représentées par des filles, uniquement parce que le mot âme est du genre féminin dans cette langue ainsi que dans plusieurs autres. Le Reverend Pere plantera une torche allumée devant l'image, afin qu'elle soit mieux vue par les spectateurs; & de la voix la plus tonnante il menacera les impénitens de tourments éternels, semblables à ceux que le peintre a tracés. Les prédicateurs anglois se contentent d'engager les hommes à renoncer à leurs péchés;



mais les Espagnols voudroient les convertir par la terreur. C'est dommage que l'auteur de *Fray Gerundio*, n'ait pas été encouragé dans son projet de réformer la chaire en Espagne. Cette pratique, qui est ici tout à fait nouvelle, lui auroit fourni la matière d'un Chapitre pour la seconde édition de son ouvrage.

Ici finit la relation de ce que j'ai vu & entendu pendant la semaine, que je viens de passer dans cette noble Capitale. J'espère que vous trouverez mon temps assez bien employé. Il est certain que ma relation auroit été beaucoup plus longue & plus intéressante, sans la saleté & la puanteur qui me chassent. C'est à cette cause que les médecins attribuent une espèce de colique souvent mortelle, que l'on peut nommer la peste particulière de Madrid. Un autre déplorable effet de cette puanteur est la perte totale des dents des habitans de cette Capitale. Les Espagnols hors de Madrid ont généralement des dents dont la blancheur mérite l'épithète poétique d'yvoire. Mais ici c'est tout le contraire. C'est grand dommage, surtout à l'égard des femmes dont les yeux noirs, l'air enjoué, & la vivacité seroient capables, sans la laideur de leurs bouches, de subjuguier Xénocrates même.

## L E T T R E L X I.

*Places dans toutes les villes pour les combats de Taureaux. Cruauté naturelle à l'homme. Femme charitable. Petites Chapelles à côté des grands chemins. Colleges ruinés ou en ruines.*

*Alcala de henarez, 14 Octobre 1760.*

J'AI quitté Madrid ce matin sur les huit heures, ce n'a pas été sans regret; n'ayant rencontré personne dans cette ville qui n'ait cherché à m'obliger. Hors de la porte par laquelle je suis sorti, est un amphithéâtre d'une vaste étendue, où l'on donne plus fréquemment des combats de taureaux que dans la *grande Place*, dont j'ai déjà fait mention.

Il paroît que ces combats, ainsi que le Fandango, sont les plus fortes passions des Espagnols. Ils n'y a pas une seule ville dans ce Royaume, qui n'ait une place destinée à ces combats, les étrangers ainsi que les gens du pays m'ont répété plusieurs fois, que même les plus pauvres habitans des

plus chérifs villages, hors d'état de faire la dépense qu'exige l'achat d'un taureau se courtoient souvent pour se procurer un bœuf ou une vache, & les combattre montés sur des ânes à défaut de chevaux ou d'autre monture. Autrefois il n'étoit permis qu'aux Gentilshommes de combattre un taureau à cheval ; mais le tems a aboli cette loi ; actuellement ce genre de combat est le partage des gens du plus bas étage : néanmoins il arrive encore quelquefois que des gentilhommes hazardent leur peau aux atteintes des cornes d'un taureau pour montrer leur courage ou se rendre agréables à leurs maîtresses, surtout aux combats de la *place majeure* auxquels le Roi & toute la cour ne manquent jamais d'assister. Je n'ai pas le tems de remonter en historien jusqu'à l'origine de ces combats : ils doivent certainement leur existence à la cruauté, ou je suis bien trompé. Le penchant à la cruauté est naturel à l'homme, & l'un de ceux qui le caractérisent. Vous êtes étonnés & fâchés en même temps d'une pareille proposition ; cependant quoique dure, elle n'est pas moins véritable, témoin le plaisir que nous avons à faire du mal avant d'avoir atteint l'âge de raison, témoin la multitude brutale qui court avec empressement pour voir des spectacles san-

glâns & dangereux; témoin les combats des athlètes chez les Grecs, les blessures des gladiateurs chez les Romains &c. la foule contemple avec ravissement un *volp* (17) périlleux, ou les coqs se perçant mutuellement les côtés ou l'estomac avec un acier aigu; la foule environne le malheureux qu'on va étrangler, rompre vif, ou bruler. Ces inclinations ne nous sont-elles pas naturelles, & ne prouvent-elles pas une cruauté innée? Si ce n'étoit l'éducation qui la contient, quelle abominable race ne fériens-nous pas!

Telles ont été les idées qui m'ont occupé en voyant cet amphithéâtre: peu après l'avoir quitté nous avons traversé le *Manzanarès*, & une lieue plus loin une autre petite rivière qui porte le nom de *Xarama*. On assure que le Roi est dans l'intention de les joindre, & de faire servir les eaux réunies de ces deux rivières aux progrès de l'agriculture. Si cela venoit jamais à s'exécuter le pays d'alentour ne paroît

(17) Spectacle Italien, dans lequel un homme se hazarde à descendre le long d'une corde, dont l'un des bouts est attaché à la cime d'un clocher, & l'autre au bas de quelque bâtiment vis-à-vis. Il est quelquefois arrivé à ces droles de lâcher prise, & ils se sont mis en pieces en tombant.

roitroit pas aussi aride & aussi desert qu'il le paroît actuellement, étant entierement sablonneux, & destitué d'arbres.

A deux lieues par delà le *Xarama*, se trouve un chétif village nommé *Torréjon de ardoz*, environné d'un petit nombre de jardins potagers, & de champs: nous nous y sommes arrêtés pour nous rafraîchir, & pendant qu'on préparoit une omelette, je me suis apperçu que la maitresse de la *posada* se tenoit à la porte, les deux mains pleines de *quartillos*, qu'elle distribuoit à quantité de pauvres qui s'y étoient assemblés pour recevoir ses aumônes; j'ai pris la liberté de lui demander quel étoit le motif de sa liberalité. *C'est pour les ames du purgatoire* m'a-t-elle répondu; j'ai déjà remarqué que les *ames* en Espagne sont un des moyens les plus efficaces de reveiller & d'émouvoir la charité. Les prêtres & les mendiants leur ont les plus grandes obligations, parce que leurs revenus les plus assurés proviennent du desir que les Espagnols ont d'alléger les tourmens des ames du purgatoire, ce qu'ils croient infailliblement effectuer en distribuant des aumônes aux pauvres, & en faisant dire des messes. La maitresse de la *Posada*, à ce qu'elle me dit avoit fixé quatre jours de l'année, où elle donnoit de l'argent aux

pauvres du voisinage ; le jour d'aujourd'hui est précisément l'un des quatre.

En voyageant en Espagne on rencontre aux côtés des grands chemins des Chapelles qu'on distingue par le nom d'hermitages quoi qu'elles ne soient habitées par aucun hermite, ces hermitages sont très-petits, & n'ont point de fenêtre, ils n'ont d'autre ouverture qu'un trou à la porte, par lequel les voyageurs jettent des *Quartillos* & des *Ochavos* en dedans, le tout pour les âmes du purgatoire suivant l'usage. J'ai mis pied à terre pour en examiner une par le trou de la serrure, mais je n'ai rien pu distinguer de ce qu'elle contenoit, excepté une lampe qui donnoit à peine une foible lumière. J'ai demandé au Caleffero à quoi servoit une lampe allumée dans une Chapelle où personne n'habitoit. *Elle sert à éclairer les saints de bois*, m'a répondu le drôle d'un ton railleur, il faisoit allusion aux saints de bois qu'on place ordinairement dans ces hermitages. Je n'ai pu retenir ma surprise en entendant les expressions hardies de cet incrédule coquin : j'avois cru jusqu'alors que les habitans des campagnes n'osoient jamais faire de plaisanteries sur les saints de bois ; l'ayant sérieusement repris de son étourderie, il a ajouté assez malicieusement, qu'il n'étoit pas Ca-

Millan, mais Catalan, & qu'il avoit *Voyagé en France*. Vous avez peu profité de vos voyages, lui ais-je dit, si vous n'avez appris qu'à vous moquer de ce qui est réputé sacré dans votre pays, & je pense que vous feriez mieux de vous attacher à votre religion, pour éviter qu'il ne vous en arrive quelque malheur: il n'appartient point aux Catecheros de plaisanter sur les *saints de bois*, leur devoir est d'avoir soin de leurs mules, & d'éviter de tomber entre les mains de l'inquisition. Cette reprimande à laquelle il ne s'attendoit pas de la part d'un étranger l'a fait rougir, il s'occupe actuellement à gagner Baptiste, pour l'engager à me prier de ne pas le dénoncer à l'Inquisiteur général de *Sarragosse*.

Un moment avant cinq heures nous sommes arrivés à *Alcala*, distante de six lieues de Madrid, nous y sommes entrés par la porte de *St. Jacques*. Laisant à Baptiste le soin de commander le souper, j'ai été voir la ville. Dans quelques parties elle paroît assez bien, elle a plusieurs rues unies, & une assez jolie place. Son université a été autrefois très-célebre. Elle a été fondée, dit l'historien Mariana, vers la fin du quinzieme siecle par un Archevêque de *Toledo*, sur le modele de celle de *Paris*; ainsi que cette dernière, & que

plusieurs autres; elle consiste en un certain nombre de colleges, situés dans différens quartiers de la ville.

Le premier dans lequel je suis entré, se nomme *College du Roi*; parce qu'il a été bâti par Philippe III à ce que m'a dit le portier qui en a la garde. Ce portier en est à présent l'unique habitant il est abandonné depuis longtems, & tombe visiblement en ruine. Les apartemens ci devant habités par les étudiants s'étendent autour d'un quarré; décoré d'un double portique.

En sortant de ce College, j'ai rencontré un Augustin à la porte de son couvent; lui ayant fait la révérence, je l'ai prié de me permettre de voir son église & sa maison. Il ma fort honnêtement accordé ma demande & m'a conduit par tout: trois des autels de cette Eglise méritent d'être vus; leur sacristie est sûrement l'une des plus belles d'Alcala; curieusement ornée de dorures & de peintures. Tandis que je m'occupois à l'examiner, un second moine m'a présenté de la limonade & quelques biscuits; & comme je me préparois à les quitter, après les avoir remercié de leurs politesses, ils ont tous deux voulu m'accompagner pour me faire voir la ville.

Nous avons passé devant l'église des Jésuites, qui étoit déjà fermée. Si l'in-



## LONDRES A GÈNES. 157

rière est proportionné à l'extérieur elle doit être très-belle. Nous avons ensuite été visiter le *grand College de St. Ildefonse*, le plus superbe édifice d'Alcala. Il consiste en trois vastes cours; la première est la plus belle; elle est entourée de trois portiques fort élevés les uns au dessus des autres. Il y auroit assez de place dans ce College, s'il étoit en bon état, pour quatre cents étudiants; mais il tombe en ruine, comme celui *du Roi*; de sorte que ceux qui l'habitent actuellement ne sont guère qu'au nombre de quinze ou de seize. Ils portent des robes fort amples & des bonnets carrés. Ces robes & ces bonnets sont couleur de safran. J'en ai aperçu quelques uns formant un groupe occupés à disputer très-sérieusement, j'ai remarqué qu'ils faisoient usage de la langue latine, ainsi que cela se pratique en Italie dans la plus grande partie de nos universités; cet usage n'est point du tout de mon goût: il accoutume les jeunes gens à s'exprimer en latin d'une manière foible & barbare.

Nous avons traversé, les deux Augustins & moi, les trois cours & avons passé tout auprès d'un autre College nommé de *St. Augustin*; qui ne sera plus dans peu qu'un amas de décombres: à côté de ce dernier est celui de *St. Thomas*, qui est pareille-

ment désert, & tombe en ruines. „ Dans  
 „ ce College, si l'on en croit la tradition,  
 „ le grand Cardinal Ximenès a été élevé  
 „ (me dit l'un des moines) & lorsqu'il  
 „ parvint à l'archevêché de Toledé, cette  
 „ université fut dans un état très-florissant  
 „ sous sa puissante protection, vous voyez  
 „ la situation dans laquelle un petit nom-  
 „ bre de siècles l'ont reduite. De son  
 „ temps elle avoit dix mille étudiants, à  
 „ présent à peine en reste-t-il cent. Les  
 „ longues guerres, l'ignorance & Salaman-  
 „ que ont enlevé à cette ville ses étudiants,  
 „ & Madrid sa noblesse & ses habitants  
 „ les plus considérables; de sorte qu'Alca-  
 „ la, jadis la première ville de Castille,  
 „ est actuellement l'une des plus pauvres  
 „ du Royaume.”

Tout en nous entretenant de cette ma-  
 niere, nous sommes arrivés au *College de*  
*Masanga*, autrefois un édifice plus spa-  
 tieux même que celui de *St. Ildefonse*. Il  
 renfermoit jadis quatre ou cinq cours  
 entourées de superbes portiques; il se  
 trouve actuellement au même état que  
 ceux de *St. Thomas* & *du Roi*, & même  
 encore plus dégradé. La majeure partie  
 de ses murailles est tombée dans les sou-  
 terrains, & un nombre prodigieux d'ar-  
 raignées font leurs toiles dans les creva-

ses des marches rompues de son principal escalier. Il y avoit dans les commence-  
mens assez de place pour loger mille étu-  
dians, il n'y a actuellement qu'un petit  
coin de cet édifice habité par une demie  
douzaine.

J'aurois volontiers visité le reste de ces  
tristes colleges, surtout celui qui porte le  
nom de *College Irlandois*, dans lequel  
aucun étudiant n'est admis qu'en prouvant  
qu'il est né en Irlande, ou dans la Grande-  
Bretagne, & Catholique; mais la nuit  
étant venue; j'ai été forcé de me séparer  
de mes honnêtes conducteurs, & de re-  
tourner à ma *Pesada*. Dans plusieurs uni-  
versités les habits des étudiants sont noirs;  
mais ici chaque College a sa couleur par-  
ticulière qui le distingue. Celle des Irlan-  
dois est verte, les moines me dirent que  
depuis plusieurs années le nombre des étu-  
dians de cette nation n'avoit jamais passé  
douze. Ils entrent ordinairement dans les  
ordres dès qu'ils ont atteint l'âge fixé, &  
retournent dans leur patrie pour y faire les  
fonctions de missionnaires, & tâcher d'y  
convertir des ames à l'Eglise Romaine. Des  
dix-neuf ou vingt Colleges qui composent  
cette université, les deux tiers sont absolu-  
ment inhabitables, & l'autre tiers dans un  
état déplorable. Quelle situation pour une

ville que tant d'hommes ont tâché d'illustrer par la culture des sciences ! La principale cause de cette triste révolution me paroît avoir été le défaut d'un revenu fixe & permanent. Ce défaut l'a mise à la discrétion du trésor Royal, & cette ressource a été si précaire que chaque college s'est graduellement détruit ; les Rois d'Espagne n'y ont apporté aucun remède ; ils ont pensé avoir plus besoin de soldats que de sçavans.

*Alcala*, portoit chez les Romains le nom de *Complutum* elle ne comptoit au quinzieme siècle pas moins de soixante mille habitans, sans y comprendre les membres de l'université. A présent elle n'en a que quatre à cinq mille, dont il y en a fort peu qui soient à leur aise. On m'a assuré qu'une des plus belles maisons de la ville ne se louoit ordinairement qu'environ vingt schellings sterlings par année. De loin elle a une assez belle apparence, étant entourée d'un mur morefque, abondamment pourvu de tours, ainsi que *Toledo* & plusieurs autres villes d'Espagne.

## L E T T R E . L X I I .

*Productions de quelques Provinces Espagnoles. Vie d'un muletier. Riviere nares. Manufacture de Draps à Guadalaxara. Cuisinier François. Hermitage dans une vallée avec une inscription &c.*

Torrixa 15 Octobre 1760.

C E matin je me suis levé longtems avant le jour, & j'ai marché seul jusqu'à la *venta de Mecho* qui est environ à une lieue d'Alcala: réfléchissant pendant tout le chemin à la triste destinée de son Université.

Je me suis arrêté près d'une heure à la *venta*, assis sur une chaise branlante devant le feu avec neuf ou dix muletiers, qui y avoient passé la nuit, & se préparoient à partir pour Madrid, ou parmi plusieurs autres choses ils transportent du bœuf & du veau d'Arragon.

J'ai appris par les discours de ces gens, que le bœuf & le veau qu'on mange dans cette Capitale, y venoient principalement d'Arragon, le porc d'Estramadour, le mouton & la volaille de *Toledo* & de *Léon* le poisson de mer, les légumes, & les fruits

de *Valence*, le pain de la vieille *Castille*, & le vin & le fromage de la *Manche*. La majeure partie de ces provisions y est transportée par des mulets : on voit de longues & continuelles processions de ces animaux allant & venant le long des chemins des environs de Madrid.

Après m'être bien chauffé, la matinée étant très-froide, & avoir avalé une couple d'œufs frais, j'ai pris congé des muletiers, & j'ai été attendre mes Calesteros à la *venta de St. Jean*, qui est éloignée d'une lieue de celle de *Meco* : elle étoit pareillement pleine de muletiers allant à Madrid & en revenant. Les pauvres gens mènent une vie fort dure, suivant de jour à pied leurs bêtes, ne se nourrissant presque que de pois chiches, & de morue qu'ils mangent trois fois par vingt-quatre heures, & dormant la nuit sur la terre dans les écuries à côté de leurs mules, chacun enveloppé de sa *manta* ou dans une couverture de mulet, avec un bât sous la tête en guise de traversin. Autant cependant que j'ai pu m'en appercevoir en les observant soigneusement pendant ce voyage, il seroit difficile de trouver un ordre d'hommes plus gais & de meilleure humeur que les muletiers Espagnols : ils ne paroissent presque jamais fatigués ; & malgré leurs longues

promenades de jour, ils sont toujours prêts à danser par tout où ils rencontrent des femmes le soir, après avoir pansé, & étrillé leurs bêtes, & donné leur *cevada* ou portion de paille hachée. Il ne sont pas de moins belle humeur en route; ils se raillent les uns les autres autant que la portée de leur esprit le leur permet. Chantant très-souvent en chœur; cet exercice continuel rend leur voix flexible; de sorte que plusieurs l'ont assez agréable; & qu'il y en a très-peu parmi eux qui l'aient faussé, quoi qu'ils ignorent la musique. Ils ont en général l'air mâle, étant d'une bonne taille, & parfaitement bien faits; un peintre ne dédaigneroit point de peindre leurs visages hâlés, fréquemment ornés de sourcils noirs, de longs nés, & de levres épaisses. Je les ai souvent vu manger & ai envié leur appétit, quoiqu'il s'en faille beaucoup que j'aie sujet de me plaindre du mien depuis que je me trouve en Espagne, à l'exception des huit jours que j'ai passés à Madrid. La plus grande partie d'entr'eux boit plus en un seul repas que je ne boirois en trois jours. Jamais leurs *barrachos* ne se trouvent vuides, cependant ils ne s'enivrent jamais, l'ivrognerie étant le vice que les Espagnols de tous rangs détestent le plus.

Vers les huit heures mes *Calefferes* m'ont joint & nous avons encore fait trois lieues jusqu'à *Guadalaxara*, ville qui contient entre six & sept mille habitans à ce qu'on m'a dit : environ un demi mille avant que d'y arriver, nous avons traversé la bruyante rivière *Nares* sur un pont de bateaux, parce que celui de pierre, sur lequel on la passoit, avoit été emporté depuis quinze jours par le débordement subit de ses eaux.

L'auberge de *Guadalaxara* est beaucoup meilleure qu'aucune de celles que j'ai vues jusqu'à présent en Espagne. Elle est tenue par un François très-replet, qui, outre une soupe & quelques ragouts m'a servi une paire d'excellentes perdrix, & une broche pleine de petits oiseaux pour mon diné : pendant qu'on le préparoit, j'ai été voir la manufacture de draps, qui est regardée, après celle de *Ségovie*, comme la plus considérable du Royaume. J'y ai compté soixante & quatorze métiers tous dans un seul appartement au rés de chauffée & plusieurs autres dans des chambres au dessus. Le directeur de cette manufacture est un Biscayen très-poli qui m'a conduit par tout, m'expliquant tout ce qui demandoit quelque explication. Il m'a montré plusieurs échantillons de draps, &



m'a m'assuré que pendant ces trois dernières années on y en avoit fabriqué annuellement environ quatre mille pieces. On n'y fabrique que des Draps-superfins ; cependant, suivant ce qu'il m'a dit lui-même, on n'y est pas encore parvenu à les rendre aussi serrés, & d'aussi bon usage que les Draps-superfins d'Angleterre. Leur écarlatte est la plus estimée, & le Biscayen prétend que sa couleur est comparable à celle des Gobelins.

La maison où est placée cette Manufacture étoit auparavant le Palais d'un Grand d'Espagne qui l'a vendu au Roi. Sa Cour est ornée de statues pédestres en marbre, qui ne tarderont pas à tomber de leurs pieds d'estaux, si personne n'en prend plus de soin que le Directeur. L'entretien de cette Manufacture coûte annuellement à sa Majesté plusieurs milliers de pistoles, pour que le drap qui en sort puisse se vendre à un prix honnête ; ce qu'on ne pourroit pas faire sans cela ; la dépense des ouvriers étant actuellement trop considérable ; ce sont presque tous des étrangers que l'on n'y retient que par la paye exorbitante qu'on leur donne. Le Directeur espere qu'en peu d'années plusieurs gens du pays apprendront ce métier, & alors, dit-il, la Manufacture ne subsistera pas entierement,

comme elle fait à présent, des libéralités du Roi.

Le *Posadero* François m'a dit à diné, que pendant les trois jours suivans je ne trouverois point de raisins dans mon chemin pour remplir mon panier comme de coutume: cependant à peine ais-je eu fait une lieue l'après midi que j'ai été convaincu que son avertissement étoit aussi faux & aussi ridicule que désagréable: précisément à une lieue de *Guadalaxara*, on rencontre *Taracena*, village qui a assez d'apparence à une certaine distance, dont tout le territoire est planté de vignes. Je n'ai point traversé ce village; mais je l'ai laissé à ma droite, & à environ un mille plus loin j'ai vu une *Ermita* (vous ne savez pas ce que c'est qu'une *Ermita*) à la porte de laquelle on avoit affiché cette Inscription en grosses lettres.

„ Le très-illustre Seigneur, Don Juan  
 „ Francisco Manrique de Lara, Brave de  
 „ Guzman, Evêque de Placencia, accor-  
 „ de quarante jours d'indulgence à toutes  
 „ les personnes qui diront un *Salve* (18)  
 „ devant l'image de notre Dame de la val-  
 „ lée que l'on vénere dans son hermitage

(18) Priete Latine à la Vierge Marie, qui commence  
 par *Salve Regina mater misericordia.*

„ (ou chapelle) de la vallée de Tara-  
 „ cna.”

Vous penserez vraisemblablement, que cette inscription n'est pas assez importante pour mériter d'être copiée & traduite; mais à présent, il faut que je tire parti de chaque bagatelle, si je veux remplir mes lettres de tous les soirs; n'ayant pas le tems de m'arrêter pour m'enquérir d'objets plus sérieux; vous devez encore considérer que ce qui paroît une bagatelle à l'un, peut n'être pas regardé de même par un autre. Vous ne serez probablement pas les seuls qui lirez mon itinéraire. S'il vous amuse, vous serez charmés de le faire lire à vos amis. Je penserai peut-être moi même à le faire imprimer, s'il a leur approbation, & qui sait si parmi ceux qui le liront, il ne s'en trouvera pas dans le nombre qui n'aurôient jamais su ce que cette inscription leur apprendra, savoir que les Evêques de notre Eglise ont le privilege d'accorder quarante jours d'indulgence à ceux qui récitent un *Salve* devant une Madone? Mais, je vous prie, mes freres, que pensez-vous que contiennent la plus grande partie des inscriptions Greques & Romaines, qui remplissent un si grand nombre d'in-folios des Bibliothèques des Antiquaires? Selon moi des bagatelles peu impor-

tantes semblables à celle-ci ; néanmoins plusieurs savans des plus célèbres de tous les siècles & de tous les pays ont jugé à propos d'employer une partie considérable de leur tems à les recueillir, les expliquer, & les illustrer. Mon inscription, comparée aux leurs, a, je l'avoue, un désavantage qui n'est pas peu considérable, celui d'être moderne : cela ne doit pourtant pas m'empêcher de la conserver, par amour pour les savans qui pourront naître dans deux ou trois mille ans ; & qui sait si quelque futur *Grævius* ou *Spanheimius*, ne m'en fera pas obligé, & ne souhaitera pas que j'eusse copié non seulement toutes les inscriptions des portes des hermitages, mais même toutes les sottises écrites avec de la craie, ou du charbon sur toutes les murailles des *Ventas* & des *Posadas* d'Espagne ? Je dois vous apprendre qu'il y a peu de ces maisons dont les murs ne soient couverts de devises, de proverbes, de sentences, & d'obscénités tant en prose qu'en vers.

De l'*Hermitage* nous avons suivi la vallée dont il est fait mention dans l'inscription : elle a un lieue de longueur, & près d'un mille de largeur. Elle est située entre deux montagnes, dont la déplorable stérilité contraste très-bien avec son agréable fertilité :

Le

Le terrain à main droite est planté de vignes, actuellement chargées de raisins, & celui à gauche est occupé par des oliviers mêlés de sycomores & de figuiers. Au bout de cette vallée est une petite ville nommée *Val de Noches*; qui a été à ce qu'on prétend le berceau de *Fernand Cortez*, célèbre vainqueur du Mexique. Au delà de *Val de Noches* se trouve une seconde vallée presque aussi longue & aussi large que celle de Taracena, & encore plus agréable, terminée par un grand nombre de jardins potagers, qui environnent ce village de Torrixa, à l'entrée duquel est un Château Maure, autrefois superbe; mais actuellement en ruine. La *Posada* est ici encore meilleure qu'à *Guadalaxara*, relativement à la maison & aux appartemens qui y sont très-propres. Le soupé que la *Posadera* nous a donné n'est nullement comparable par la manière dont il a été apprêté au dîné que le François nous a servi, mais l'hôtesse s'est mise à table avec moi & Baptiste, ce qui a rendu les mets plus supportables, parce quelle égale en beauté la belle Catherine de Badajoz.

## L E T T R E L X I I I .

*Dialogue entre un Voyageur & un Con-  
ducteur d'ânes. Urbanité d'un Grand.  
La plus haute éminence d'Espagne.  
Loyers de maisons peu chers.*

*Alcolca del Pinaz, 17 Octobre 1760. vers midi.*

J'AI couché hier à Algora, & je vous au-  
rois écrit de cet endroit, comme j'ai cou-  
tume, si j'avois pu me procurer une table  
à cet effet dans cette misérable *Venta*:  
Mais pourquoi lui donne-jè l'épithète de  
misérable? Le Marquis de *Castramonte*, qui  
est un Grand de la première Classe, y a lo-  
gé tout comme moi: un cabaret qui four-  
nit un logement à un pareil personnage,  
& à sa nombreuse suite ne doit point être  
appelé misérable.

Mais suivons notre méthode ordinaire,  
& racontons exactement l'histoire d'hier  
& celle du jour.

Hier matin, étant parti au point du jour:  
nous avons diné à *Grajanejo*, chétif village  
à environ quatre lieues de *Torrixa*: pen-

dant ces quatre lieues nous n'avons vu aucune espece d'habitation, à l'exception d'un autre village nommé *Triqueque*, qui est à quelque distance du grand chemin : Mais il convient de vous exhorter à observer que je vous nomme exactement tous les lieux inhabités où je passe ; & marque leurs différens éloignemens avec autant de précision que ma marche peut me le permettre , afin de vous mettre en état de vous former quelque espece d'idée de la population des Provinces que je traverse.

Nous n'avons pu nous rien procurer pour notre diné à *Grajanejo* ; & nous aurions été obligés de jeûner sans quelques volailles rôties que nous avions eu la précaution de nous faire donner par le François de *Guadalaxara*, nous avons pourtant eu un très-bon feu , qui n'étoit pas moins nécessaire que le diné , parce que la journée étoit très-froide , quoiqu'il n'y eût que trois jours que nous eussions éprouvé des chaleurs insupportables à Madrid. La raison de cette différence de climat est , que depuis que nous avons quitté *Alcala* nous avons toujours monté & que nous avançons dans les hautes montagnes d'Aragon. L'élément qui nous environne devient en quelque façon plus froid à chaque pas que nous faisons en avant. De *Grajanejo* à la *Ven-*

ta d'Algora il y'a quatre lieues, que j'ai resolu de faire à pied dans l'après midi, malgré un vent de nord qui coupe le visage. En conséquence, ayant laissé Baptiste avec les Calefferos, je suis entré dans une vaste forêt principalement plantée de ces chênes, dont les glands ont un goût agréable; j'en ai mâché plusieurs pour me distraire de l'ennui de ma promenade solitaire.

Voyageant de cette maniere, j'ai joint un homme qui chassoit quelques ânes devant lui; & nous avons fait route ensemble, „ *Qui êtes vous, Cavalier,*” lui ais-je dit, „ *Où allez vous avec ces ânes?*

„ *Seigneur Cavalier, m'a-t-il répondu, Je suis un pauvre journalier, & j'habite les montagnes de Burgos. Je suis en chemin pour aller visiter la Notre-Dame miraculeuse del Pillar à Saragosse; ces ânes appartiennent à des Cavaliers, qui ont bien voulu me donner quelque bagatelle pour les conduire à une certaine distance.*

„ *Mais, lui ais-je dit, qui est cette Dame miraculeuse del Pillar que vous allez visiter? Je suis étranger dans ce pays, où je n'avois jamais été auparavant, je vous serai obligé si vous voulez*



„ me donner quelque éclaircissement à ce  
 „ sujet.

„ Notre-Dame del Pillar, m'a-t-il ré-  
 „ pondu, est une fameuse image adorée  
 „ dans une grande église de Saragosse :  
 „ Elle est aussi révéérée dans tout le monde  
 „ que celles de Guadeloupe & de Monser-  
 „ rat, parce quelle fait pour le moins au-  
 „ tant de miracles.

„ Et êtes-vous payé, ais-je ajouté,  
 „ pour aller la visiter. Depuis les mon-  
 „ tagnes de Burgos à Saragosse, il me pa-  
 „ roît qu'il y a bien du chemin?

„ Payé, Monsieur, m'a-t-il répondu  
 tout étonné de ma question, „ Payé! Et  
 „ qui me payeroit pour cela? Personne ne  
 „ visite une Notre-Dame pour être payé.

„ C'est ce que j'ignorois, lui ais-je dit,  
 „ mais encore quel motif vous porte à en-  
 „ treprendre un si long voyage à pied,  
 „ sans être trop bien pourvu d'argent,  
 „ ainsi que vous m'avez donné lieu de le  
 „ penser.

„ J'y vais, parce que j'en ai fait le  
 „ vœu.

Je m'imagine, ais-je ajouté, que vous  
 n'êtes pas marié, & que vous n'avez per-  
 sonne au logis qui ait besoin de vous, puis-  
 que vous ne craignez pas de vous en  
 écarter.

„ Excusez moi, m'a-t-il dit, j'ai une  
„ femme & trois enfans.”

Fort bien, ais-je dit, je suis charmé  
d'apprendre que vous ayez une famille:  
mais qui en a soin pendant votre absence?

„ Notre-Dame del Pillar, dit-il, aura  
„ soin d'eux, & leur procurera quelques  
„ petites aumônes pour les faire vivre pen-  
„ dant mon absence.”

Quelques petites aumônes, mon ami,  
& n'ont-ils, d'autre ressource que les au-  
mônes que la St. Vierge leur enverra?

„ Non réellement, nulle autre, dit-il;  
„ car nous sommes très-pauvres.”

Mais je vous prie, honnête homme, n'au-  
roit-il pas mieux valu que vous fussiez resté  
à la maison, & que vous eussiez travaillé  
pour leur procurer, ainsi qu'à vous, du pain:  
plutôt que de les abandonner sans autre  
ressource que des aumônes casuelles?

„ Monsieur, pardonnez si je vous dis que  
„ vous autres étrangers n'êtes pas autant  
„ au fait de la religion que nous. J'ai  
„ oui dire une fois à une personne respec-  
„ table, que les étrangers préféroient  
„ leur intérêt à ceux de la religion, &  
„ que nous nous préférions notre religion à  
„ notre intérêt. Je n'oublierai jamais cet-  
„ te sentence. Et ne dois-je pas penser à  
„ ma religion avant que de penser à ma

„ famille , moi qui suis un vieux Chrétien ? (*Christiano Viejo*) ne devons nous pas accomplir les vœux que nous faisons ? ”

Le raisonnement de mon vieux Chrétien m'a paru sans réplique. Ainsi en lui glissant quelques *quartillos* dans la main , je lui ai souhaité un bon voyage , & qu'il arrivât heureusement auprès de sa *Dame miraculeuse* ; après quoi rallentissant ma marche , les *Calesteros* n'ont pas tardé à me joindre ; & nous sommes arrivés à la *Venta* , précisément au moment que le soleil se couchoit.

Monsieur , m'a dit le *Ventero*. Je suis fâché de n'avoir point de chambre à vous donner ; toute la maison est occupée par un Grand , qui vient d'arriver.

Ce grand est le Marquis de *Castromonte* , dont j'ai déjà parlé. Il revient de Venise où il a été Ambassadeur quelques années. Il voyage avec une nombreuse suite , & se fait précéder par un courrier , qui s'assure des logemens des *Ventas* & des *Posadas* où il doit passer la nuit. Il étoit trop tard pour penser à gagner la première *Posada* ; que faire dans une pareille position ? J'ai pris ma résolution sur le champ , & j'ai répondu au *Ventero* , que je tâcherois de m'arranger dans l'écurie sur ma

paillasse, puisqu'il n'étoit pas possible d'obtenir une chambre.

Tandis que je parlois avec lui, le Marquis a paru à la porte, & dévinant à peu près de quoi il étoit question, il s'est approché très-poliment, & m'a demandé quel étoit mon pays. Je le lui ai dit, ainsi que l'embaras où je me trouvois. Il faut s'arranger différemment, a-t-il dit au *Ventero*, & faire en sorte que ce Gentilhomme ne couche pas à l'écurie; voyons. *Pedrillo* (s'adressant à l'un de ses gens) quelle chambre vous a-t-on donnée? La chambre qui est à côté de celle de votre Excellence, a répondu *Pedrillo*. Eh bien, mon garçon (a repris son Excellence) il faudra prendre patience pour cette nuit, & céder votre chambre à cet étranger. J'aurai soin de moi, a dit *Pedrillo* gaiement, il y a assez de place dans l'écurie.

Mon logement étant ainsi heureusement assuré, je suis entré dans la *Venta* avec le Marquis, qui m'a poliment forcé à m'asseoir à côté de lui auprès de la cheminée de la cuisine; avec ses domestiques & plusieurs muletiers; il m'a engagé à partager avec lui le soupé que l'on préparoit à ce même feu. On nous l'a servi deux heures après; il étoit aussi magnifique qu'aucun qu'on eût jamais mangé dans un endroit aussi chétif.

Vous.

Vous vous imaginez bien que nous n'avons pas été muets pendant le tems qu'à duré le repas. Nous avons parlé de Venise, de Madrid & de Londres jusqu'à minuit. Ce Seigneur a paru aussi satisfait de mon babil, que j'ai été enchanté de son affabilité. S'il avoit été aussi réservé, & aussi fier que les nobles Espagnols sont ordinairement représentés dans les romans François & dans les farces Italiennes, j'aurois passé une assez mauvaise nuit auprès de quelque mule, d'un cheval, ou d'un âne. Dans notre longue conversation nous nous sommes plaints du peu d'espace, des incommodités, & de la misère des *Ventas* & des *Posadas* d'Espagne : il m'a appris qu'on avoit formé le projet, à Madrid, de rendre celle des principales routes plus commodes, en tâchant d'engager des étrangers à s'en charger. J'ignore si l'on y réussira : mais il me paroît qu'il sera assez difficile d'établir de bonnes hôtelleries dans un pays aussi peu fréquenté par les Voyageurs que l'est celui-ci.

Dès que j'ai été levé ce matin, j'ai chargé Baptiste de m'acquitter envers *Pédrillo*, du dérangement que je lui avois causé ; mais cet honnête domestique a de l'honneur, & il a prié Baptiste de gar-

der pour lui-même ce que je lui avois destiné.

Je ne dois pas oublier de dire, qu'hier au soir j'appercus un Château Maure, bâti sur le sommet d'une montagne, peu éloignée de la *Venta d'Algora*. On ne cesse de rencontrer de ces Châteaux dans ce pays; je n'avois point de teins de reste, de sorte que je n'ai pu m'arrêter pour examiner les ruines de celui-ci, les jours diminuent à vue d'œil, & nous sommes obligés de faire plus de diligence qu'à l'ordinaire, afin de ne pas arriver trop tard dans la nuit aux *Posadas*.

Il est près de midi, & nous avons déjà fait quatre lieues. Il y a une heure que nous avons monté par un chemin escarpé, où ma chaise a plusieurs fois couru risque d'être renversée; nous sommes arrivés à ce misérable village d'*Alcolea* que les Espagnols regardent comme l'endroit le plus élevé du Royaume. Ils assurent que la cime la plus haute des Pyrénées, l'est d'un mille moins que celle-ci, je n'ai pas grand peine à le croire, surtout lorsque je pense que nous montons toujours insensiblement depuis trois jours, & que nous avons fait vingt-quatre lieues dans cet espace de tems.

## LONDRES A GÈNES. 179

*Postscript de Maranchon dans la nuit.*

Après avoir descendu un chemin escarpé & rompu depuis *Alcolea*, nous sommes arrivés ici au soleil couché. La *Pòsada*, où nous comptons nous arrêter, étoit si remplie de muletiers & d'autres gens, que l'hôte n'a point eu de place à nous donner; mais comme ceci est un village, & pas simplement une *Venta*, il n'a pas été difficile de trouver à nous loger dans une maison de paysan: Une quantité de femmes de tout âge m'ont entouré au moment que je suis descendu de voiture, pour m'engager à acheter du pain, des volailles, des pigeons, du gibier, des œufs, & autres provisions, dont chacune d'elles avoit son panier plein. La maison où j'ai établi mon quartier pour cette nuit, est peut-être le meilleur bâtiment du lieu, étant composée de sept chambres, pour lesquelles l'hôte m'a dit qu'il ne payoit que quatre *pesos duros* de loyer, environ vingt une livres par année; sur ce pied, me suis-je dit en moi même, je ne serois qu'un pauvre seigneur, si j'étois propriétaire de la seigneurie de *Maranchon*. Le village contient à peu près deux cents maisons, & celui qui en seroit l'unique propriétaire ne seroit pas bien op-

lent : pensez quelle doit être la misère de ceux qui les occupent, eux parmi lesquels il y en a si peu à qui elles appartiennent. Cependant ils ont l'air beaucoup moins misérables que les habitans de tous les villages que j'ai laissés derrière moi ; les femmes surtout paroissent très-propres. Elles attachent leurs tresses avec des rubans de soye, ont des pendans d'oreille d'argent, & des croix au col du même métal. Leur principale occupation est d'élever de la volaille, & des pigeons ; il n'y a pas un seul muletier ou Caleffero passant par cette route, qui n'en fasse une ample provision pour les revendre ensuite dans les villes voisines. Ces femmes s'estiment très-heureuses lorsqu'elles parviennent à vendre une paire de volailles grasses à un voyageur pour douze sols, & une douzaine d'œufs pour quatre : j'ai eu aujourd'hui un souper qui auroit suffi à six personnes, mon lit ainsi que celui de Baptiste, sont (si l'on en excepte ceux de Madrid) les plus mous & les meilleurs que nous ayons encore eu depuis que nous avons quitté Lisbonne, & tout cela ne m'a pas coûté plus de vingt-quatre sous. On m'a assuré, à Madrid, que le Duc de *Medina-Celi* étoit propriétaire de près de quatre cents villages de la *vieille Castille*. Si l'on m'a dit vrai, il faut qu'ils



## LONDRES A GÈNES. 181

ne valient pas mieux que *Maranchon* puis-  
que ses revenus ne se montent qu'à cent  
trente deux mille Livres argent de France,  
dont les deux tiers proviennent des terres,  
des moulins, & de fermes situées dans les  
autres provinces de la Monarchie. S'il  
étoit propriétaire de cette même quantité  
de villages en Angleterre qui fussent ren-  
fermés dans un espace de deux cents milles  
aux environs de Londres, il seroit certai-  
nement plus riche que tous les autres grands  
jointés ensemble; telle est la différence qu'il  
y a entre un Etat commerçant & un autre  
qui ne l'est pas.

---

## L E T T R E L X I V.

*On ne sauroit donner de bonnes relations  
de lieux peu considérables. Paysannes  
industrielles. Chansons impromptues.  
Rien de pareil chez les Arabes.*

Tortuera, 18. Octobre. 1760.

**L'**HISTOIRE du jour est si courte qu'il  
seroit facile de la rendre en une demie-  
douzaine de lignes, pour peu que cela

me convint : mais l'habitude que je me suis faite de barbouiller tous les soirs est devenue si forte, que je ne saurois m'en défaire, & qu'il faut que j'écrive, soit que j'aie de la matière ou non ; & que je raconte non seulement ce que j'ai vu & entendu pendant le jour ; mais même que je rende compte d'une partie de mes pensées : ainsi, freres, prenez patience & ne vous fâchez pas si mes lettres par la suite vous paroissent vuides de choses, ou si les paroles suppléent en quelque façon au manque de faits. Vous auriez tort d'exiger que je vous donnasse depuis les *Ventas*, les *Villages*, & les *Bourgs*, des relations aussi complètes & aussi détaillées que celles qui sont sorties de ma plume lorsque j'habitois Madrid.

Plus j'avance dans l'intérieur de l'Aragon, plus je suis satisfait à plusieurs égards des habitans. Depuis Alcala jusqu'ici je n'ai pas rencontré une seule de ces dégoûtantes mendiante, qui rôdent dans toute la province d'Estramadoure une image à la main, & vous forcent à la baiser soit que cela vous plaise ou non. Ma chaise a été entourée aujourd'hui par plusieurs femmes à *Barbazil*, *Terra*, *Molina* & *Pencha* ; mais au lieu de mendier, elles nous ont offert des paniers de volailles,

de pigeons, de perdrix, de grives, d'œufs, de choux, d'oignons, d'aux, de miel, de raisins, & d'autres vivres à acheter. Elles portoient leurs paniers au bras gauche, pour pouvoir se servir de leurs mains à filer, ce qu'elles ont continué de faire en nous parlant, comme si elles avoient craint de perdre du tems. Je n'ai jamais vu de paysannes qui me plussent davantage : la plupart étoient vêtues de grossières étoffes de laine ; toutes tant les jeunes que les vieilles paroissoient très-propres. Les vieilles portoient des *Monteras*, ou bonnets de laine, mais les jeunes avoient la tête nue. Elles lient leurs cheveux au sommet de la tête, & les laissent pendre sur le dos, partagés en deux tresses ; plusieurs avoient des boucles d'argent à leurs fouliers, outre leurs pendants d'oreilles & leurs croix au cou. J'ai fait compliment à deux ou trois des plus jolies sur leur beauté & sur leur propreté : elles m'ont répondu par une révérence & par un sourire.

Nous avons diné à *Terra Molina*, & sommes venus passer la nuit dans ce village de *Tortuera*, qui mérite le titre de Bourg. Comme je mettois pied à terre j'ai entendu des joueurs de guitare qui jouoient en marchant dans la rue, suivis d'une foule de gens : poussé par ma curiosité ordinaire, je

me suis joint à cette foule, & me suis arrêté avec elle sous la fenêtre d'une jeune fille très jolie, à ce que j'ai appris par la suite. Les deux musiciens qui marchaient à notre tête, se sont mis à chanter une chanson impromptue à la louange de la belle fille, & ont si fort exalté sa beauté & sa vertu, que quand elle auroit été un composé tenant le milieu entre Vénus & Ste. Thérèse, ils n'en auroient pas pu dire davantage. Cependant toutes leurs exagérations n'ont pas été capables de l'attirer à sa fenêtre; parce qu'elle n'étoit pas au logis, à ce que dit assez plaisamment un des spectateurs: ce qui ne les a pourtant pas empêché de continuer pendant près d'une heure leur musique, chantant tour à tour une *Seguedilla*, ricanant de tems en tems en se regardant; c'est-à-dire toutes les fois qu'il arrivoit que le son ou la rime n'étoit pas trop juste, ou que les vers étoient un peu plus longs ou un peu plus courts que la mesure l'exigeoit: ce qui a donné lieu à plusieurs plaisanteries.

Je n'ai réellement, pas grand chose à dire en faveur de l'habileté des deux poëtes; je ne m'attendois pas à des images bien relevées de la part de deux paysans qui vraisemblablement ne savoient pas lire: on remarquoit pourtant une certaine chaleur

dans les pensées, & une vivacité dans les expressions de presque toutes les *Seguedillas*, qui ne laissent pas que de me surprendre.

J'avoue, chers freres, que j'ai un peu de vanité, lorsque je pense, que je suis vraisemblablement le premier voyageur qui ai remarqué cette singularité, & me suis apperçu que ce pays abondoit en poètes impromptus. Je ne suis pas assez savant pour pouvoir décider si les Grecs & les Romains chantoient de cette façon: on trouve un passage dans Homere, & un autre dans Virgile qui nous donnent lieu de penser que cette coutume n'étoit pas tout à fait inconnue à leurs compatriotes. Homere introduit le poëte Phœmias pour chanter des chansons impromptues à la table des amans de Pénélope, & quoique les vers que chante Phœmias soient composés par Homere, il me paroît, qu'il n'auroit pas fait mention d'un chantre impromptu dans l'Odissee, si la coutume de chanter sans préparation n'avoit été connue en Grece. Virgile nous donne le dialogue de deux bergers:

*Arcades ambo,*

*Et cantare pares, & respondere parati;*

Cette circonstance, *qu'ils étoient tous deux préparés à répondre*, indique ou paroît indiquer que l'usage des chansons impromptues n'étoit point inconnu aux anciens Romains.

Ce n'est point à moi à décider si nous pouvons conclure, de ces deux passages, que les Romains & les Grecs fussent adonnés à cet exercice agréable de l'esprit: ce qu'il y a de certain, c'est que ni les François, ni les Anglois (qui sont les deux nations les plus policées de notre siècle) n'ont cet usage, & je ne me souviens point d'avoir jamais lu ni oui dire qu'aucun autre peuple ancien ou moderne le suivît. On ne sauroit pourtant présumer que les Espagnols & les Italiens fussent les deux seules nations douées d'imaginations assez vives pour posséder ce talent à l'exclusion de toutes les autres. Il se peut qu'il y en ait plusieurs qui aient fait ou fassent la même chose, mais nous ignorons lesquelles, & le pays qu'elles habitent. Je sais seulement, que j'ai lu l'article entier du Catalogue de *Casiri*, des poëtes Arabes, mais que je n'y ai trouvé aucune trace, n'y aucune apparence que les Arabes aient été dans cet usage, quoique cette nation paroisse avoir été aussi adonnée à la poésie qu'aucune qui ait jamais existé.

## LONDRES A GÈNES. 187

Il est inutile, de vous dire, qu'après soupé nous avons eu de la danse pendant une heure: si je ne vous en fais pas mention toutes les fois que cela arrive, ce n'est que pour éviter les répétitions.

---

### LETTRE LXV.

*Plusieurs châteaux ruinés, & pourquoi.  
Pèlerin François. Consommation absur-  
de de cire. Castratto Espagnol.*

Daroca 19 Octobre 1760.

A une lieue de distance de *Tortuera*, nous avons traversé ce matin un village nommé *Embid*, où j'ai remarqué un château ruiné sur une montagne voisine. La populace Espagnole donne le nom de *Maure* à tous les châteaux qui tombent en ruine dans ce Royaume: mais l'Empire de ce peuple n'a pas eu une bien longue durée, soit en Aragon ou en Catalogne; ainsi, on ne sauroit supposer, qu'il ait voulu, ou pu ériger un si grand nombre de vastes bâtimens, que celui que l'on trouve dans ces deux provinces. D'ailleurs

plusieurs de ces ruines mêmes, dénoient un goût d'architecture très-différent de celui des Maures, ainsi il est assez vraisemblable que la plus grande partie de ces châteaux n'étoient que de simples maisons qui appartenoint à l'ancienne noblesse, & aux gens les plus opulens qui n'avoient pas coutume autrefois d'habiter constamment les grandes villes, ainsi qu'on le fait assez généralement de nos jours.

D'*Embid* à *Ufed* où nous avons diné, il n'y a que trois lieues. Le pays intermédiaire paroît extrêmement fertile, & est rempli d'arbres de différentes especes.

J'ai appris aujourd'hui par un pur hasard, que les Espagnols ne font point manger le samedi, comme nous faisons en Italie, quoique la religion des deux pays soit la même. J'ignore la raison de cette différence; mais je suppose qu'elle vient de la rareté du poisson dans les provinces de l'intérieur de ce Royaume trop éloignées de la mer, & peu abondantes en rivières. Il est étonnant que je n'y aie point fait attention pendant mon séjour à Madrid. Je vois par cette inadvertance, que je suis coupable d'inexactitude aussi bien que les autres voyageurs.

En parcourant la ville d'*Ufed* pendant qu'on me faisoit à diner, j'ai rencontré



un François en habit de Pèlerin; je l'ai invité à partager mon repas, il a accepté mon offre, & m'a fait le recit de ses longues courses en Espagne & en Italie. Ayant été traversé dans ses amours par son pere; qui est apothicaire à Bordeaux, il a fui, & a mené depuis cinq à six ans une vie très-ambulante: restant à peine un jour entier dans un même lieu. Ne s'apercevant pas qu'il s'entretenoit avec un Italien, il m'a parlé peu avantageusement de la charité de nos moines, auxquels les Pèlerins ont le droit indisputable de s'adresser pour avoir de quoi appaiser leur faim lorsqu'ils en sont tourmentés. Nos pèlerins Italiens sont aussi, selon lui, une race détestable & il m'a assuré d'après une longue expérience, qu'il y en a neuf sur dix qui sont de francs vagabonds, & des voleurs fiésés; ce qui n'est pas de même en Espagne, où des gens de bonne famille, & quelque-fois même des gentilshommes entreprennent le pèlerinage de Lorette, & de Rome, poussés par des motifs de dévotion.

Comme il est encore jeune, j'ai tâché de l'engager à retourner chez son pere; & à aller lui demander pardon de sa désertion, qui seroit probablement facile à obtenir après une si longue absence; il m'a

paru très décidé à continuer son même genre de vie, & d'aller toujours de pèlerinage en pèlerinage, sans jamais sortir d'Espagne où les couvents & les paysans refuſent rarement l'aumône aux Pèlerins. Vous ſavez que ce Royaume eſt fort renommé pour les images miraculeuſes qui y attirent nombre de Pèlerins; il les a déjà toutes viſitées pluſieurs fois. Il m'a dit des choſes merveilleuſes de *St. Jâques de Compoſtelle* en Gallice, & de *Notre-Dame de Montſerrat*, en Catalogne, qui mériteroient d'être répétées; mais craignant que ſes recits ne ſoient pas exacts, je ne veux pas m'engager dans de longs détails ſur la parole d'un rôdeur, que je ne connois pas. Comme il m'a paru avoir eu une eſpece d'éducation de College, je lui ai conſeillé de tenir un journal de ſes différentes courſes, & j'alſois lui donner les avis qui me paroifſoient les plus convenables à ce ſujet, lorsque je me ſuis appercu qu'il y avoit ſi longtems qu'il n'avoit manié de plume qu'il avoit actuellement de la peine à en faire uſage, & je ne doute pas qu'il ne ſoit bientôt tout à fait hors d'état de s'en ſervir, ayant eu aſſez de peine à écrire avec mon crayon une ſentence que je lui ai dictée. Je voudrois qu'il m'en eût couté beaucoup & avoir une rélation

détailée des divers pèlerinages de ce vagabond, je suis sûr que pour peu qu'elle fût bien faite, elle ne sauroit manquer d'amuser. Il voyage à son aise demandant la charité, & se reposant entièrement sur la libéralité des bonnes ames. Il est si facile de se procurer des aumônes dans ce pays, que je suis étonné que le nombre des Pèlerins n'y soit pas plus considérable; celui-ci étant le seul étranger que j'aie encore rencontré en Espagne.

A une lieue de distance en deça d'*Uzed*, nous avons traversé un village nommé *Sanfed*, qui de même qu'*Embid* a un château ruiné sur une éminence voisine. Avancant encore une autre lieue; nous nous sommes trouvés sur le sommet d'une montagne, où nous avons en ligne directe une vue fort étendue d'un grand nombre de montagnes stériles, s'élevant graduellement les unes derrière les autres. J'ai mis pied à terre dans cet endroit, & quittant mes *Calesteros*, & le grand chemin, j'ai marché le long d'un sentier qui est beaucoup plus court jusqu'à la ville de *Daroca*, située au fond d'une belle vallée. Une petite rivière qui passe tout auprès la fertilise, & rend ce coin de terre délicieux. La vue autour de la ville est agréablement diversifiée par des collines pierreuses, dont quelques-unes sont

fort élevées; le fantasque pinçeau de *Zucarelli* ne peignit jamais rien qui fût plus pittoresque que les environs de *Daroca*.

Ayant attendu près d'une demie heure à la *Posada* l'arrivée de mes gens, & commandé le souper, j'ai été courir la ville, qui est petite, quoique passablement bâtie. Je suis entré dans une Eglise précisément dans l'instant qu'on alloit donner la bénédiction: Le maître autel étoit éclairé par plus de trois cents cierges; une nombreuse bande de Musiciens placés vers l'orgue remplissoient l'air de musique Vocale & Instrumentale; je m'apperçois que les Espagnols ne sont pas plus économes que les Italiens sur l'article des cierges dans les Eglises; semblables à nous, ils y consomment plus de cire que le pays n'en peut produire; de sorte qu'ils sont obligés à notre exemple d'en tirer une partie de l'étranger. J'ai longtems été surpris de la conduite de nos différens Etats, qui n'ont jamais pensé à supprimer ou du moins à restreindre cette dépense inutile. Mais ce n'est pas là le seul exemple d'absurdité dans l'administration de notre patrie, & de l'Espagne.

A la bénédiction j'ai entendu la voix d'un *Castrato*, j'ai demandé à un des assistants s'il étoit Espagnol ou Italien. *Arragonois*, comme moi, m'a-t-il répondu très-

la-

laconiquement. Mais je vous prie, ais-je ajouté, avez-vous aussi ici la charmante coutume que l'on a en Italie, de mutiler les enfans pour en faire des musiciens? Nous n'avons point de pareille coutume, m'a-t-il répondu. Ce chanteur à ce qu'on m'assure, étoit un pauvre enfant à qui l'on a fait l'opération dans un hôpital de Saragosse à la suite d'une certaine maladie: Cette opération lui a éclairci la voix, & cette voix lui a procuré des protecteurs; & comme il s'est fait prêtre, notre Evêque l'a nommé à une bonne Chapelle dans cette ville. Il est *Licentié*, & se prête quelquefois à chanter dans les Eglises aux fêtes solennelles.

---

## LETTRE LXVI.

*Pays stérile. Arbustes servant de bois à brûler. Pochero. Lieu solitaire. Chiens Anglois & Espagnols. Plante de thim cueillie, & pourquoi. Don Diego & sa petite fille. Garnache excellent vin.*

*Longares, 20 Octobre 1760.*

JE commence à être honteux de mes répétitions; je ne peux cependant m'empê-

*Tome III. I*

cher de dire que tout près du village de *Retufon* & à une lieue de distance de la ville de *Daroca*, il y a sur une éminence un *Château Mauresque*; c'est-à-dire, un autre Château entièrement ruiné.

Pendant cette lieue & les deux suivantes, jusqu'à un petit assemblage de maisons très-chétives, nommé *Mainar*; plus on avance, plus le pays paroît stérile; mais depuis *Mainar* jusqu'à la *Venta de St. Martin* (une lieue plus loin) le pays est un vrai désert qui ne produit autre chose que du romarin, de l'aspic, du thîn, & autres pareils arbrustes, qui servent aux habitans de bois à brûler.

Etant parti ce matin trois heures avant mes Calesseros; je me suis rendu à pied à cette *Venta*. J'aurois été charmé d'y trouver un lit pour pouvoir m'y reposer un couple d'heures: mais la maison est petite; & toutes les chambres ont été retenues par un Gentilhomme nommé *Don Diego Martinez*; qui avec son épouse & ses domestiques étoient arrivés une heure avant moi dans un Carosse traîné par six mules.

Outre le repos, j'avois encore besoin de nourriture; par bonheur l'hôte de la *Venta* avoit son *Pochéro* prêt: c'est-à-dire un plat de *Garvanzas* (pois chiches) cuits à l'huile, & réduits en bouillie, assaisonnés avec

de l'ail, des oignons & du poivre; outre un grand plat de morue frite aussi à l'huile, ce terroir graveleux ne pouvant produire de beurre. Je me suis mis à en manger avec le *Ventero* & sa famille; je n'ai jamais mangé de meilleur appétit; ayant marché au mois seize milles en moins de cinq heures: à Londres à peine aurois-je permis à mon chien de goûter de ce diné; mais dans un pareil endroit que la *Venta de San Martin*, il ne faut pas être délicat; d'ailleurs après une promenade de seize milles par une matinée froide, on ne sauroit rien trouver de mauvais: pour récompenser en quelque façon la chère, l'hôtesse m'a présenté un *Piel* ou sac de peau plein d'un très-excellent vin de *Carinena*, je l'ai si souvent visité & avec tant d'ardeur que j'ai eu bientôt recouvré mes forces & qu'en une demie heure j'ai oublié ma lassitude.

Ayant ainsi diné, je suis sorti de la *Venta*, qui est située au pied d'une montagne pierreuse; sa montée, mesurée à l'œil, peut avoir environ un demi mille. Je me suis senti un accès de curiosité, & ai eu envie de savoir quel étoit l'aspect du pays depuis le sommet; & sans perdre un seul moment à délibérer j'ai commencé à grimper; j'ai trouvé la montée beaucoup plus rude quel-

Je ne m'avoit paru à une certaine distance, & très-fatigante, à cause du peu de stabilité. & de la petitesse des pierres sur lesquelles il falloit passer; je ne retournai cependant pas en arriere, & au bout d'une demie heure je parvins où je voulois être, c'est-à-dire, à la partie la plus élevée; d'où je ne découvris que d'autres petites montagnes, situées les unes derriere les autres, toutes stériles, toutes désertes, & toutes isolées. Nulle autre maison, nulle autre habitation, ne paroissoit que la *Venta*: au-dessous de moi je ne découvrois qu'un vaste desert qui s'étendoit aussi loin que la portée de ma vue: Le terroir de ce sommet ne produit absolument que du thim, auquel il y a peut-être plusieurs siècles que personne n'a touché. J'en ai cueilli une tige presque de l'épaisseur de mon poignet, & l'ai mise dans ma poche, dans l'intention que je vous dirai bientôt.

Tandis que je grimpois cette montagne; j'ai apperçu à quelque distance un troupeau considérable de moutons; & changeant de direction j'ai été droit à lui, dans l'intention de faire quelques questions aux Bergers; mais l'un d'eux m'a crié de ne pas approcher, parce que ses chiens étoient méchants. J'ai obéi à son commandement, & j'ai continué à monter par



le premier chemin que j'avois suivi. Les Anglois se glorifient de la férocité de leurs dogues, qui ne lâchent jamais ce qu'ils tiennent lorsqu'ils ont une fois planté leurs dents dans de la chair vivante, quand même on les couperoit par morceaux : Cependant aucun chien Anglois ne seroit trop fort pour un de ceux qui gardent les moutons en Espagne; ils sont si courageux qu'ils osent non-seulement présenter le combat aux plus gros loups des Pyrénées; mais encore qu'ils les étranglent en un moment étant forts & souples en même tems. On m'a assuré qu'ils ne diront jamais rien à un voyageur qui se trouvera à la tête du troupeau; mais attaqueront ceux qui passeront à la queue, lorsque les Bergers n'y sont pas pour les retenir.

La raison pour laquelle je souhaitois parler à quelqu'un de ces Bergers, étoit l'envie que j'avois de leur faire différentes questions au sujet de leurs moutons, & sur les longues promenades qu'ils entreprennent avec eux; mais ils m'ont paru impatiens de traverser le désert, leurs bêtes ne mangeant point de thin, qui étoit la seule chose qu'ils pussent y trouver. J'ai oui dire que les Bergers Espagnols conduisoient leurs troupeaux de Province en Province, s'arrêtant pour les faire paître par tout où

ils trouvent en chemin des paturages convenables; aucun propriétaire de ces terres ne sauroit les en empêcher, pourvû qu'ils lui payent un certain prix que la loi a fixé. Je voulois que ces Bergers m'appriussent quelques particularités sur les promenades de ces moutons, sur la maniere dont on vendoit leur laine, sur son prix, sur les principaux marchés & d'autres détails; mais comme je viens de le dire, ils étoient en marche, & leurs chiens m'ont empêché d'approcher.

Continuant à monter, & en atteignant le sommet de la montagne, je me suis un peu avancé sur une plaine étroite qui s'y rencontre; j'ai cueilli la plante susmentionnée, & regardé tout autour de moi. Après avoir ainsi considéré pendant quelque tems l'aspect sauvage de cette solitude déserte, je me suis assis sur une pierre, & j'ai dit en moi même. „ Quel lieu plus propre à la méditation que ce séjour éternel du silence? Il n'y a ici ni homme, ni bête, ni oiseau, rien qui fasse le moindre bruit: plongeons-nous dans nos rêveries, & essayons jusqu'où nos idées que rien ne trouble pourront s'étendre.”

En prononçant ces derniers mots, j'ai appuyé ma tête sur mes deux mains, & me-

fuis mis à rêver. A quoi ! Maudit soit de ma folle imagination, qui n'a voulu me présenter d'autre objet que la *Paolita*, aux grands yeux noirs, de *Badajoz*. Je ne conçois pas comment elle m'est venue si mal à propos dans l'esprit. N'avois-je autre chose à me rappeler, qu'une jeune fille, que je ne reverrai vraisemblablement jamais ? N'auroit-il pas mieux valu penser au tremblement de terre de Lisbonne, aux ruines de l'Université d'*Alcala*, au Roi d'Espagne ; ou à d'autres choses de cette importance ? Non ! *Paolita* s'est emparée subitement de mon esprit, je ne fais comment ; & il n'a pas été possible de l'en chasser : plus je faisois d'efforts pour m'en débarrasser, plus elle m'occupoit tout entière : aucune autre image ne pouvoit lui être substituée : son obstination à regner sur tous mes sens m'a mis à la fin tout à fait en colere ; de sorte que je me suis levé promptement, & ai eu recours à mes jambes, je suis descendu très-vite à la *Ventia*, où mes *Calefferos* n'ont pas tardé d'arriver.

En rentrant dans la *Venta*, je me suis rappelé la plante de thim que j'avois dans ma poche ; je l'en ai tirée, & l'ayant pliée dans du papier blanc, j'ai écrit dessus ces mots en maniere de *Mémoire* :

Le 20 Octobre 1760.

Cette plante de *thin* a été cueillie au sommet d'une montagne aride du Royaume d'Aragon, dans le voisinage de la Venta de San Martin, par un Pseudo-Botaniste de Turin; dans l'intention d'en faire présent à l'Archi-Botaniste Jean Marsili, un des Professeurs de l'Université de Padoue.

Je ne doute point que mon ami Marsili ne soit charmé de mon présent, & ne lui donne place dans son *Hortus Siccus*: sûr qu'il n'eût jamais dans son jardin de plante de *thin* de cette grosseur. J'espère qu'il me donnera par contre un couple de pommes de pin; & croira encore avoir fait une bonne affaire.

Ayant écrit cette inscription, j'ai vu Don Diego donnant la main à son épouse pour descendre l'escalier, précédé d'une femme conduisant la petite fille, âgée d'environ six ans, qui est un joli enfant.

Comment vous appelez-vous mon bel-ange, lui ais-je dit.

Mon nom est *Pepina Martinez*; m'a-t-elle répondu, en me faisant une profonde révérence.

Vous êtes si jolie, lui ais-je dit, qu'il faut

## LONDRES A GÈNES. 201

faut que je vous donne un baiser : & la prenant dans mes bras, je l'ai portée au Carosse qui étoit prêt à partir, & l'y ai placée, *Don Diego*, & sa femme m'ont remercié, sont montés en voiture; le cocher a fouetté ses mules & ils sont partis; j'ai été dormir une heure, tandis que mes bêtes se sont reposées & que mes Calefferos & Baptiste ont diné.

A une heure après midi je suis rentré dans ma chaise, & ai continué mon voyage: le désert a duré encore pendant une lieue; mais en descendant une montagne garnie d'arbres l'aspect de la Campagne a tout d'un coup changé en mieux. A environ deux lieues de la *Venta* nous avons traversé le village de *Carinena*, où nous ne nous sommes arrêtés que quelques minutes, uniquement pour remplir notre *Borracho* d'un vin qu'on nomme *Garnache*, qui est sans contredit le meilleur que j'aie encore bu en Espagne. *Le Cap de bonne Espérance* en fournit à peine qui lui soit préférable. Je m'étonne que *Carinena* & son vin soient si peu connus dans le monde; le petit terroir qui le produit est si fort avancé dans l'intérieur du pays, qu'il n'est bu que par ses habitans & par les heureux Calefferos, par les muletiers, &

par un petit nombre de voyageurs qui y passent fortuitement.

Comme le soleil étoit prêt à se coucher, nous sommes arrivés à *Longares*; heureusement pour moi nous nous sommes arrêtés par hazard à la même *posada* où *Don Diego Martinez* étoit logé: il m'a aperçu de sa fenêtre au moment que je suis descendu de ma chaise, est venu à ma rencontre, m'a dit qu'il étoit charmé de me revoir, & enchanté d'apprendre que j'allois à Barcelonne. Nous ferons, a-t-il ajouté, une partie du chemin ensemble, à la grande satisfaction de *Pepina*, qui ne cesse de parler de l'attention que vous avez eue pour elle; voyez, ais-je dit en moi-même, ce que c'est que d'avoir de l'inclination pour quelqu'un, il ne tarde pas à en avoir pour vous.

*Don Diego*, m'a dit, qu'il alloit à *Cervera*, ville de Catalogne, dont le Roi l'avoit nommé *Corregidor*. Tandis que nous nous entretenions de cette manière nous avons vu passer une procession dans la rue, nous l'avons suivie, nous avons chanté avec ceux qui la composoient des *ave*, & des *pater*, & sommes entrés avec eux dans l'Eglise. Comme je m'avançois vers le benitier, pour présenter de l'eau bénite au *Corregidor*, un rustre qui étoit

tout auprès, plongeant ses doigts dans l'eau; m'en a jetté un peu avec une chiquenaude, d'abord dans l'un de mes yeux ensuite dans l'autre. Cette cérémonie m'a paru ridicule, & assez semblable à celle que pratiquent les crocheteurs Irlandois à Londres, qui lorsque la messe est finie, jettent l'eau bénite à pleines mains sur les assistans; comme elles sont souvent sales il arrive assez ordinairement que leurs habits en sont tachés.

Les Litanies & la bénédiction étant finies, nous sommes sortis *Don Diego* & moi de l'Eglise, avons fait un tour dans la ville, & sommes revenus à la *Posada*, où il m'a engagé à souper avec lui & son épouse. C'est une grave matrone qui a bien ses quarante ans, & qui a été *Camarista* de notre Duchesse de Savoie. *Pepina* venoit d'être couchée un peu avant que nous entrassions. Nous avons parlé de la *Duchesse-Infante* pendant le repas; nous nous sommes quittés sur les onze heures, eux pour se mettre au lit, & moi pour écrire.

## L E T T R E L X V I I .

*Promenades des moutons en Espagne. Er-  
 réur du vulgaire en Piémont au sujet  
 des moutons. Manière de voyager de Don  
 Diego. Simplicité du petit nombre d'ha-  
 bitans de Maria. Nouvelle connoissance  
 de Siguenza. Projets supposés d'un Mo-  
 narque. Vanités des espérances du peu-  
 ple sous un nouveau regne. Porte man-  
 quée. Deux Cathédrales dans une ville.  
 Les vilaines aventures d'Antonio Perez.  
 Observations sur les rimes défectueuses.*

Saragosse; 21 Octobre 1760.

**J**E vous ai dit les raisons qui reprimerent  
 ma curiosité, & m'empêcherent hier d'ap-  
 procher d'un troupeau de moutons.

En sortant ce matin de Longares au  
 point du jour, pour me promener j'en ai  
 rencontré un autre pareil; j'ai tout de sui-  
 te lié conversation avec un des bergers qui  
 le conduisoit, je n'ai pas pu tirer grand  
 chose de lui, leur route étant tout à fait  
 l'opposé de la mienne. Je n'ai eu que le  
 tems d'apprendre „ qu'ils étoient actuelle-



„ ment en marche, étant partis des contrées  
 „ montagneuses qui sont dans les environs  
 „ de Lérída en Catalogne pour se rendre  
 „ dans les plaines d'Andalousie, où ils de-  
 „ voient hyverner. Qu'ils faisoient deux  
 „ fois toutes les années ce même voyage,  
 „ sur le pied de deux, trois, & même  
 „ quatre lieues par jour; les hommes &  
 „ les moutons passant toutes les nuits en  
 „ plein air, à moins que le tems ne soit  
 „ très-mauvais; en ce cas les bergers lors-  
 „ qu'ils peuvent trouver des branches d'ar-  
 „ bres en font des especes de cabanes.  
 „ Que, si les moutons restoient toujours  
 „ dans le même endroit, & étoient tous  
 „ les soirs à couvert, comme il en est de  
 „ ceux qu'ils nomment *Ovéjas Caseras*  
 „ (brebis casannieres) leur laine devien-  
 „ droit grossiere; & les troupeaux seroient  
 „ attaqués de maladies contagieuses; qu'ils  
 „ n'évitent qu'en changeant fréquemment  
 „ de climat; & en demeurant à l'air. Que  
 „ les moutons d'Aragon & d'Andalousie,  
 „ l'un portant l'autre, se vendoient ordi-  
 „ nairement au Boucher environ vingt-  
 „ quatre réaux piece; & que les toisons  
 „ de trois moutons, lorsque ces animaux  
 „ étoient sains, se trouvant dans leur  
 „ état de perfection, rendoient ordinaire-  
 „ ment une *Arobe* de laine qui pesoit

„ vingt-cinq livres, avant que d'être net-  
 „ toyée, & qu'étant purifiée & en état  
 „ d'être portée au marché elle diminueoit  
 „ de moitié. Que les moutons ne se  
 „ nourrissoient que d'herbe tendre; & ne  
 „ touchoient jamais le romarin, le thin,  
 „ la sauge, la lavande, & d'autres plan-  
 „ tes de ce genre, si ce n'est lorsqu'ils  
 „ sont fortement tourmentés de la faim;  
 „ mais qu'ils périroient bientôt s'ils étoient  
 „ dans le cas de vivre seulement deux ou  
 „ trois jours de pareille nourriture qui leur  
 „ est tout à fait nuisible.”

Si ce dernier article est vrai, comme je le crois: l'opinion contraire qui prévaut universellement parmi nous, à l'égard des moutons de Savoie & de Suisse, devient une vraie erreur populaire: vous savez que nous attribuons en Piémont le bon gout du mouton Savoyard & Suisse à la manière dont ces animaux se nourrissent, que nous supposons ne manger que des plantes odoriférantes: cependant ceux de ces contrées ne sauroient être d'une autre nature que ceux d'Espagne, & manger ce que ces derniers ne peuvent souffrir.

Ces animaux sont réellement bien plus beaux que ceux de notre pays, ou d'Angleterre: j'entends relativement à leur toison, qui brille en Espagne d'un lustre qui

Je cede à peine à celui de la soie : mais ici les moutons sont moins grands qu'en Angleterre, & leur laine n'est ni si longue, ni si épaisse.

Semblable à tous ceux qui dans leur première jeunesse ont lu beaucoup d'ouvrages de poësies. Je m'étois une fois formé les plus belles idées du bonheur de la vie pastorale : il me souvient encore du temps où j'eus quelque envie de déserter la maison paternelle pour m'aller faire berger dans les Alpes. Ces idées, il est vrai, ne subsistent plus depuis longtems : cependant il me semble que je n'aurois aucune répugnance à faire une course en Andalousie avec les bergers que j'ai rencontrés aujourd'hui, sans la triste nécessité de passer la nuit dans un champ à la belle étoile, & rarement à couvert. *Sans cela* une pareille vie à ce qu'il me semble seroit assez agréable pendant une année, & fourniroit assez de matieres intéressantes pour plusieurs lettres ; un nombre prodigieux d'observations curieuses pourroient être les fruits d'un voyage de cette espece.

N'ayant point envie de retourner à *Longares* avec ces bergers, pour en tirer de nouvelles informations, je leur ai souhaité un bon voyage ; j'ai continué ma promenade solitaire. Le carosse de *Don Diego* n'a

pas été longtems à me joindre, ses cales-feros ou ses postillons, vous leur donnerez le nom qu'il vous plaira, poussant leurs mules de leur mieux. Il leur a crié de s'arrêter, & a voulu que j'entrasse dans sa voiture, ce que je l'ai prié de me permettre de refuser, puis qu'elle n'étoit déjà que trop embarrassée; contenant, outre sa personne, sa femme son enfant & deux domestiques, ajoutant que j'étois d'ailleurs bien aisé d'examiner le pays tout à mon aisé, que l'exercice me convenoit, & ne m'étoit pas moins agréable que salutaire.

La façon de voyager de Don Diego me paroît plus judicieuse que la mienne. Il est convenu avec ses Calefferos, qu'ils feroient les journées ordinaires, lesquelles sont communément de huit lieues; mais qu'au lieu d'aller au pas, comme les miens, ils iroient toujours au trot; par ce moyen il part beaucoup plus tard le matin, & arrive à midi à la *Posada*, & le soir de beaucoup meilleure heure que moi; si j'avois sçu que cela fût praticable, j'aurois fait le même marché avec mes Calefferos; cela n'auroit fait aucun tort à mes promenades du matin & de l'après-diné, puisque j'aurois pu monter dans ma chaise aussitôt que les mules en trotant m'auroient attrapé, & éviter l'ennui d'aller au petit pas toutes les

fois qu'ils tardent trop. J'aurois alors eu plus de tems, surtout le soir, pour examiner les villes, & les villages où nous nous arrêtons, & en m'y promenant une ou deux heures de plus que je ne peux à présent, faire des observations qui vaudroient la peine d'être écrites : mais on ne sauroit se procurer tout d'un coup des informations parfaites sur aucun sujet ; & je suis actuellement aussi incapable de rectifier les erreurs que j'ai commises par ignorance, que d'altérer le plan de mon voyage, qui malgré cet inconvénient passera cependant tel qu'il est. Je me flatte même qu'il méritera quelque indulgence.

J'ai diné à *Maria*. Don Diego & sa famille y étoient arrivés deux heures avant moi. *Maria* est un village d'environ vingt maisons. Il appartient au *Comte de Fuentes*, qui a succédé à mon ami *d'Abreu* en sa qualité de Ministre à la Cour Britannique. Le *Posadero* a eu peine à en croire ses yeux lorsque je lui ai montré le nom de son Seigneur au bas de mon passeport, & m'a pris pour un homme considérable ; puisque j'avois en mon pouvoir une grande feuille de papier signée de la propre main de ce Seigneur. Vous auriez ri des idées que les simples habitans de *Maria* ont conçues des Grands Seigneurs de la Cour. El-

les approchent beaucoup de celles de cette bonne vieille, dont notre Poëte *Berni* fait mention, qui s'imaginoit que le Pape étoit un Dragon, une Montagne, ou un Canon.

Outre Don Diego, j'ai trouvé encore à la *Posada*, un Ecclésiastique qui vient de *Siguenza* sur une mule. L'affabilité, du Corregidor s'est étendue jusqu'à lui, & il nous a obligés l'un & l'autre à prendre notre part du diné que son Cuisinier avoit préparé; l'arrivée de ce nouveau venu ne m'a point déplu, il m'a paru très-enjoué, & parler avec facilité; ce qu'il a de commun avec presque tous les Espagnols. Sa Reverence (c'est ainsi que nous le distinguons) est chanoine de la Cathédrale de *Siguenza*; à l'occasion d'une difficulté que lui & ses confreres ont eue avec leur Evêque, un ordre de la Cour la forcé, aussi bien qu'eux, de quitter la ville de leur résidence: On ne fait quand ils seront rappelés. En attendant, notre chanoine va passer quelques mois à Barcelonne avec un de ses freres qui y est pourvu d'une charge militaire qui lui donne quelque pouvoir. J'aurai par ce moyen un compagnon de voyage jusques là, étant déjà convenu avec lui, que son Domestique, qui le suit à pied monteroit sa mule, & qu'il entreroit dans ma chaise avec

moi. C'est ce que nous avons commencé à faire cet après midi : il n'est pas malheureux d'avoir rencontré quelqu'un qui a une place, dont il peut disposer, surtout la chaleur étant excessive. Depuis que j'ai quitté *Alcolea*, le soleil est devenu tous les jours plus piquant; & si le chanoine avoit été obligé de monter sa bête, il ne s'en feroit pas trop bien trouvé, étant fort chargé d'embonpoint.

Je ne vous parlerai point de la gaieté de notre diné, & des reparties de la petite *Pepina* à son *Cortejo* (galant) nous avons quitté *Maria* à deux heures, & sommes arrivés dans cette ville avant cinq, la distance de l'une à l'autre n'étant que de deux lieues. Le chanoine, outre plusieurs autres choses, m'a instruit des mesures que le Roi à ce qu'on assure va prendre pour pouvoir mettre son Royaume sur un bon pied. On ne tardera pas à défendre la sortie de la laine; non pas de toutes les provinces du Royaume; cela n'est pas encore praticable, mais seulement de la *Vieille Castille*, où l'on doit établir des Manufactures aux dépens de S. M. L'on réparera en plusieurs endroits les grands chemins; de nouvelles *Ventas* & *Posadas* seront bâties le long de ceux qui sont les plus fréquentés, & pourvues de toutes les

commodités possibles : on invitera des étrangers à venir les habiter. On tâchera aussi d'en attirer d'autres, & de les engager à s'établir dans *Sierra Morena*, c'est-à-dire dans les montagnes qui sont entre Madrid & Cadix, où l'on doit fonder des villages (19) & des villes pour les recevoir. Il paroît qu'une partie très-considérable de ces montagnes a été sans habitans depuis l'époque de l'expulsion des Maures. Le Roi en est le seul propriétaire, & cette propriété sera concédée aux différens particuliers des pays étrangers qu'il invitera à s'y établir; en outre il s'engage à leur construire des maisons, & à leur fournir ce qui leur est nécessaire pour cultiver les terres. On doit encourager soigneusement toutes les sciences, à ajouté le chanoine, & les arts ne sauroient manquer de faire des progrès sous la puissante protection de notre nouveau Monarque.

Telles sont les espérances que le nouveau regne a fait naître dans l'esprit des Espagnols; je souhaite quelles ne soient

(19) Depuis la date de cette lettre, on n'a pas tardé à exécuter une partie de ce plan, & on a construit quelques centaines de maisons dans ces Montagnes; jusqu'à présent le nombre des étrangers qui s'y sont établis est peu considérable.



point vaines : mais il en est de même à peu près dans tous les pays ; les changemens de Souverains présentent souvent à l'imagination des idées flatteuses peu proportionnées à ce qu'on a lieu de se promettre des forces humaines. C'est ce qui me fait craindre que l'attente des Espagnols ne soit déçue, leur dernière guerre d'Italie les a également épuisés d'hommes & d'argent ; & il faudroit selon moi des trésors trop considérables pour exécuter des projets aussi dispendieux. Peut-être que plus d'économie dans l'administration des finances, quelques réglemens pour l'observation du Carême & des jeûnes, quelques restrictions tendantes à empêcher l'accroissement des moines & des religieuses, & quelques autres dispositions de cette nature dont j'ai ouï parler à Madrid, contribueroient au rétablissement de cette Monarchie, qu'une longue suite de fausses mesures a mise dans l'état où elle se trouve. Mais ce qui paroît facile dans la spéculation ne l'est pas toujours autant dans la pratique, & les changemens ne se font pas aussi rapidement qu'on l'imagine. Les ouvrages considérables, & les nouvelles entreprises requierent beaucoup de persévérance & de constance ; & les Rois n'ont pas la puissance d'inspirer à leurs Ministres

& à leurs agents cette vertu lorsqu'elle ne leur est pas naturelle, quelque soit le degré auquel ils en sont eux-mêmes doués. Je suis trop peu instruit de ce qui se passe dans le Conseil de Madrid pour oser hasarder le moindre pronostic. Je suis enchanté de la confiance aveugle de ma nouvelle connoissance, le chanoine, & si j'étois né Espagnol, je tâcherois de penser comme lui, parce que de tous les songes, ceux qui flattent nos espérances sont les plus agréables.

Les environs de cette ville de Saragosse sont très-riens, surtout dans cette saison, où tous les payfans tant mâles que femelles sont occupés de leurs vendanges. La fertilité de leurs vignes peut à peine se concevoir. Je n'ai jamais vu une si grande abondance de grosses grappes, si bien colorées. Vous savez que le tems de cette recolte est celui où nos payfans se divertissent le mieux; ce n'est pas non plus celui, si je peux en juger par ce que j'ai vu aujourd'hui, où ceux d'Arragon sont le plus tristes. Tant les hommes que les femmes paroissent enchantés à la vue de leurs seps de vigne pliants sous le faix; ils chantoient & dansoient en marchant & portant sur la tête des panniers pleins de raisins.

L'envie que j'ai eue de voir cette scene

de plus près m'a fait descendre de ma chaise, j'ai monté la mule du chanoine & j'ai jeté curieusement la vue devant & autour de moi. Je ne me rappelle aucune de nos villes dont l'aspect soit plus beau & plus enchanteur que celui du territoire de Saragosse. Ses dômes & ses clochers, les vignes, & une quantité innombrable d'arbres de chaque côté, la plaine bordée de montagnes, avec le plus beau ciel qu'il soit possible de s'imaginer, forment une perspective digne du pinceau de Claude Lorrain.

Ayant joui pendant quelques minutes de cette charmante vue, j'ai trotté du côté où j'ai apperçu quelques Soldats qui faisoient l'exercice à ma gauche, & je n'ai pas tardé à voir une des portes de la ville. Je m'y suis arrêté pour attendre mes Calleseros, j'ai été étonné de leur lenteur, comptant qu'ils arriveroient presque aussitôt que moi. Mais les ayant attendu pendant une heure, en regardant les évolutions du Bataillon de troupes, & m'impatientant de ce qu'ils n'arrivoient point, je suis entré, & ai demandé la *Posada del pillar*, où je savois que nous devions loger. Un jeune tambour que j'ai bientôt reconnu pour un Italien, m'a offert de m'y conduire, j'ai accepté son offre. En des-

endant de cheval à la porte de la *Pofada*, j'ai trouvé à mon grand étonnement que mes gens y étoient rendus depuis une heure; ne sachant ce qui avoit pu retarder mon arrivée. Nous nous sommes informés de vous à la porte de la ville, m'a dit Baptiste, les commis de la Douane nous ont assuré qu'ils n'avoient vu passer aucune personne qui ressemblât à celle que nous leur signalions. Et moi, ais-je dit, j'ai attendu pendant une grande heure à côté de cette porte, j'ai regardé de tous mes yeux, sans voir passer de chaise. Comment cela peut-il être? Comment cela est-il arrivé?

Messieurs, a dit mon compatriote le tambour, il me sera facile de vous en rendre raison: il nous a expliqué sur le champ l'énigme en nous nommant la porte par laquelle je suis entré. Je n'avois pas apperçu la plus proche, & avois pris à gauche au lieu de prendre à droite: Vous vous imaginez bien que ma méprise a fait rire les assistants, & que les rieurs n'ont pas été de mon côté.

Ayant rendu mes respects à *Dona Mariana*, & embrassé ma petite Maîtresse, *Don Diego* & moi avons été visiter Notre-Dame *del Pillar*, digne objet du Voyage du Conducteur d'ânes, qui l'a engagé à quitter les montagnes de Burgos.

Cette

Cette *Nothé-Dame*, est une figure de bois, qu'on nomme *del Pillar* parce qu'elle est debout sur une colonne de marbre placée dans une Chapelle souterraine fort sombre, où l'on ne sauroit la voir qu'au travers d'un trou qu'on a fait pour cela dans la muraille.

L'Eglise, qui renferme cette figure, est très-vaste, & d'un Architecture majestueuse, elle auroit besoin d'un meilleur parquet que celui qu'elle a, qui est composé de briques toutes usées qui s'en vont en poussière. L'Eglise contient quelques Chapelles très-spacieuses, dans lesquelles sont des autels superbement ornés, surtout de tableaux. On est actuellement occupé à construire au milieu de cet édifice sacré une espèce de Dôme, soutenu par des colonnes de marbre rouge, qui se trouve dans les carrières de Tortosa; ce marbre paroît aussi beau que le porphyre, & comme Tortosa est au bord de la mer, à l'embouchure de l'*Ebre*, je suis surpris qu'on n'en transporte pas dans les pays étrangers; & qu'il ne soit pas plus connu qu'il ne l'est. Les colonnes du Dôme ont leurs chapiteaux & leurs pedestaux de bronze doré. La figure & la colonne seront mises sous le Dôme dès qu'il sera fini; & on les y placera sur un autel, dont la partie

antérieure sera d'argent massif & pesera environ six cents livres, si ce qu'on m'a dit n'est pas exagéré.

Saragosse est peut-être la seule ville de la Chrétienté qui ait deux Cathédrales : cette Eglise de Notre-Dame en est une. L'ancienne est un édifice antique, dont la description détaillée rempliroit un Volume ; tant elle renferme de choses curieuses. Je ferai seulement mention d'un Crucifix de bois, dont les ongles croissent une fois par année : J'ignore à quel propos il fait un pareil miracle. Qu'à-t-il besoin d'ongles ? Peut-être que leurs rognures étoient autrefois distribuées comme des reliques aux dévots. A présent cela ne se fait plus, par conséquent ce miracle ne sert plus à rien.

Un certain nombre de Chanoines officient alternativement six mois dans une Eglise, & six mois dans l'autre. La populace de cette ville assure que l'ancienne Cathédrale a été bâtie par les Maures, & leur servoit de principale mosquée. Mais quelques antiquaires disent le contraire, & prétendent que c'est un ouvrage des Chrétiens pendant le regne de ces mêmes Maures, qui leur permettoient le libre exercice de leur religion dans plusieurs endroits d'Espagne surtout en Aragon. Si

les Espagnols avoient suivi leur exemple lorsqu'ils devinrent à leur tour les maîtres, leur pays seroit vraisemblablement mieux peuplé qu'il ne l'est : Mais auroient-ils joui de la paix intérieure que leur a procuré leur expulsion ? C'est une autre question qu'il n'est pas trop facile de décider.

Quand à la figure & à la colonne, les Aragonois sont fermement persuadés, qu'elles sont descendues du Ciel en même-tems que l'Apôtre St. Jâques étoit occupé à sa mission dans cette partie du monde; qu'alors la figure parla à l'Apôtre, & l'encouragea à prêcher l'Evangile aux Espagnols qui étoient encore payens, promettant qu'elle ne permettroit jamais qu'on la transférât de Saragosse tant que le monde dureroit; & qu'elle seroit la constante protectrice de la Monarchie Espagnole en général, & du Royaume d'Aragon en particulier.

La question de savoir si St. Jâques a jamais été en Espagne, est trop délicate pour être agitée de ce côté des Pyrenées; du moins je craindrois de soutenir la négative. J'ai lu quelque part qu'un savant François nommé *Godeau* (Evêque de Vence, si je ne me trompe) avoit composé un ouvrage sur ce sujet pour prouver que cet

Apôtre n'y avoit point été. Aucun Evêque Espagnol n'oseroit en faire autant, quoiqu'ils soient vraisemblablement tous persuadés que *Godeau* à raison. Le corps de St. Jâques à *Compostelle* en *Galice*, & son Eglise est le second pèlerinage du monde Catholique : vous savez que le premier est notre *Lorette*.

La dévotion des Aragonnois pour leur *Notre-Dame* est si grande, qu'elle leur a presque fait oublier un autre patron qu'ils ont eu pendant plusieurs siècles. Je veux parler du belliqueux St. George, révééré pareillement dans les tems réculés par les Anglois comme le protecteur de leur Isle.

Comme je pars demain, je ne saurois vous donner aucun détail sur les autres édifices publics ou particuliers que l'on peut voir ici, qui sont en assez grand nombre, & dont quelques-uns méritent d'être connus. Je vous parlerai encore moins des mœurs & des coutumes des habitans, je ne vous dirai rien de leurs singularités, ni ne vous indiquerai point en quoi ils diffèrent de celles du peuple de Madrid ou d'autres Provinces d'Espagne. Il faudroit pour se hasarder à vous donner de pareils détails faire ici un séjour de quelques mois. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'en gé-



néral quelques quartiers de Saragosse sont très-bien bâtis; que plusieurs de ses rues sont tirées au cordeau, longues & spacieuses, surtout celle qu'on nomme le *Coffo*, où la noblesse & les gens riches viennent se promener en Carosse dans les beaux jours pour prendre l'air. Ils vont doucement à la file les uns des autres en maniere de procession montans & descendans le long de la rue ainsi que cela se pratique à Turin sur l'*Esplanade*.

On prétend que sa population va à un peu moins de soixante mille âmes. Cette ville est située sur l'Ebre, qui est la rivière la plus considérable d'Espagne, elle a deux ponts ici, l'un de pierre, l'autre de brique, tous deux fort bien construits. Au moyen des batteaux qui naviguent sur l'Ebre, Saragosse communique facilement avec la Méditerranée, qui n'en est pas à plus de quarante lieues: elle a par conséquent une espece de commerce. Il n'y a point de ville dans ce Royaume, si l'on en excepte Madrid, où il y ait tant de noblesse, & de gens opulents dont, à ce qu'on m'a dit, près de quatre cents ont équipage. Il ne se trouve pourtant parmi cette noblesse que peu de Grands d'Espagne; ils préfèrent aussi long-tems que leurs revenus le leur

permettent & qu'ils peuvent faire figure, le séjour de la Capitale.

Le Royaume d'Aragon a été reconquis sur les Maures par ses propres habitans, & débarassé de ces Mahométans avant aucune autre Province d'Espagne. Et comme nul Prince de la Chrétienté ne formoit aucune prétention sur ce pays, ou que si l'on fit quelques réclamations elles ne furent point écoutées, les Aragonois se choisirent eux-mêmes un Roi, ainsi que plusieurs légendes & nombre de Romans nous l'apprennent au défaut des Historiens ; les événemens de ces tems là étant fort enveloppés de ténèbres. Au lieu cependant de faire un noble présent de leur Royaume au Prince qu'ils éleverent le premier sur le trône, ils lui imposèrent des conditions si dures que cette place ne valoit presque pas la peine d'être acceptée. L'une de ces conditions fut, que son autorité seroit subordonnée à l'inspection d'un Magistrat nommé *Le Justicia* : dont le pouvoir étoit dans le fond au-dessus du sien. Lors de l'accession d'un Roi à la Couronne, le Justicia disoit ces paroles à ce fantôme de Monarque. *Nos que valemos tanto ce mo vos, os hazemos nuestro Rey, y Senor, con tal que guardéis nuestros fueros, y libertades; si*

*no, no. C'est-à-dire, Nous qui valons autant que vous, nous vous faisons notre Roi, & Seigneur, à condition que vous protégerez nos loix & nos libertés; si non, non.*

Quelques dures que soient les conditions, il y a peu de particuliers qui aient assez de fermeté pour refuser un Royaume; mais ce compliment étoit trop moqueur & trop insultant pour être long-tems souffert par celui qui étoit parvenu à cette haute dignité, ou du moins par ses successeurs, *plusieurs*, dit Quevedo avec cette délicatesse qui lui est si ordinaire; *plusieurs ont la patience de montrer de l'humilité, tandis qu'il n'ont pas le pouvoir d'être arrogants*: ce cas a été celui des Rois d'Aragon, & auroit été celui de tout autre. Ils ont souffert cette façon d'installation si humiliante, tant qu'ils ont été faibles, & ont protégé les loix & les libertés; mais comment espérer qu'ils se prêteroiént de bonne grace à une chose déshonorante pour eux, & qui les rendoit méprisables aux yeux de tous les autres Souverains, les exposant aux railleries de leurs sujets à l'instant qu'ils montoient sur le trône? Les anciens Aragonois connoissoient bien peu l'esprit humain, lorsqu'ils osoient se flatter que leur Roi leur céderoit en fierté & qu'il ne donneroit pas, dès qu'il le pourroit,

un libre essor à la sienne. En conséquence dès que ces Monarques eurent acquis quelque consistance, ils forcèrent leurs sujets à retrancher le discours peu respectueux qu'ils leur tenoient lors du Couronnement, & asservirent la volonté du *Justitia* à la leur. Ce Magistrat cependant continua encore pendant quelque tems à jouir d'une autorité considérable; des droits de cette nature ne s'anéantissent pas tout d'un coup, les siens furent pendant plusieurs siècles en opposition avec ceux des Rois. Mais Philippe II. les annulla d'un seul coup à l'occasion de ce que je vais rapporter.

Ce Monarque, qui étoit un des hommes les plus cruels & les plus fiers qui aient jamais existé, avoit un Secrétaire d'Etat nommé *Antonio Perez*; il le chargea de faire perir secrètement un agent de son frère naturel *Don Jean d'Autriche* qui l'embarrassoit. Perez ne put se dispenser d'obéir aux ordres de son maître; en conséquence l'agent fut assassiné dans les rues de Madrid par des scélérats gagés.

Après une action aussi atroce, les parens de l'agent, qui en découvrirent l'auteur, poursuivirent *Perez* & le traduisirent par devant les tribunaux ordinaires. Celui-ci se trouva dans une position très-critique; le

le Roi d'un côté lui ayant expressement défendu de jamais révéler qu'il avoit agi par son ordre, tandis que de l'autre sa Majesté ne jugea pas à propos d'arrêter la procédure, quoiqu'il eût pu le faire d'un seul mot.

Il seroit trop long de détailler les peines que *Perez* souffrit pendant une poursuite qui dura plusieurs années. Il fut détenu en prison, ses biens furent confisqués, ses membres furent disloqués par la question; sans que le Roi daignât penser à sa situation, *Perez* lui fit souvent parvenir ses plaintes par lettres, eut recours à son Confesseur pour engager le cœur infernal de ce Monarque à avoir pitié de sa misère, & à le délivrer de ses persécuteurs: tout fût inutile. Après plusieurs années d'esclavage & de tourments, *Perez* trouva moyen de s'évader de sa prison; & s'enfuit à Saragosse, où le *Justicia*, bien instruit de toute son histoire, le prit sous sa protection. Le peuple de Saragosse, qui savoit tout aussi bien que le *Justicia* que *Perez* n'avoit agi qu'en conséquence de l'ordre exprès du Roi dans l'assassinat de l'agent de *Don Jean*, confirma la protection qui lui avoit été accordée par leur principal Magistrat, & résolut généreusement de ne point l'abandonner. Cette résolution des Aragonois irrita

le fier Monarque qui paroissoit prendre plaisir aux souffrances de *Perez* & cessant de dissimuler plus longtems ce que tout l'univers savoit, & ce qui s'étoit passé relativement au cruel meurtre de l'agent, *Philippe* dévoua à la mort *Perez* & le *Justicia*, & projetta d'anéantir en même tems tous les anciens privileges dont jouissoient ceux qu'il appelloit ses rebelles sujets. Malheureusement il se trouvoit pourvu des forces nécessaires pour assouvir sur le champ sa barbare vengeance. Il envoya une armée en *Aragon*, trop forte pour pouvoir être attaquée avec quelque espece d'égalité par une populace tumultueusement rassemblée. Cette armée s'empara sans aucune résistance de *Saragosse*, & le *Justicia* tomba entre les mains du Roi, qui le fit exécuter une heure après qu'il eut été pris, sans aucune espece de forme de procès, avec un grand nombre de chefs des révoltés.

C'est ainsi que finit le pouvoir de ce Magistrat, & que les *Aragonois* perdirent leurs loix & leurs libertés. Depuis près de deux siècles ils ont été tout aussi soumis à leur Roi que ses autres sujets, & le tems qui fait oublier toutes choses, a à la fin totalement détruit jusqu'au souvenir de leur *fueros y libertades*. (Loix & libertés.) Quand à *Perez*, il eut le bonheur, durant

la confusion & le tumulte causés par l'armée de Philippe, lors de son entrée dans Saragosse, de se sauver & de gagner la France où il passa le reste de sa malheureuse vie. Etant dans ce Royaume, il y publia quelques ouvrages où l'on trouve la relation de toute cette cruelle affaire. J'ai en ma possession un de ces livres qui sont devenus très-rare, il a pour titre *Lettres d'Antonio Perez*, imprimées à Paris sans date, je l'ai lu d'un bout à l'autre. L'auteur se plaint dans plusieurs de ces lettres de l'incomparable barbarie de Philippe, tant envers sa personne qu'envers son innocente famille, qui fut jetée en prison après sa fuite d'Espagne, une petite fille âgée de six ans n'en fut pas même exceptée. La mémoire de ce Roi ne sauroit être présentée sous un jour plus odieux. Que seroit devenu le pauvre *Perez*, si le généreux Henry IV ne l'avoit pris sous sa protection, & ne l'avoit mis à l'abri de la cruauté réfléchie & incompréhensible de son barbare maître ?

Je me suis assez écarté de mon sujet, & je reviens à l'histoire du jour. Ayant visité les deux Cathédrales, Don Diego & moi sommes revenus à la Posada, où nous avons trouvé que Dona Mariana avoit fait monter quelques aveugles mendiants pour jouer

du violon & chanter afin d'amuser la petite Pepina: permettez que je vous régale d'un morceau de la poésie simple & naturelle des poëtes sans yeux de Saragosse.

*Dican los Espanoles  
Congrande anhelo  
Viva nuestro monarca  
Carlos Tercero.*

*Hagan salta, mirando  
Que Carlos Uega,  
Y despici los clarines  
Haran la sena.*

*Zaragoza la noble  
Tene un letrero  
A do dice que Viva  
Carlos Tercero.*

*El discreto y prudente,  
Sabio y affable.  
Y en buanto a Piadoso  
Hijo de madre.*

Je ne chercherai pas à vous faire appercevoir le *Chiste*, ainsi que s'expriment les Espagnols, ou la *subtilité facétieuse* que contient le dernier de ces vers: Que la poésie soit pesante ou spirituelle, il est égale-



ment impossible de les traduire de manière à pouvoir faire distinguer l'un ou l'autre. Je n'essaierai pas non plus de vous indiquer la différence qui se trouve entre le langage de ces stances (qui est l'Aragonois vulgaire) & le véritable Castillan: cette différence est si peu considérable qu'elle ne mérite pas que j'en fasse l'analyse. Je vous ferai seulement encore observer, que l'usage de faire rimer ensemble les mots *Anhelo*, *Uega* & *Affable* avec *Tercero*, *Sena*, & *Madre*, seroit insupportable pour une oreille Italienne, si l'on tentoit de l'introduire chez nous, qui avons été accoutumés depuis longtems, ainsi que les François, dans nos vers à la plus grande exactitude dans la ressemblance des sons, & à rimer correctement.

Cependant cette consonance défectueuse dont les Espagnols se servent dans leurs chansons, paroît encore moins étrange & moins grossière à mon oreille, que celle que je rencontre souvent dans leurs Drame, qui consiste en une ressemblance de sons dans la dernière cadence, de deux vers en deux vers, pendant un assez longtems. Vous comprendrez mieux ce que je veux vous dire par l'exemple suivant, que je tire d'une Comédie de Calderon in-

titulée *El Escondido y la Tapada*. (Le Caché & la Couverte.) Un maître & son domestique s'entretiennent ensemble de la maniere suivante, dans la premiere scene.

## LE VALET.

*Yo, aunque el martirologio  
Romano aqui me trax eran  
Para que escogiera muerte  
A mi proposito, fuera  
Sin agradamar ninguna  
Vanissima diligencia,  
Porque no ay tan bien prendida  
Muerte que bien me paresca.  
Que culpa teng yo de que  
Tú a morir contento Vengas  
Para traérme de arreata?*

## LE MAÎTRE.

*Pues, dime tu, que rezelas  
Si tu en nada estas culpado,  
Ni te hallaste en la pendencia?*

## LE DOMESTIQUE.

*Pues, si un triunfo matador  
Atrasa los que en cuenta,*

# LONDRES A GÈNES. 231

*Un amà matador, dime,  
No arrastrará (cosa es cierta)  
Qualquiera triunfo criado?*

LE MAÎTRE.

*No vi lo cur a mas necia.*

LE DOMESTIQUE.

*Y esto a una parte, Senor,  
Que razon ay de que sea  
San cerrado tu capricho,  
Que, y a que me traes, no sepa  
A que me traes? Dime pues  
Que es lo que en Madrid intentas?*

Les deux interlocuteurs continuent cette même maniere de rimes jusqu'à la fin de la scène, qui n'a pas moins de deux cents vers, tous ayant alternativement le même son de ceux que j'ai cités. Les gens qui ne sont point accoutumés à ces singularités sont assez portés à se récrier contre les choses auxquelles ils ne sont point faits. C'est ainsi que j'ai entendu plusieurs Italiens ridiculiser gauchement les vers *Alexandrins* des François, & les *Décasyllabes* des Anglois: c'est ainsi que plusieurs impertinens critiques François & Anglois blâment ces

mêmes vers Alexandrins dont on se sert en France, & les *Ottava* d'Italie; sans réfléchir que la nature a été dans tous les pays la maîtresse des premiers poètes, & leur a indiqué l'espace de vers qui convenoit le mieux à leurs différentes langues. Je ne me rappelle, je l'avoue, aucun François, Italien, ou Anglois, qui ait jamais tenté de critiquer la versification Espagnole; vraisemblablement parce que, parmi les gens de lettres des trois nations, il s'en est trouvé très-peu qui se soient sérieusement appliqués à cette langue: si quelqu'un d'entre eux avoit dirigé ses études de ce côté, nous aurions vraisemblablement eu bien des jugemens absurdes sur cette matière, parce que leur manière de rimer ne s'accorde avec aucune de celles de ces peuples. Quoique je ne puisse nier qu'une longue suite de rimes comme celles que j'ai citées, ne sauroit me plaire, cependant je regarde comme une chose avérée qu'il n'en est pas de même des gens du pays, puisque leurs poètes recherchent soigneusement pareilles *Assonancias* (ressemblances de sons) & en ornent souvent les scènes de leurs pièces de théâtre. Le dégoût qu'elles me causent prouve seulement que je suis encore fort éloigné d'avoir saisi la véritable harmonie de cette langue, quoiqu'au jugement de

plusieurs je pusse passer pour fort habile, étant en état d'expliquer un aussi grand nombre de mots de cette langue que plusieurs Espagnols.

Il est tems de mettre fin à cette lettre & à mes digressions. Je vous ai déjà dit, que les raisins qui croissoient dans le voisinage de cette ville, sont très-beaux à la vue, je vous dirai à présent qu'ils ne sont pas moins délicieux au goût ; le vin qu'on en tire est peut-être trop fort & trop mielleux pour servir de boisson ordinaire. Je m'imagine que les gens de ce pays ne savent pas trop bien le faire, & qu'ils laissent trop meurir les raisins, ce qui est cause, à ce que je crois, de cette trop grande douceur, & de ce que leurs vins sont huileux : deux verres du meilleur m'ont plus rassasié qu'une demie douzaine de ceux de France ou de Piémont n'auroient fait.

*Saragosse* est une corruption de *Cæsarea Augusta*. Le changement de *Cæsarea* en *Zara* n'est pas particulier à l'Espagne. La ville de *Zara* en *Dalmatie*, s'appelloit pareillement *Cæsarea* chez les Romains.

## L E T T R E L X V I I I .

*Laideur miraculeuse. Conjecture à ce sujet. Tuiles de différentes couleurs. Voyager lentement est avantageux. Eglises & autres Edifices de Saragosse. Tableaux représentant des Martyrs. Avocats Espagnols & Piémontois peu louables. Statues peintes. Les paresseux & les pauvres également avides de se trouver aux lieux de dévotion extraordinaire. Paysanne embrassée par surprise. Vers blancs & assonancias, &c.*

*Villa-Franca, 22. Octobre 1760.*

**V**ous regarderez ce que je vais vous dire plutôt comme un pur badinage que comme une observation sensée, cependant il est vrai que de toutes les *Madones* ou *Notre-Dames* miraculeuses que l'on voit dans les différentes parties du monde Catholique, il n'y en a pas une seule qui ait été peinte ou taillée avec un beau visage.

Outre celle de *Turin*, que nous nommons la *Consolata*, j'en ai vu nombre d'au-

tres en différentes parties de l'Italie, telles que celle de *Mondevi*, celle de *St. Celse* à *Milan*, celle de *Caravaggio*, deux ou trois à *Venise*, & surtout la très-célèbre de *Loreste*. Je les ai toutes soigneusement examinées; & je n'en ai réellement pas trouvé une seule, qui ne fit déshonneur au plus chétif de nos peintres modernes, tant par le dessein que par le coloris: Elles ont toutes ou le nez de travers, ou une trop grande bouche, ou un menton peu proportionné, ou quelqu'autre défaut de cette espèce, outre qu'elles sont toutes tirant sur le noir ou couleur de brique. Celle de *Saragossè* ne vaut pas mieux que les autres, autant qu'il m'a été possible de la voir, quoique je ne l'aie regardée que par un trou, & à la pâle lueur d'une lampe qui étoit devant elle: les Espagnols prétendent néanmoins qu'elle est l'ouvrage des Anges; à l'exemple des Italiens qui soutiennent que la plus grande partie des leurs sont de la main de *St. Luc*.

Nous aurions cependant tort d'être surpris de la barbarie des pinceaux ou des ciseaux qui les ont produites; elles sont les fruits informes des siècles grossiers; mais ce qui m'étonne c'est que de toutes celles peintes par Raphaël, le Guide, les Caraches, Titien, Sassoferrato, Maratti, &

nombre d'autres excellens peintres, aucune n'a jamais été assez heureuse pour qu'on lui attribuât le pouvoir de faire des miracles; non pas même la *Pieta*, chef d'œuvre du plus grand artiste d'Italie n'a jamais pu guérir la plus petite fièvre, ou soulager le moindre mal de dents de la dévote la plus zélée de Rome.

M'entretenant sur ce sujet avec mon nouvel ami le Chanoine; & lui faisant remarquer le peu de pouvoir des *Madonas* les mieux peintes, & cherchant les raisons les plus plausibles d'un pareil phénomène, nous n'en avons pu découvrir une meilleure que celle-ci; savoir que leurs *Marillos* & *Velasquez* aussi bien que nos *Michel Anges*, & nos *Raphaëls*, lorsqu'ils les peignoient ou sculптоient n'étoient point animés de cette ferveur, & de cette dévotion qui enflammoit les simples artistes des siècles d'ignorance, mais qu'ils se livroient entièrement à leur vanité, & à l'envie de faire parade de leur habileté dans leur art; c'est ainsi qu'il arrive (ajouta le Chanoine) que ceux de nos orateurs sacrés, qui cherchent à se faire admirer par la délicatesse de leur langage, ou la force de leur éloquence, n'opèrent jamais ou presque jamais des conversions, tandis que les Prédicateurs qui prêchent simplement, & n'ont d'autre but



que de bannir le péché du monde, font ordinairement naître la contrition & le repentir dans les cœurs de la plus grande partie de leurs auditeurs.

J'oubliai de vous dire hier que l'extérieur de la couverture des cinq dômes de la nouvelle Cathédrale est formé de tuiles concaves & convexes, alternativement placées, quelques-unes peintes en rouge, d'autre en bleu, en verd, & quelques-unes en jaune, comme l'habit d'Arlequin: malgré cela la régularité de cet arrangement donne à ces dômes un aspect très-agréable, vus d'une certaine distance. Venons-en à présent à l'Histoire du jour.

Nous n'avons fait hier que six lieues, & aujourd'hui seulement cinq. Cette façon de voyager vous paroîtra ennuyeuse; je ne suis pas tout-à-fait de votre sentiment puisque je me trouve dans le cas, je ne suis point fâché de profiter de l'occasion que j'ai d'examiner à loisir le pays que je parcours. J'ai par ce moyen la facilité de faire des observations qui m'échapperoient si je voyageois plus rapidement: une marche lente dans des endroits où il n'y a rien de curieux à voir est je l'avoue quelquefois assez désagréable: c'est pour cette raison que je n'ai point été fâché hier au soir, lorsque mes Calefferos m'ont prié de per-

mettre qu'ils ne partissent qu'à midi au lieu de sept heures du matin. J'ai profité de ce tems pour parcourir *Saragosse* & visiter les Eglises, & les autres édifices publics.

Tous ceux qui passent par cette ville ne sauroient s'exempter de voir l'Eglise de St. Laurent & son maître autel. A peu de distance de cette première on trouve celle de St. Pierre Velasquez, que l'on assure être la plus riche de la ville; mais comme elle étoit fermée je n'ai pu la voir. Celle des Jésuites est petite, mais le dedans en est entièrement doré, ce qui produit un effet surprenant. Les cloîtres sont ornés des portraits en grand de ceux de ces pères qui ont été décorés de la pourpre Romaine, ou ont été placés au nombre des saints: ainsi que de ceux de plusieurs Grands Seigneurs & Grandes Dames qui ont été les bienfaiteurs de l'ordre.

Tout auprès de l'Eglise des Jésuites est un Hopital connu sous le nom de *Saint*. Il contient près de sept cents malades des deux sexes. L'Eglise qui en dépend, quoique très-vaste, est fort obscure, ce qui provient du peu de hauteur de son plafond, qu'un homme de haute taille pourroit presque toucher du bout des doigts. Je n'ai jamais vu d'édifice si disproportionné; cependant cette disproportion n'est pas tout-

à fait sans majesté. On prétend qu'il est l'ouvrage des Maures.

L'Eglise des Franciscains mérite aussi d'être vue, surtout son maître autel, & une petite chapelle qui est derrière, composée des marbres les plus curieux qui se trouvent en Espagne. Dans les vastes cloîtres annexés à l'Eglise, au lieu des portraits des Seigneurs & des Dames qui sont dans ceux des Jésuites, on y voit des peintures à fresque, qui représentent quelques uns du grand nombre des Franciscains qui ont souffert le martyre dans les quatre parties du monde. Les différens artistes qui ont été employés à cet ouvrage, paroissent avoir épuisé leur imagination à inventer des tourmens extraordinaires pour les pauvres moines, dont quelques uns sont représentés dans la posture de gens qu'on scie, ou trainés sur des pierres raboteuses par des chevaux & destaveaux, ou foulés aux pieds par des éléphants, ou embrochés à des broches de fer, & rôtis devant un brasier ardent par des payens, qui rient de leurs souffrances, & montrent les dents au travers de leurs épaisses moustaches; outre plusieurs auxquels on coupe les jambes & les bras, ou qu'on se contente simplement de pendre ou de décapiter.

L'Eglise de St. Gaëtan renferme aussi plusieurs choses curieuses. Elle appartient à un ordre religieux moderne nommé des Ecoles pies; dont les membres ont le privilege d'enseigner les principes du latin aux jeunes gens; privilege que ces bons peres ont enlevé depuis peu aux Jésuites, après une longue & vive contestation.

Le palais de l'Archevêque est situé à la rive droite de *l'Ebre* à une égale distance des deux ports. Son extérieur n'a rien de frappant, mais on m'a assuré que quelques uns de ses appartemens ne le cedent en rien aux plus magnifiques de Madrid. Je n'ai pas eu le tems de les voir.

*L'Audiencia*, c'est-à-dire le principal Tribunal de judicature, est aussi, lorsqu'on le regarde en dehors, un édifice assez grossier. Le chanoine m'assure que les gens de loi qui en tirent leur subsistance, & dont le nombre est étonnant, sont tout aussi habiles que ceux de Madrid à embrouiller une affaire, & à écorcher leurs clients. Il paroît qu'en Espagne, ainsi qu'en Italie, les Avocats se font un devoir, entr'autres choses, de parler & d'écrire dans un jargon barbare qu'ils ont inventé, & qu'ils nomment pompeusement le langage de la loi. Vous louez éternellement nos *Cervantes* &  
nos

nos *Calderos*, a ajouté le chanoine, sans acquérir jamais assez de connoissance de la langue Espagnole pour entendre nos Avocats, lorsqu'ils plaident dans nos *Audiences* soit en matieres civiles ou criminelles. Un plaideur gagne ou perd son procès, est déclaré innocent ou pendu, sans avoir entendu un seul mot de ce que l'on a allégué pour ou contre lui. Nos gens sensés, & instruits regardent nos jurisconsultes comme les principaux & les éternels corrupteurs de notre langue & de notre éloquence, tous s'efforcent à l'envi de surpasser le reste de leurs confreres par des expressions forcées, & par la barbarie des constructions. On s'est long-tems récrié contre l'absurdité d'une pareille pratique, & nos Rois ont fait tous leurs efforts pour l'abolir, mais sans y réussir. Les *Pica Pleytos*, (chicaneurs) continuent sur l'ancien pied, faisant un horrible mélange de l'Espagnol ancien & moderne, du François, du Latin, du Grec & de l'Arabe. Je n'outre point, a ajouté le chanoine. On dit que notre nouveau Roi a pris cette détestable manie en aversion, & qu'il est très-décidé à forcer les Avocats à parler bon Castillan en dépit d'eux-mêmes; mais selon moi cela ne pourra avoir lieu qu'autant qu'il en fera pendre

la moitié; c'est-à-dire ceux qui ne se conformeront pas à ce qui aura été statué à cet effet. L'abus est si général & a jeté de si profondes racines, qu'il ne me paroît nullement susceptible de remède.

Ce que le chanoine m'a dit des gens de loi d'Espagne, peut aussi se dire en général de ceux d'Italie, & de nos Piémontois en particulier. J'entends mon dialecte maternel aussi bien qu'aucun d'eux, & n'ignore pas non plus les autres langues qu'ils y mêlent au barreau, cependant je n'ai jamais pu comprendre parfaitement un seul de leurs plaidoyers. Tel est l'art avec lequel ils composent leur mélange: d'ailleurs plusieurs de leurs mots sont absolument arbitraires & ne se trouvent dans aucun Dictionnaire, Lexicon, ou Glossaire. Il est honteux qu'on les laisse continuer sur ce ton, & qu'on ne les oblige pas à parler de manière à se faire entendre de la généralité de leurs auditeurs. Que les gens de loi de Paris & de Londres leur ressemblent peu! J'en ai ouï plusieurs, dans ces deux Capitales, s'exprimer avec une pureté & une élégance, qui feroient honneur aux meilleurs écrivains; combien de Mémoires imprimés d'Avocats François, qui pourroient servir de modèles d'élocution ainsi que de saine raison.

Il faut convenir que nous autres Piémontois, aussi bien que les Espagnols (si mon chanoine dit vrai ; comme je crois qu'il le fait) sommes au moins de deux cents ans moins avancés à cet égard que les François & les Anglois (20). Mais finissons ma tournée de Saragosse.

Le Palais du Vice-roi est très-remarquable, pas autant pour la beauté de son Architecture, que pour sa masse énorme, & encore plus pour sa porte surchargée d'ornemens fantasques & singuliers. A chacun des côtés est une statue gigantesque ; toutes deux grossièrement sculptées, & de couleur naturelle, afin que les géans paroissent encore plus désagréables à la vue qu'ils ne l'auroient été si la pierre avoit conservé sa couleur ordinaire. A Madrid aussi bien qu'à Saragosse j'ai remarqué qu'il a été de mode pendant un tems de passer les statues en couleur, surtout les chairs & les draperies ; j'ai vu une sacristie de cette Métropole où se trouve un ample bas relief traité suivant ce goût absurde & puérile.

(20) Quand aux François l'Auteur a raison, mais les Anglois ! Les gens sensés en Angleterre pensent précisément de même, & avec raison de leurs gens de loi, que le Chanoine de Siguenza de ceux d'Espagne.

- A Saragosse les mendiants sont en beaucoup plus grand nombre qu'à Madrid, surtout dans la nouvelle Cathédrale, où l'on en rencontre une si grande quantité qu'il n'est pas possible de pouvoir dire un *Ave* sans être interrompu à chaque mot par des gens qui vous demandent la charité. Il en est de même dans tous les lieux où se trouvent quelques images miraculeuses.
- Les paresseux ainsi que les pauvres s'y rendent en foule, sachant bien, que ceux qui les visitent, sont en général généreux envers eux, par le même principe qui les porte à se rendre dans ces lieux de dévotion.

Je suis sorti à pied vers le midi de Saragosse, & j'ai joui pendant quelques minutes des belles promenades publiques qui sont hors de ses murs. Elles sont toutes bordées de grands arbres touffus, formant des allées tirées au cordeau; leurs feuilles ne sont point encore tombées quoique l'automne soit déjà fort avancé, ce qui doit vous donner une idée de la douceur de ce climat qui est l'un des meilleurs d'Espagne.

A environ deux lieues de la ville, j'ai rencontré de nouveau des paysans & des paysannes transportant leurs raisins au logis, sur des chariots, à dos d'ânes ou de mu-



lets, & dans des panniers sur la tête. J'ai distingué parmi cette foule un groupe de très-jeunes & jolies filles, qui ont souri, en me regardant, & m'ont fait force révérences, redoublant à mesure que j'approchois, plutôt pour se moquer de moi, que par civilité : *Jeunes filles*, leur ais-je dit, voulez-vous me vendre une grappe de raisins ? Non, m'ont-elles répondu toutes à la fois, nous n'en vendons point, mais vous êtes bien le maître d'en prendre autant que vous voudrez dans nos panniers, en disant cela elles les ont posés à terre, J'ai profité de leur bonne volonté, en assurant que je voulois étrangler la plus jeune des trois avec un mouchoir de soye que j'avois par hazard dans ma poche, je le lui ai subitement jeté au col, je l'ai tirée à moi, je l'ai baisée au front, j'ai lâché le mouchoir & m'en suis allé. Elles se sont mises à éclater de rire en voyant ce que je venois de faire, & m'ont appelé pour venir prendre encore quelques grappes de leurs raisins ; j'ai continué mon chemin, en leur faisant signe de la main & leur criant. Adieu enfans, adieu petites.

On ne trouve pas ordinairement autant de politesse chez les payfans des autres contrées, quoiqu'en puissent dire nos Poë-

tes Arcadiens, qui ont placé le séjour de l'urbanité parmi les habitans des campagnes, directement en oposition à l'étimologie de ce mot. J'ai remarqué dans tous les pays où j'ai été que la généralité des payfans ne ressembloit guere aux peintures qu'une quantité innombrable de Poëtes en avoient faites. Je me suis toujours apperçu que leur grossiereté égaloit leur ignorance, qu'ils étoient stupidement méchans & cachés, & surtout très-chiches même des choses dont ils sont le plus abondamment pourvus. Mais, vive mes payannes de la *Puebla*, c'est le nom du village où elles alloient. Elles font une exception du caractère général des payfans. Je voudrois posséder assez bien l'Aragonois pour pouvoir composer une demie douzaine d'Eglogues à leur louange.

Iustement tout proche de la *Puebla* j'ai été joint par mes Calefferos: le chanoine m'a fait compliment sur mes bonnes jambes qui ont eu la force de me conduire jusqu'ici par un jour aussi chaud, surtout après ma longue promenade du matin dans la ville: plus je l'entends parler plus je l'aime; il a la gravité qui convient à son caractère, malgré cela il est gai; & ne laisse pas de tems en tems de lâcher quelque plaisanterie. Sa santé n'est pas aussi

bonne que je le souhaiterois, mais quoi-  
qu'affligé de la gravelle, & des indisposi-  
tions qui en sont la suite, il ne gémit ni  
ne se plaint, ainsi que font continuellement  
les gens foibles; il supporte patiemment  
ses maux; Il me paroît avoir beaucoup lu  
dans sa langue, & s'il m'est permis de dé-  
cider de ce que je ne connois pas par ce  
que je connois, le jugement qu'il porte  
sur les écrivains de son pays me paroît  
très-juste. Depuis la *Puebla* jusqu'à *Villa-  
franca*, où nous sommes actuellement, la  
conversation a roulé sur la Poësie, qu'il  
croit être encore en Espagne fort au-des-  
sous de la perfection où elle pourroit ar-  
river. Il déteste autant les *Assonancias*,  
que je déteste les vers blancs, & prétend  
qu'ils ont été inventés par la paresse, ci-  
tant différentes autorités, qui prouvent  
qu'il n'est pas seul de son opinion; mais  
le malheur est que plusieurs de leurs Poë-  
tes les plus généralement goûtés ont don-  
né leur sanction aux *Assonancias*, de sorte  
qu'il ne sera jamais possible de les chas-  
ser de leurs poëmes, quelques défigurés  
qu'ils soient par cette méthode ridicule  
& absurde.

Je ne suis point capable de décider si  
mon chanoine a tort ou raison dans ses

assertions: si je fais un second Voyage en Espagne, peut-être serais-je plus au fait de cette matière.

Nous n'avons point trouvé ici Don Diego, qui étant parti ce matin trois grandes heures avant nous aura poussé jusqu'à *Bujaloroz* ou *Penalba*: de sorte que je ne le reverrai qu'à *Cerbera*, ce qui sera j'espère dans quatre jours. Je n'ai autre chose à dire, si non que le pays a continué à être charmant toute l'après-diné ainsi que le tems.

LET.

## L E T T R E L X I X.

*Sageſſe des écrivains de Voyages. Caractere des Aragonois. Ambition & Intérêt, comment nommés par les Eſpagnols. La danſe paſſe-tems innocent. Ceux qui peuvent travailler travaillent. Le ſoleil & la terre preſqu'inutiles ſans eau. Industrie des Biſcayens & des Aſturiens. Pourquoi l'Aragon eſt plus fertile que la nouvelle Caſtille. Voituriers & leur façon de vivre. Différence de prononciation. Le chanoine a raiſon ſelon moi. Pourquoi les poètes ſatyriques & bucoliques, ne ſont point dangereux quoiqu'ils ne diſent pas la vérité. Petit déſert. Loyer d'une Verita. Vertu mal logée. Femmes tricoiſes.*

*Bujalaroz, 23 Octobre 1760.*

**L**A majeure partie des écrivains de Voyages, ainſi que je l'ai déjà obſervé, ont depuis ces deux derniers ſiècles, & même plus anciennement, tâché de donner une idée désavantageuſe du caractère de toutes

les nations qui leur étoient étrangères: les habitans de ce pays ne peuvent pas se louer d'avoir été mieux traités que les autres; on leur a souvent prodigué les épithètes, de *pareseux*, de *fiers*, de *jaloux*, de *superstitieux*, d'*impudiques*, de *vindictifs*, & autres du même genre.

Il est constant que ces défauts sont assez communs par tout où il y a des hommes; peu de peuples, s'ils sont de bonne foi, oseront nier cette vérité. La question qu'il s'agit d'agiter, est de savoir la proportion de bonté & de méchanceté subsistante entre l'une & l'autre nation, en les comparant ensemble, afin de pouvoir assigner la portion convenable de louange & de blâme aux pays qui ont la plus forte, ou la plus foible provision de bonté ou de méchanceté.

Quoique les voyageurs spéculatifs aient pu faire, pour aider à notre discernement sur un sujet aussi épineux, & nous mettre en état de décider avec justice qu'elle est la nation la plus aimable, & quelle est la plus haïssable, je confesserai bien humblement pour ma part, que mes facultés ont toujours été trop grossières pour cette espèce d'Arithmétique morale; & que je suis incapable d'établir cette balance entre deux

nations du petit nombre de celles que j'ai visitées.

Il seroit absurde de ne pas supposer que les Espagnols, considérés en général, ne fussent pas tout aussi abondans en méchanceté qu'aucune autre nation du monde. Cependant si l'on vouloit en croire ma nouvelle connoissance le chanoine de Siguenza, ses compatriotes les Aragonois seroient en grande partie exceptés de cette supposition; il affirme hardiment qu'ils sont tous bons, surtout lorsqu'on les compare avec les habitans des autres Provinces Espagnoles.

Ce bon Ecclésiastique m'a dit pendant la journée beaucoup de belles choses en faveur des Aragonois; & il a appuyé ses assertions par des raisons si plausibles, que la foible connoissance que j'ai de cette province en particulier, & de l'Espagne en général, ne sauroit me permettre de les révoquer en doute, ou de les combattre.

„ J'ai fait plusieurs courses dans nos  
 „ provinces, (m'a dit le chanoine,) & ai  
 „ rempli les fonctions de confesseur pen-  
 „ dant plusieurs années dans quelques unes.  
 „ J'ai eu par conséquent des occasions sans  
 „ nombre de me mettre au fait des diffé-  
 „ rens caracteres de mes concitoyens; &  
 „ je ne crois pas qu'aucun homme d'une  
 „ profession différente de la mienne eût pu

„ se procurer des lumières aussi sûres à ce  
„ sujet ; encore moins un voyageur étran-  
„ ger, qui ne vient dans ce pays comme  
„ vous avez fait, que pour le regarder en  
„ passant & le quitter tout de suite. Je  
„ crois mériter que vous ajoutiez foi à  
„ mon témoignage, lorsque je vous dis  
„ que les Aragonois en particulier, sont  
„ une des meilleures nations que vous  
„ puissiez connoître & que les Espagnols  
„ en général méritoient un autre traite-  
„ ment que celui qu'ils ont éprouvés de  
„ la part des voyageurs qui les ont visités,  
„ la plume à la main, ainsi que je vois que  
„ vous faites.”

Je suis moins porté pour les auteurs de voyages, lui ais-je répondu, que vous ne vous l'imaginez peut-être, & je peux vous assurer avec vérité, que mon intention n'est point de suivre les traces de la plupart d'entr'eux. Il est vrai que je prends *note* de tout ce que j'entends & de tout ce que je vois à mesure que j'avance dans ma route, mais vous pouvez déjà vous être aperçu que je ne suis pas sujet à prendre de l'humeur ; ainsi vous auriez tort de me regarder comme un homme qui cherchera à se venger des incommodités & des traverses momentanées qu'il a éprouvées dans ce pays, aux dépens de ses habitans ; soyez



sûr, mon cher Monsieur, que je suis beaucoup plus enchanté d'avoir l'occasion de dire du bien d'une nation qu'elle quelle-soit, que d'en dire du mal & comme vous me paroissez avoir bien des choses avantageuses à me raconter des Aragonois ; daignez me les communiquer, & comptez que de façon ou d'autre, je trouverai moyen de les insérer dans la relation de mon voyage d'Espagne.

Cette promesse a paru visiblement flatter le bon chanoine, & voici à-peu-près le discours qu'il m'a tenu.

„ Je vous avouerai franchement qu'à  
 „ Saragosse, ainsi que dans toutes nos autres  
 „ grandes villes, les méchans ne sont pas  
 „ rares, & que j'ai quelquefois oui parler d'iniquités si atroces qu'à peine le  
 „ Tout-puissant auroit le pouvoir de les  
 „ pardonner. Mais mettant cette grande  
 „ ville de côté, & ne parlant que de la  
 „ province, qui est une des plus vastes  
 „ & des mieux peuplées du Royaume, je  
 „ peux vous dire avec vérité, qu'à peine  
 „ ais-je jamais eu d'occasion grave de quer-  
 „ reller & de réprimander mes pénitens ;  
 „ ayant toujours observé que celles de  
 „ leurs pensées, qui n'avoient pas trait à leurs  
 „ occupations indispensables, étoient entierement tournées à la dévotion, à enten-

„ dre la messe, à réciter le rosaire, à assister aux processions, à la bénédiction, & à s'acquitter des autres devoirs de cette nature.

„ On entend rarement parler dans cette province, non plus que dans celles de l'intérieur du Royaume, de gens absolument corrompus. Il faut aller à Madrid ou dans nos grandes villes maritimes, pour entendre parler de grandes, de singulieres & de frequentes actions criminelles & méchantes. L'air de la cour, je le dis avec douleur, est certainement pestilentieux pour bien des gens; celui de la mer n'est pas moins dangereux que le premier. Il n'est pas difficile de rendre raison des causes qui font que la corruption regne sans comparaison plus dans ces différens endroits que parmi nous, également éloignés par notre position de la cour & de la mer: à la cour & dans les ports de mer, les hommes sont totalement gouvernés par l'intérêt, & par l'ambition; deux passions que nos moralistes ont nommées avec justice *les deux plus grosses cornes du Diable*. Mais dans nos provinces de l'intérieur, où les villes considérables & opulentes sont rares, la plus grande partie des habitans sont des paysans dont le tems ne fau-

„ roit être autrement employé qu'aux in-  
 „ nocents travaux de la Campagne : &  
 „ vous savez que ceux qui n'ont d'autre  
 „ ressource pour vivre que le produit d'un  
 „ travail continuel, ne sauroient être aussi  
 „ vicieux que ceux qui se sont enrichis  
 „ par les graces de la Cour, ou par le  
 „ Commerce, souvent avec rapidité ; ce  
 „ qu'on ne peut se promettre nulle part  
 „ de l'agriculture & encore moins dans  
 „ cette Province d'Aragon.

„ Dans ce coin du monde (continua le  
 „ bon chanoine) on passe sa vie dans la  
 „ plus grande simplicité & dans l'uniformité  
 „ la plus parfaite. L'on se leve en  
 „ général de bonne heure, & l'on tra-  
 „ vaille toute l'année sans presque aucun  
 „ relâche. On ne s'assemble pas non plus  
 „ en grand nombre les jours ouvrables avant  
 „ la nuit. Mais dès que le soleil est cou-  
 „ ché, les deux sexes se joignent par tout  
 „ pour chanter & danser avec tant de vivacité  
 „ que vous croiriez, si vous les voyez au  
 „ moment où ils commencent à s'échauf-  
 „ fer, qu'ils ont perdu la raison ; cette  
 „ coutume est si générale dans la plus  
 „ grande partie de nos Provinces, que s'il  
 „ vous étoit possible de voir d'un même  
 „ coup d'œil toute la Monarchie au mo-  
 „ ment où le jour a disparu ; vous apper-

„cevriez la meilleure partie de ses habi-  
 „tans, remuant vivement les jambes au-  
 „son de leurs guitares, de leurs casta-  
 „gnettes & de leurs voix, sans en ex-  
 „cepter les vieillards ni les enfans, pour-  
 „vû qu'ils en aient la force.”

Cette conduite ne vous paroît-elle pas  
 repréhensible? Je sais que dans plusieurs  
 pays on ne pense pas de même, & qu'en  
 Italie il n'y a pas un seul moine qui, toutes  
 les fois qu'il monte en chaire, ne déclame  
 fortement contre la danse. Peut-être, igno-  
 rez-vous, Monsieur, que dans les pays de  
 la dépendance du Pape, qui est le chef de  
 votre religion aussi bien que de la nôtre,  
 les Administrateurs des différentes Com-  
 munautés, surtout de celles composées  
 principalement de paysans, ont des ordres  
 très-précis de les empêcher de s'assembler  
 pour danser, dans aucun tems, même en  
 Carnaval.

„Je ne fais point (a répliqué le  
 „chanoine) les effets que peut pro-  
 „duire la danse chez les Italiens. Mais  
 „parmi nous, journaliere & universelle  
 „comme elle l'est, elle ne conduit point  
 „du tout au vice. Il se peut que vos  
 „compatriotes soient moins religieux que  
 „les miens, & que leur relâchement sur  
 „l'article de la religion les expose plus

„ que nous aux embuchés du Diable. On  
 „ dira ce qu'on voudra; *Il est sûr que la*  
 „ *danse est une bonne chose*; c'est un de  
 „ nos proverbes *baylas es cosa buena*,  
 „ & si elle ne l'étoit pas, nous avons as-  
 „ sez de prêtres & de moines qui déclai-  
 „ meroient si constamment contre elle  
 „ qu'ils parviendroient à la rendre moins  
 „ fréquente, & même à l'abolir entière-  
 „ ment. Une longue expérience nous a  
 „ convaincus, que nos danses de tous les  
 „ soirs, quoique souvent trop libres, rela-  
 „ tivement aux gestes & aux postures, sont  
 „ cependant de tous les amusemens le plus  
 „ innocent que notre petit peuple puisse  
 „ se procurer; & je crois réellement que  
 „ si on les abolissoit, ils auroient recours  
 „ à d'autres plus dangereux pour passer  
 „ leurs soirées: en conséquence ni le pou-  
 „ voir ecclésiastique, ni le pouvoir civil  
 „ n'ont jusqu'à présent fait aucune tentati-  
 „ ve pour parvenir à les supprimer; il faut  
 „ nécessairement que le peuple ait des di-  
 „ vertissemens.”

Couronner les travaux du jour (lui aï-  
 je dit) par des réjouissances nocturnes de  
 l'espece la plus innocente, à ce que vous  
 prétendez, est un usage si conforme à  
 ceux des pasteurs, que je suis tenté de  
 croire que vous ne faites que répéter ce

que vous avez lu dans des Romans de Bergeries. Je suis cependant de votre sentiment, & je pense que les habitans des campagnes n'ont, ni ne peuvent avoir les vices que les habitans des villes ont & doivent avoir. Mais, Monsieur, les payfans Aragonois ne sont-ils pas tout aussi paresseux, & ennemis du travail que les autres payfans du Royaume, qui ont la réputation dans toute l'Europe d'être les plus indolents & les plus orgueilleux du monde entier?

„ Je fais (m'a répliqué le chanoine  
 „ du plus grand sérieux) que les François  
 „ nous ont longtems accusé de fierté, d'é-  
 „ loignement pour le travail; je fais qu'ils  
 „ parlent souvent entre eux des épées que  
 „ nos payfans portent au côté, même en  
 „ suivant la charue, & du soin qu'ils ont  
 „ de les faire voir pour qu'on les croie  
 „ Gentils-hommes; je fais que l'on se mo-  
 „ que de la coutume que nous avons de  
 „ pendre même aux murailles de nos  
 „ chaumieres nos Généalogies, & que  
 „ nos moindres *Hidalgos* se croient des-  
 „ cendus d'ancêtres aussi glorieux que ceux  
 „ du Roi: mais laissons les François s'é-  
 „ gayer tout à leur aise, leurs absurdes  
 „ assertions nous font peu de tort. Il est  
 „ vrai que la dernière Classe du peuple

„ chez nous a sa bonne dose de fierté, &  
 „ est fort éloignée de penser défavanta-  
 „ geusement d'elle même ; mais differe-t-  
 „ elle à cet égard de celle des autres na-  
 „ tions ? Tous les hommes ne sont-ils pas  
 „ aussi vains & aussi glorieux que nous ?  
 „ Voilà une belle découverte, & falloit-il  
 „ beaucoup de peine pour s'assurer que  
 „ les hommes étoient vains & glorieux !  
 „ Etoit-il nécessaire de traverser les Py-  
 „ renées pour faire une pareille décou-  
 „ verte ? Il n'est cependant pas vrai que  
 „ notre petit peuple garnisse ses murailles  
 „ de ses Généalogies : il n'est pas vrai  
 „ que nos payfans portent des épées : &  
 „ il n'est pas vrai que nos *Hidalgos*, quel-  
 „ ques distingués qu'ils soient, se croient  
 „ aussi nobles que le Roi.

„ Quand à notre prétendue aversion  
 „ pour le travail, je vous dirai que tous  
 „ ceux qui sont capables de travailler tra-  
 „ vaillent, dans la même proportion que  
 „ le peuple des autres pays. Si nos gens  
 „ cessoient de travailler, ils mourroient  
 „ bientôt de faim, nos rivières n'abondent  
 „ pas plus en lait, & en miel que celles  
 „ de nos voisins. Ne vivons-nous pas  
 „ tous ? n'est-ce pas là une bonne preuve  
 „ que nous travaillons ? Il est certain que  
 „ nous ne restons point oisifs, & par tout

„ où nos terres sont propres à la culture,  
„ elles sont cultivées. Pour être convain-  
„ cu de cette vérité, ayez seulement la  
„ patience d'observer attentivement nos  
„ vignes à mesure que vous avancez dans  
„ l'Aragon & dans la Castille. Vous ver-  
„ rez dans ces deux provinces que nous  
„ n'avons point besoin que les François  
„ nous apprennent l'art de la culture; &  
„ si nous y sommes aussi habiles qu'eux,  
„ pourquoi supposeroit-on que nous leur  
„ serions inférieurs dans celui du laboura-  
„ ge? Cet art est très-bien connu dans nos  
„ provinces à bled, comme il vous seroit  
„ facile de vous en convaincre, en visitant  
„ la vieille Castille & plusieurs autres pro-  
„ vinces de la Monarchie: ce n'est que  
„ lorsque les étés sont fort secs, & qu'il  
„ ne tombe point de pluie pendant plu-  
„ sieurs mois, que nous sommes obligés  
„ de tirer des grains de l'étranger: autre-  
„ ment nous en avons par tout suffisam-  
„ ment: ce n'est pas notre faute si les  
„ pluies ne tombent pas dans les saisons  
„ convenables, & si nos récoltes sont  
„ brûlées par les ardeurs du soleil avant  
„ de parvenir à leur maturité: mais lors-  
„ qu'elles arrivent à propos, elles répan-  
„ dent l'abondance dans nos provinces à  
„ bled, & nous y avons des fermiers (par-



„ ticulièrement dans la veille Castille) qui  
 „ sont en état de donner des milliers de  
 „ pistoles en dot à leurs filles; le nombre  
 „ des *Hidalgos* (21) dont les vieux châ-  
 „ teaux sont quelquefois réparés par le  
 „ moyen des riches & heureux mariages  
 „ qu'ils contractent avec des *Donzellas del*  
 „ *Campo* (filles des champs) est même  
 „ assez considérable.

„ Vous m'objecterez, peut-être, que  
 „ vous avez remarqué vous même de  
 „ vastes Cantons de pays entièrement dé-  
 „ ferts dans l'Estramadour, à Toledé, dans  
 „ la nouvelle Castille, & même dans cette  
 „ province quoique plus fertile; mais ob-  
 „ servez, que si ces Cantons sont en fri-  
 „ che, il ne faut pas s'en prendre aux ha-  
 „ bitans. Comment cultiver des pays de-  
 „ stitués d'eau? pouvons-nous créer des  
 „ rivières & des ruisseaux pour humecter  
 „ nos déserts? Rendez-nous aussi puissans  
 „ que les anciens Romains l'étoient, &  
 „ par ce moyen nous serons en état de  
 „ construire des aqueducs, qui auront  
 „ vingt, trente, & même cent lieues d'é-

(21) *Hidalgo* (abréviation de *Hijo d'Algo*, fils de  
 „quelqu'un) veut dire un homme de nob'e extraction.  
*Donzello del Campo*, signifie une fille de campagne, une  
 paysanne.

22 tendue, comme ceux que ce peuple  
22 avoit bâti du tems qu'il étoit possesseur  
22 de cette contrée. Alors vous verrez que  
22 nous détestons autant l'oïfiveté & les  
22 déserts que les François.

22 Mais sans nous arrêter à des choses  
22 impossibles, je voudrois que vous eussiez  
22 occasion de parcourir la Biscaye, les  
22 Asturies, le Royaume de Valence, &  
22 quelques autres des provinces où les  
22 eaux courantes sont plus communes.

22 Vous ne trouveriez dans aucune un seul  
22 morceau de terre, qui ne soit rendu  
22 fertile par la culture : vous y verriez de  
22 riches vignobles, & toutes les especes  
22 d'arbres fruitiers orner même les monti-  
22 cules les plus escarpés, vous verriez les  
22 surfaces des plus durs rochers réduits  
22 en poussiere par la pioche, recevoir  
22 toutes sortes de semence, le bled & les  
22 légumes croître dans des lieux que l'on  
22 croiroit à peine accessible aux chevres.

22 L'eau, vous le savez, est le grand mo-  
22 bile de la végétation, sans elle le soleil  
22 & la terre ne sont presque d'aucune uti-  
22 lité pour l'agriculture, mais les hommes  
22 ne sauroient la produire ; & là où il ne  
22 s'en trouve point, le pays doit rester  
22 tel qu'il est. Notre province d'Aragon,

„ ainsi que vous avez pu l'observer est  
 „ mieux partagée en ruisseaux que la nou-  
 „ velle Castille, c'est pour cela qu'elle  
 „ est plus fertile: par la même raison,  
 „ vous trouverez la Catalogne encore meil-  
 „ leure que l'Aragon; car plus vous ap-  
 „ procherez des bords de la mer, plus les  
 „ ruisseaux deviendront nombreux; & plus  
 „ ils auront de pente, ce qui facilite les  
 „ moyens de les diviser artificiellement en  
 „ plusieurs branches, & de les conduire  
 „ par des canaux dans tous les endroits  
 „ que l'on juge en avoir besoin. Vous  
 „ conclurez, si vous le voulez, d'après  
 „ ces avantages accidentels, que les Cata-  
 „ lans sont plus industrieux que les Arago-  
 „ nois, ou que les Aragonois sont plus  
 „ adonnés au travail que les habitans de la  
 „ nouvelle Castille, pourvû que vous me  
 „ permettiez de rire de votre méthode  
 „ françoise de tirer des conclusions.”

Vous n'en ferez rien, lui ais-je dît, sur  
 ma parole, car il y a longtems que je suis  
 persuadé, que les hommes dans tout le  
 monde se ressembtent beaucoup plus que  
 l'on ne voudroit nous le faire croire. Mais  
 en vous rendant grace de votre digression,  
 ayez la complaisance de me dire encore  
 quelque chose des Aragonois.

„ Je le répète encore (a continué le  
„ chanoine) les Aragonois ne sont pas  
„ plus vicieux qu'aucun autre peuple qu'il  
„ y ait sur la terre. Vous me direz peut-être,  
„ que l'ignorance du vice est une foible  
„ vertu ? Je ne prétends point la décorer  
„ d'un aussi beau nom ? La vertu distin-  
„ guée, & agissante n'est point le partage  
„ de la multitude ; peut-être n'est-il pas  
„ même nécessaire que le gros des hu-  
„ mains soit vertueux, suivant toute l'éten-  
„ due du terme, puisque l'ignorance du  
„ vice suffit & répond aux principaux be-  
„ soins de la société : il est inutile pour  
„ le présent de nous arrêter plus long-  
„ tems sur cette matiere. Il suffit d'établir  
„ que les Aragonois sont fort éloignés  
„ d'être un composé d'hommes vils. Je  
„ les connois à fonds , & je peux vous  
„ assurer que la plus grande partie sont  
„ exempts de vices déshonorants. La  
„ gourmandise , & l'yvrognerie , sont des  
„ mots auxquels ils attachent les idées  
„ les plus odieuses. Ils ne sont point  
„ oisifs quand ils peuvent s'occuper. Ils  
„ ne sont point menteurs comme on assu-  
„ re que le peuple l'est dans toute la  
„ France. Ils ne sont point sujets au  
„ vol , & sont réputés dans toute l'Es-  
„ pagne

„ pague pour les meilleurs domestiques.  
 „ Ils ne sont point querelleurs, mais vi-  
 „ vent en paix, & en bonne intelligence  
 „ avec leurs voisins. Une des choses qui  
 „ prouve qu'ils ne sont point vicieux, est  
 „ l'empressement qu'ils ont de se marier,  
 „ & le peu d'exemple qu'il y a parmi eux  
 „ qu'ils aient manqué à la foi conjugale :  
 „ Nos muletiers-mêmes, qui sont con-  
 „ tinuellement sur la route de Madrid,  
 „ gardent la fidélité à leurs femmes : l'un  
 „ de leurs plus grands plaisirs est de leur  
 „ jeter dans leur tablier l'argent qu'ils  
 „ ont gagné dans leur Voyage, au moment  
 „ qu'ils rentrent chez eux.

„ Je ne prétends pas dire, (a ajouté  
 „ le bon chanoine) que ce caractère  
 „ puisse s'appliquer aux différentes Classes  
 „ d'habitans du Royaume, & que quel-  
 „ ques-uns de nos muletiers ne s'en-  
 „ ivrent, ne jurent, & n'aient quelque  
 „ chose à dire à toutes les servantes des  
 „ Posadas. Ceux de Valence & de Gali-  
 „ ce en particulier, passent pour une mé-  
 „ chante race, & on les représente sou-  
 „ vent de même sur nos Théâtres : Mais  
 „ il faut toujours avoir quelque indulgen-  
 „ ce pour les idées de cette espèce, qui  
 „ prennent souvent leur source dans les

„ préjugés , dans la haine , & dans  
„ d'autres motifs dont l'on auroit peine  
„ à découvrir la source. Les Galiciens  
„ & les Valenciens parlent des dialectes  
„ dont le son est désagréable à l'oreille  
„ des Castillans , & à la nôtre , qui parlons  
„ une langue assez semblable à celle de ces  
„ derniers. J'ai souvent observé , que la  
„ différence dans le dialecte contribue à  
„ faire naître une antipathie entre les divers  
„ habitans d'une même nation , & porte  
„ l'une à mépriser , à censurer , & à haïr  
„ l'autre.”

Il en est précisément de même , lui ai-je dit dans quelques-uns de nos petits Etats d'Italie ; Mais , Monsieur , avez-vous plusieurs Provinces en Espagne , dont les dialectes ne soient pas entendus par les habitans de Castille , & d'Aragon ?

„ Dans deux jours d'ici ( m'a-t-il ré-  
„ pondu ) vous en trouverez une qui est  
„ dans le cas. Vous n'entendrez certai-  
„ nement pas le dialecte Catalan : Nous  
„ savons bien que le fond est Espagnol ;  
„ mais les Catalans le défigurent si fort  
„ par leur prononciation , & l'ont d'ail-  
„ leurs si copieusement mêlé d'Italien , de  
„ Gascon , de François , de Provençal &  
„ même de mots Basques qu'il est aussi

„ difficile à apprendre pour nous qu'au-  
 „ cune autre langue de l'Europe. Le  
 „ dialecte de Valence approche beaucoup  
 „ de celui de Catalogne ; mais nous le  
 „ comprenons plus aisément. Nous re-  
 „ gardons aussi le Galicien comme très-  
 „ singulier : Cependant nous l'entendons  
 „ presque aussi bien que le Portugais. En  
 „ un mot , plus on s'éloigne de la nou-  
 „ velle Castille, plus on trouve de dif-  
 „ férence dans nos dialectes, ce que vous  
 „ concevrez aisément : mais celui qui est  
 „ pour nous le plus difficile à apprendre  
 „ est le *Basque*, c'est-à-dire ce langa-  
 „ ge, qui se parle depuis la ville d'*Irun*,  
 „ jusqu'à celle de *Tafalla* d'un côté, &  
 „ celle de *Santander* de l'autre.”

Je connois si peu, lui ais-je répondu,  
 la Géographie de votre pays, que je suis  
 obligé de vous prier de m'apprendre où  
 sont situées ces trois villes ; à peine les  
 avois-je ouï nommer auparavant.

„ Je n'en suis point étonné, a repli-  
 „ qué le chanoine, car aucune n'est bien  
 „ considérable *Irun* est située sur les  
 „ bords d'une rivière nommée *Béovia*  
 „ par les Biscayens, & *Bidassoa* par les  
 „ François. *Irun* est éloignée d'envi-  
 „ ron une demie lieue de l'*Isle des fai-*

„ *sans* : c'est-à-dire d'une petite Isle qui  
„ est dans cette riviere, qui n'a pas un  
„ demi mille de circonférence, qui a été  
„ assez célèbre depuis la conférence im-  
„ portante qu'y eurent notre honnête *Don*  
„ *Louis de Hgro*, & votre rusé *Cardinal*  
„ *Mazarin*.

„ La petite ville de *Tafalla* est située  
„ dans le Royaume de Navarre, à six  
„ lieues sud de sa Capitale, nommée *Pam-*  
„ *pelune*; & *Santander* est un petit port  
„ de mer, placé à l'extrémité de la Biscaye  
„ du côté de la principauté des *Asturies*.

„ *Irum*, *Tafalla*, & *Santander* for-  
„ ment une espece de triangle, dont *San-*  
„ *tander* est la pointe la plus aigue. Dans  
„ ce triangle sont enclavées la principau-  
„ té de Biscaye, la petite province de *Gui-*  
„ *puscoa*, la meilleure partie de la *Navar-*  
„ *re*, ainsi que sa Capitale, & un district  
„ très-étroit nommé *Alava*: on ne parle  
„ dans toute cette étendue de pays aucun  
„ dialecte Espagnol que la seule lan-  
„ gue, (beaucoup plus ancienne que no-  
„ tre Monarchie) nommée *Basque*.

„ J'ai résidé dans la Biscaye & dans quel-  
„ ques autres parties de la Navarre plus  
„ d'une année, & j'ai tâché d'apprendre  
„ cette langue, mais assez inutilement, car  
„ elle



„ elle est tout à fait différente de l'Espagnol, du François & du Latin, & si l'on en croit ce que disent nos gens de lettres, elle ne ressemble à aucune de celles dont on fait usage en Europe.

„ Mais je m'apperçois que nous nous éloignons considérablement de notre premier sujet (dit le chanoine) & que nous nous engageons insensiblement dans un nouveau qu'il n'est pas facile d'épuiser; réservons-le pour demain, vû que nous ne tarderons pas à arriver. Alors nous parlerons des Biscayens, de leur langage, de leurs mœurs & de leur pays. Concluons notre conversation d'aujourd'hui par ce proverbe familier, *que le Diable n'est pas aussi noir qu'on le peint*, ni les Espagnols aussi paresseux & aussi méchans qu'il plait aux François de le dire.”

Telle a été la substance de notre long entretien de cet après-diné; & telle est l'opinion que ma nouvelle connoissance a des Espagnols en général, & des Aragonois en particulier. Mais il n'est pas besoin d'être forcier pour savoir que l'on peut dire, avec justice, la même chose de tous les peuples qui vivent dans les parties intérieures d'un pays un peu étendu quel

qu'il puisse être , qu'il dit de ceux qui habitent les provinces d'Espagne qui se trouvent dans cette même situation. Ce n'est seulement que dans les villes considérables & peuplées que les méchans ont la facilité de s'associer pour se soutenir les uns les autres & confondre leur perversité avec celle de leurs semblables ; tandis que dans des endroits resserrés , peu osent être vicieux , en partie faute de gens qui leur ressemblent , & en partie par ce que la méchanceté est peu profitable , & qu'elle ne tarde pas à être bientôt découverte dans une société peu nombreuse. Les écrivains de Voyages , sont par conséquent très-blamables , lorsqu'ils s'apésantissent indistinctement sur une nation respectable , & attribuent à toute la masse de ses individus les défauts qu'ils ont fréquemment remarqué chez les nombreux habitans d'une Capitale. Le satyrique chagrin qui peint une nation comme parfaitement corrompue , & le poëte bucolique qui en décrit une autre comme parfaitement innocente , s'écartent également de la vérité ; tous deux trompent leurs lecteurs autant qu'il est en leur pouvoir ; ils méritent également la censure ; cependant elle ne doit pas être bien amère ; dans le fait personne

n'est dupe de leurs descriptions & de leurs peintures exagérées : Chaque lecteur a appris de bonne heure le cas qu'il doit faire de la satire, & de la louange : Mais on ne doit point confondre avec eux celui qui, se confiant sur l'éloignement des lieux, & la difficulté qu'il y a de vérifier ses assertions, représente les nations sous de fausses couleurs, donne un caractère dépravé à celle-ci, & un plus vicieux à celle-là, s'efforçant par là d'entretenir de faux préjugés, & de semer des haines dans l'esprit d'une partie des hommes contre l'autre. Pareil écrivain mérite non-seulement d'être sévèrement censuré & abhorré, mais encore d'être rélegué parmi les cannibales & les sauvages, comme l'ennemi commun de tout le genre humain. Pour éviter d'être rangé dans la Classe de ces détracteurs infâmes : que personne n'écrive rien de ce qu'il a vu qu'après que l'humeur qui s'empare facilement d'un esprit aigri par les traverses nombreuses & inévitables que l'on rencontre ordinairement dans les Voyages, ne soit dissipée, & n'écrive jamais qu'il ne soit de sens rassis. Je suis sûr qu'alors on trouvera tous les hommes à peu-près semblables dans tous les pays, & qu'au-

cun écrivain ne lâchera contre des millions les invectives qu'un petit nombre mérite à peine.

Revenons à présent à la courte histoire du jour. Nous avons diné à la *Venta de Ste. Lucie*, éloignée de trois lieues de ce village de *Bujalaroz*, & située au milieu d'un petit désert. Le *Ventero*, m'a dit, qu'il payoit annuellement trois cents piastres fortes pour le loyer de cette méchante maison, qui peut à peine avoir coûté cette somme à bâtir. Rien à proportion n'est si cher en Espagne que le loyer des *Ventas* & des *Posadas*. Je suis étonné que le *Ventero de Ste. Lucie* n'écorche pas tous les voyageurs qui logent chez lui, pour se récompenser d'une somme aussi exorbitante. Mais le passage continuel de beaucoup de muletiers, lui procure le moyen de satisfaire le propriétaire, & même de s'entretenir lui & sa famille: l'habitude qu'il s'est faite de ne pas trop exiger de ces gens-là, qui ne souffriroient certainement pas qu'il leur en imposât, fait qu'il est honnête avec tous les passans indistinctement. Il nous a donné, au chanoine & à moi, une bonne volaille, deux perdrix, une salade, & un morceau de fromage, outre le pain &

le vin ; avec tout cela ma part de l'écor ne s'est pas tout à fait montée à quatre réaux. Quand il nous auroit demandé trois fois autant, nous ne l'aurions pas trouvé déraisonnable ; je n'ay pas manqué de le lui dire , en montant en voiture & en prenant congé de lui ; je suis bien persuadé que vous ne vous seriez pas plaint, m'a-t-il répondu, *mais je ne veux pas aller en enfer pour si peu de chose*. C'est dommage, ais-je dit en moi même, que la vertu soit si mal vêtue, & si pitoyablement logée.

A l'instant où nous avons mis pied à terre ici, nous avons été entourés d'une foule de femmes , toutes occupées à tricoter des bas , qu'elles nous ont offerts pour le modique prix de neuf réaux la paire, quoiqu'ils soient très-bien tricotés, & passablement fins.

*Fin du Troisième Volume.*

627252

881

## LIVRES NOUVEAUX.

MARC-MICHEL REY *Libraire à Amsterdam*, & STOUPE *Imprimeur à Paris*, vendent le *Supplément à L'Encyclopédie* ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers en V. Vol. in folio, dont 1 de Planches. Les deux premiers Volumes actuellement en vente, à f 30-:-: le troisieme en Février 1777. à f 12-:-: & les IV & Vme. en Août 1777. à f 30-:-: de Hollande.

REY continue l'Impression du *Journal des Sçavans* à f 8-8-: les XIV parties qui composent l'année.

On trouve chez lui *L'Encyclopédie*, fol. 28 Vol. sçavoir XVII de Discours & XI de planches, édition de Geneve conforme à celle de Paris.

Collection de Planches enluminées & non enluminées, représentant au naturel ce qui se trouve de plus intéressant & de plus curieux parmi les Animaux, les Végétaux & les Minéraux; par M. Buchoz. les VIII premiers Cahiers: à f 15-15-: le Cahier.

Collection enluminée des fleurs les plus rares & les plus curieuses qui se cultivent, tant dans les jardins de la Chine que dans ceux de l'Europe, ouvrage utile aux Amateurs, aux Fleuristes, aux Peintres, aux Dessinateurs, aux Directeurs des Manufactures en Porcelaine, Tapiserie, Etoffes de laine, de Soie, Papiers peints, & autres Artistes. A Paris, 1 vol. in-folio, papier d'Hollande, chez l'Auteur, rue des Saints-Pères, vis-à-vis l'Eglise de la Charité, & chez REY, Libraire. Cet ouvrage se publie par cahiers; il en paroît déjà quatre: le prix de chaque cahier est de f 12-:-:

Morale Universelle (la) ou les Devoirs de l'Homme fondés sur la Nature 8vo. 3 Vol. à f 3-15-:-:

Ethocratie, ou le Gouvernement fondé sur la Morale 8vo. 1 Vol. à f 1-10-:-:

Principes de la Législation Universelle en 2 Vol. 8. à f 3-:-:

Dictionnaire raisonné d'Équippage, Cavallerie, Manege & Maréchallerie, par M. la Fosse, 8vo. 2 vol. 1775. à f 4-:-:

Lettre à Messieurs de l'Académie Française sur la nouvelle Traduction de Shakspeare, 8vo. à 6 sols.

Exposé des Droits des Colonies Britanniques, 8vo. à 12 sols.

Poésie del signor abate Pietro Metastasio, 8vo 10 vol. 1757—1768. à f 15-:-: le même ouvrage en Italien en 6 vol. in-douze à f 9-:-:

Essai sur les moyens de diminuer les dangers de la Mer, par M. de Lelyveld, Traduit du Hollandois. 8vo. à f 1-:-:

Essai sur les Monnoies, par Mr. André Oliver. Traduit de l'Anglois, 8vo. 1 vol. fig. à f 1-10-:-:

## LIVRES NOUVEAUX.

- DE L'HOMME** ou des principes & des Loix de l'influence de l'Ame sur le Corps & du Corps sur l'Ame. par le Docteur *Marat*, en 3 vol. indouze à f 3-15-:
- Lettres Chinoises, Indiennes & Tartares, &c.** 8vo. à f 1-:
- Remontrances du Parlement de Paris contre les Edits portant l'abolition des Corvées; &c.** avec des additions, 8vo. à 10 sols.
- Choix de Chançons mises en Musique** par M. de la Borde, Premier Valet-de-Chambre ordinaire du Roi, Gouverneur du Louvre. Ornées d'Estampes par I. M. Moreau, Dédié à Madame la Dauphine. 4 vol. Gravées par Moria & Mlle. Vendôme. Paris 1773. à f 60:-
- Monde Primitif**, analysé & comparé avec le Monde Moderne &c. 4to 4 Tomes 1773 — 1776. à 30 flor.
- De l'Homme, de ses Facultés intellectuelles, & de son Education**, ouvrage posthume de M. *Helvetius*, 8vo. 3 vol. 1774. à f 3:15 sols.
- Mémoires sur les Campagnes d'Italie en 1745, 1746 &c.** 1 vol. 1777. à f 1-5-:
- Histoire Naturelle de la Parole**, ou Précis de l'Origine du Langage & de la Grammaire Universelle, par M. Court de Gebelin, 8. 1 vol. fig. Paris 1776. à f 3:-
- MARC-MICHEL REY**, Libraire à Amsterdam, continue de d'imprimer & de débiter le **MERCURE DE FRANCE**, ouvrage périodique contenant des *Pieces Fugitives en Vers & en Prose, des Enigmes, Logogryphes, Nouvelles Littéraires, Annonces des Spectacles, Avis concernant les Arts agréables, comme Peinture, Architecture, Gravure, Musique &c. quelques Anecdotes, des Edits, Arrêts, Déclarations; des Avis, des Nouvelles Politiques; les Naissances & les Morts des Personnages les plus illustres: les tirages des Loteries, & assez souvent des additions intéressantes de l'Editeur de Hollande. Cet ouvrage a 16 volumes par année que l'on peut se procurer par abonnement pour f 12-: ceux qui voudront avoir des parties séparées les payeront à raison d'un florin. On peut avoir chez lui les années 1770 — 1776.*
- Traduction des XXXIV, XXXV. & XXXVI. Livres de PLIN L'ANCIEN**, avec des Notes: par ETIENNE FALCONET. *Seconde Edition.* On y a joint d'autres écrits relatifs aux Beaux-Arts, grand 8vo. 2 vol. La Haye, 1773. f 4. de Hollande.
- Essais Politiques sur la véritable Liberté Civile**, discours adressé au peuple d'Angleterre. 8. à 12 sols.

## LIVRES NOUVEAUX.

- Journal de Lecture, ou Choix Périodique de Littérature & de Morale.** 12. No. 1 à 12. ou tom I. prem. partie à tom. 6. *IIIe. Partie.* Paris 1775—1776. à f 9. pour les 4 Tomes en 12 Parties, ou f 18 :- pour les XXIV parties.
- Les Récréations de la Toilette.** Histoires, Anecdotes. Aventures amusantes & intéressantes. in-12. 2 vol. Paris, 1775. à f 3 :-
- Mélanges de Philosophie & de Mathématiques de la Société Royale de Turin,** 4to 4 vol. fig. 1759 — 1769.
- Les Loix du Chevalier d'Éon de Beaumont,** ancien Ministre Plénipotentiaire de France, sur divers sujets importants d'administration, &c. pendant son séjour en Angleterre. Grand 8vo. en XIII Volumes 1774.
- Oeuvres Philosophiques & Mathématiques de M. Gufl. Jacob s'Gravesande,** rassemblées & publiées par Jean-Nic. - Seb. Allamand Professeur à Leyde. 4to 2 vol. avec XXX Planches en taille-douce. Amst. 1774. à f 8 :-
- Les Droits de Dieu, de la Nature & des Gens,** tirés d'un livre de M. Abbadie intitulé : Défense de la Nation Britannique, ou Réponse à l'avis aux Réfugiés. On y a ajouté un Discours de M. Noodt sur les Droits des Souverains, grand in-douze, 1 vol. 1775. à f 1 :-
- L'Histoire de la Campagne de 1769. entre les Russes & les Turcs,** travaillée sur des mémoires très-authentiques; les Cartes & Plans sont des copies exactes & fidelles de ceux-mêmes qui ont été dressés alors sur les lieux par ordre du Chef-Commandant de l'Armée 8vo. 1 vol. à f 6 :-
- Lettres Historiques & Dogmatiques sur les Jubilés & les Indulgences &c.** par M. Ch. Chais, en 3 vol. 8vo. à f 3 : 15 de Hollande.
- Jérusalem Délivrée Poëme du Tasse.** Nouvelle traduction 2 vol. grand in-douze. Paris 1774. à f 2 :-
- Oeuvres de Voltaire,** grand in-8vo. 62. vol. Édition de Genève.







